
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00094391 0

MAFARKA LE FUTURISTE

ŒUVRES DE F.-T. MARINETTI

La Conquête des Étoiles, Poème épique, 3e édition.
Éditions de la « Plume », Paris. . . . . . **3 fr. 50**

Destruction, Poèmes.
Léon Vanier, éditeur, Paris . . . . **3 fr. 50**

La Momie sanglante, Poème dramatique.
Éditions du « Verde e Azzurro », Milan. . **2 fr. »**

D'Annunzio intime, 4e édition.
Éditions du « Verde e Azzurro », Milan. . **2 fr. »**

Le Roi Bombance, Tragédie satirique, 3e édition.
Éditions du « Mercure de France », Paris. **3 fr. 50**

La Ville Charnelle, 4e édition.
E. Sansot et Cie, éditeurs, Paris. . . . . . **3 fr. 50**

Les Dieux s'en vont, D'Annunzio reste, 8e édition.
E. Sansot et Cie, éditeurs, Paris. . . . . . **3 fr. 50**

La Conquête des Étoiles, 4e édition, suivie des jugements de la Presse internationale.
E. Sansot et Cie, éditeurs, Paris. . . . . . **3 fr. 50**

Poupées électriques, Drame en trois actes en prose, avec une préface sur le futurisme.
E. Sansot et Cie, éditeurs, Paris. . . . . . **3 fr. 50**

Enquête internationale sur le vers libre, précédée du premier Manifeste futuriste, 8e mille.
Éditions de « Poesia ». . . . . **3 fr. 50**

F.-T. MARINETTI

Mafarka le Futuriste

ROMAN AFRICAIN



PARIS
BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE D'ÉDITION
E. SANSOT & Cie
7, RUE DE L'ÉPERON, 7

1909

Préface.

GRANDS POÈTES INCENDIAIRES!

O MES FRÈRES FUTURISTES!

GIAN PIETRO LUCINI,

PAOLO BUZZI, FEDERICO DE MARIA,

ENRICO CAVACCHIOLI,

CORRADO GOVONI, LIBERO ALTOMARE,

ALDO PALAZZESCHI!

Voici le grand roman boute-feu que je vous ai promis.

Comme notre âme à nous, il est polyphonique. C'est à la fois un chant lyrique, une épopée, un roman d'aventures et un drame.

Je suis le seul qui ait osé écrire ce chef-d'œuvre, et c'est de mes mains qu'il mourra un

jour, quand la splendeur grandissante du monde aura égalé la sienne et l'aura rendue inutile.

Quoi qu'en disent les habitants de Podagra et de Paralysie, il claque au vent de la gloire comme un étendard d'immortalité, sur la plus haute cime de la pensée humaine. Et mon orgueil de créateur en est satisfait.

Ne le défendez pas : regardez-le plutôt bondir en éclatant, comme une grenade bien chargée, sur les têtes craquées de nos contemporains, et puis dansez, dansez la ronde guerrière, en pataugeant dans les flaques de leur bêtise, sans en écouter le clapotis monotone !

Quand je leur ai dit : « Méprisez la femme ! » *ils m'ont tous lancé des injures ordurières, comme des tenanciers de maisons publiques après une rafle de la police ! Et pourtant ce n'est pas la valeur animale de la femme que je discute, mais son importance sentimentale.*

Je veux combattre la gloutonnerie du cœur, l'abandon des lèvres entr'ouvertes qui boivent la nostalgie des crépuscules, la fièvre des chevelures

qu'écrasent et surplombent de trop hautes étoiles couleur de naufrage... Je veux vaincre la tyrannie de l'amour, l'obsession de la femme unique, le grand clair de lune romantique qui baigne la façade du Bordel.

Je leur ai crié : « Glorifions la guerre ! » *et, depuis, l'épouvante, folle main de glace, leur malmène la rate, en fourrageant bien au fond, entre leur estomac étroit et leurs fausses côtes fragiles.*

Quel peintre saura étaler sur la toile le vert-jaune resplendissant qui rehausse leurs joues, tandis qu'ils bavent les litanies de la sagesse des nations et du désarmement universel ?

De temps en temps, ils tombent au cou les uns des autres, pour reprendre haleine avant de se ruer en bloc contre nous, l'Ennemi qu'il faut écraser à tout prix !...

Engeance grotesque et bassement illogique, ces adorateurs de la Paix !... Ils ne comprendront jamais que la guerre est la seule hygiène du monde. Ne suis-je pas, tout au moins, un barbare, aux yeux de ces faux dévots du progrès,

qui, pour ne pas ressembler aux antiques Romains, se sont contentés d'abolir leur bain quotidien?

Au fait, ne nous attardons pas à considérer l'ensablement fatal de leurs cerveaux que quitte la mer. Amusons-nous plutôt à voir que leur lâche inertie se prend encore de frénésies inattendues pour nous terroriser. Les uns se ruent sur notre passage, et leur raideur empesée se débraille pour sembler farouche. D'autres endimanchent leur style provincial pour nous désapprouver solennellement. Mais leur niaiserie pompeuse amuse à peine la badauderie générale. Il faut dire que les moins bêtes restent affalés et taciturnes, le nez dans le broc de leur ignorance...

O mes frères futuristes! regardez-vous tous en face!... Vous ne leur ressemblez en rien, que je sache!... Vous résignez-vous donc à demeurer, comme eux, les fils misérables de la vulve? Voulez-vous étrangler le Futur mugissant et l'incalculable Devenir de l'homme?

Au nom de l'Orgueil humain que nous adorons, je vous annonce que l'heure est proche où des hommes aux tempes larges et au menton d'acier enfanteront prodigieusement, d'un seul effort de leur volonté exorbitée, des géants aux gestes infaillibles... Je vous annonce que l'esprit de l'homme est un ovaire inexercé... C'est nous qui le fécondons pour la première fois !

F.-T. MARINETTI.

I

Le Viol des Négresses.

I

Le Viol des Négresses.

— Fils de chien ! Vil scorpion ! Vipère cornue !... Lâche donc cette négresse !... Je te défends de toucher à un seul de ses cheveux..... Mais où donc est allé mon premier capitaine ?... Abdalla ! Abdalla ! Abdalla !...

On entendait un gémissement de femme blessée et, tour à tour, le bruit d'une lutte violente dans un bosquet de figuiers, à vingt coudées sous les créneaux de la forteresse, du haut de laquelle Mafarka-el-Bar, roi de Tell-el-Kibir, surveillait le dénombrement de ses prisonniers nègres en criant des ordres à ses officiers :

— Abdalla, ajouta-t-il, c'est là, au bord du talus... Vite, empoigne ce soldat à la gorge et culbute-le dans le fossé !

Un grand cri déchirant, et quelques instants après le choc sourd et lointain d'une masse tombant de très haut sur les pierres...

— Maître, tu es obéi !

Le gémissement traîna encore plus faiblement

dans le bosquet de figuiers et s'éteignit à mesure que grandissaient le tintement des chaînes et le clapotis des pieds nus dans la poussière.

— Combien de prisonniers avons-nous?

— Six mille nègres et quatre mille négresses. Mais ce n'est pas tout... car voici une deuxième colonne qui s'avance.

— Quel est notre butin?

— Trois mitrailleuses, deux cents fusils, cinquante barils de rhum et cinq cent mille boîtes de conserves... Nous avons capturé trois cents taureaux, deux mille bœufs, trois mille chameaux et mille dromadaires... Il y a en outre plus de quarante mille cages à poules.

Et cependant les voûtes des casernes sous les remparts se gonflaient d'un piaillement de volailles, de femmes et d'enfants, coupé par les jurons et les crachats sonores des officiers en colère, qui comptaient au passage, interminablement, mâles et femelles, trois par trois, en les chassant à grands coups de fouet.

Les hennissements des chevaux, les beuglements des vaches, le bruit des chaînes, le cri des nègres sous les clous des lanières, scandaient le ruissellement monotone de ce grand troupeau invisible, dont on pouvait suivre la marche, à la poussière qui montait lentement du fond des rues, comme entre des murs en démolition.

L'atmosphère en était gonflée, une atmosphère incandescente et ocreuse, où la voix des sentinelles semblait creuser des trous noirs.

Parfois la brise cotonneuse du désert se levait

péniblement, comme sous l'effort d'un bras exténué, et des rafales de puanteur passaient alors sur la ville; une puanteur acide et mielleuse qui sucrait et griffait les narines.

Mafarka-el-Bar dilatait les siennes, encore bouchées par le sable rouge de la bataille, s'efforçant de respirer cette haleine phosphoreuse qui évoquait d'innombrables cadavres noirs jonchant les plaines et rissolant au soleil, tout autour de la ville.

Elle venait de tous les points de l'horizon, cette sinistre odeur de charnier; mais sa virulence aigre et musquée s'exagérait effroyablement vers l'ouest, là-bas, sur le pont tragique de Balambala, où l'on traînait en ce moment les fameuses Girafes de guerre, monstres bizarres de bois et de fer, dont le cou bariolé s'allongeait démesurément et qui s'avançaient d'une allure trépidante et rétive.

Longtemps le chef suprême écouta leur ballottement saccadé qui résonnait jusque dans les entrailles de la ville, comme un ressac de lave aux profondeurs des grottes volcaniques; puis il se pencha de nouveau pour interroger son premier capitaine :

— Où est Mouktar ?

— Il est là, lui aussi, sur le pont de Balambala... Ne vois-tu pas sa galabieh cramoisie ? Il fait remettre à neuf par ses cordiers les ventres crevés des trois grandes Girafes de guerre.

— Avec quoi font-ils ça ?

— Avec l'écorce des dattiers..., bien plus

solide que le cuir fourni par ce satané Sabattan ! Sa ladrerie de marchand frauduleux nous a retardé la victoire ce matin.

— Qu'as-tu fait de ce traître ?

— Je l'ai fait enchaîner durant le combat.

— Ce n'était vraiment pas nécessaire, car cette malebête ne m'effraie guère... Tu le remettras en liberté quand toutes les portes de la ville seront closes... Que celle de Balambala reste ouverte aux fellahs ! Tu veilleras en personne sur ce passage, ainsi que sur la prison de Gogorrou. A propos, comment va l'appétit de notre cher prisonnier ?...

— Votre oncle Boubassa a mangé ce matin deux platées de hallahoua et un rouleau de karamendin.

— Tant mieux pour lui ! Abdalla, va dire à mon frère Magamal qu'il lance aussitôt ses éclaireurs vers tous les points de l'horizon et qu'il revienne dans une heure avec des nouvelles précises !

Mais comme le cadran solaire de la tour de Gogorrou indiquait le milieu du jour, Mafarka-el-Bar monta sur la terrasse de la citadelle, dont la masse crayeuse et torride semblait voguer en plein ciel tel un nuage, sur la cime ondoyante des dattiers, dans le roucoulement suave des tourterelles heureuses.

D'un geste agile il dégagea de sa tunique d'écorce ses épaules cuivrées et, nu jusqu'à la ceinture, il leva ses bras tatoués d'oiseaux, en chantant de sa grande voix bleue :

— Allah! Allah! Allah!...

Il avait l'aisance et la carrure d'un jeune athlète invincible, armé pour mordre, étrangler et terrasser. Son corps trop compact, trop vivant et presque frénétique sous un duvet fauve et des marbrures de serpent, semblait peint aux couleurs de la chance et de la victoire, comme la coque d'un beau navire. Et la lumière l'adorait sans doute éperdument, car elle ne se lassait point de caresser ses pectoraux noués de racines impatientes, ses biceps de chêne et la musculature inquiétante de ses jambes, que la sueur soulignait de lueurs explosives.

Son franc visage aux mâchoires carrées avait le teint des belles terres cuites; la bouche grande et sensuelle; le nez fin et coupé un peu court, le regard prenant. Ses yeux de réglisse dorée flambaient violemment au soleil, trop rapprochés comme ceux des bêtes de proie; mais ils se liquéfiaient naturellement sous la frange des cils, exagérant la pâleur mate d'un front doux que des cheveux drus, courts et plantés bas couronnaient de volonté inébranlable.

— Allah! Allah! chanta-t-il encore de sa voix aux sonorités transparentes et glauques qui semblait avoir traversé la mer.

Et c'était bien de continent à continent que sa voix volait à tire-d'aile, surpassant cette houle bariolée de dômes et de coupoles, ces places bouillonnantes de foule et ces majestueux ressacs de verdure, enfermés dans la digue crayeuse

des remparts que des tours couleur d'ocre jalonnaient, de distance en distance, répercutant jusqu'aux limites du désert l'écho bleu :

— Allah ! Allah ! Allah !...

C'était le signal du repos donné par le chef suprême à la grande armée arabe exténuée par la bataille du matin et qui ronflait dans les ruelles étroites de la ville énorme, comme une eau souterraine et menaçante.

On ne la voyait presque pas, mais sa sueur fumante et son haleine tragique montaient globuleusement — comme par les fenêtres d'une étuve — vers le ciel, où la bataille continuait encore.

Là-haut, averse de flèches vertes, hérissement de lances noires, écroulement de blocs incandescents contre la poitrine en fusion du Soleil, qui debout et tout nu sur le Zénith se défendait encore victorieusement, en faisant tournoyer sur sa tête un terrible cimeterre blanc, roue fantastique. Sa face en était le moyeu furibond, roulant à toute vitesse, parmi la danse guerrière des rayons alcoolisés, la rixe des cymbales et le claquement des drapeaux enthousiastes que la Folie avait plantés droit sur les cimes lointaines et sur les divans moelleux des coteaux... et là-bas, plus loin, sur les îlots têtus cassant des flots de saphir, partout, partout, plus loin, toujours plus loin, les voyez-vous?... dans l'éventail illimité de l'horizon, qui rabat sur la terre l'haleine immense, aventureuse, absurde de l'Eternel !...

— Allah! Allah!... lui répondit le fourmillement grisâtre des soldats sur les remparts, dont les murailles hautes de cent coudées aveuglaient comme autant de miroirs géants, sous leurs créneaux pointus en forme de bournous.

Et cependant les plaines sablonneuses du Zénith frémissaient sous le galop du Soleil, qui montait à cru son indomptable cavale noire, convulsée de vitesse : en voici l'écume éblouissante, et voilà sa giflante crinière!... Renversez donc la tête et vous verrez ses sabots d'or massif qui piaffent dans la braise... Mais gare à ses fientes de chaleur suffocante qui tombent pesamment de très haut, assommant les hommes et les bêtes!...

— Allah! Allah! répondit enfin la foule des galabiehs bleues grouillant aux profondeurs du marché et sur les terrasses surchargées de métaux reflétants, de tapis animés et de cages d'oiseaux bavards.

La ville de Tell-el-Kibir avait pris, depuis deux jours, un aspect insolite : on ne pouvait guère circuler dans ses rues engorgées de monde, où passaient parfois des chars bondés d'hommes debout, tous cramponnés les uns aux autres, et sursautant comme d'énormes paquets mal ficelés. Mais les bousculades de la foule empêtraient les chevaux à tout moment; et ces lamentables véhicules, immobiles sous leurs cochers furieux, ressemblaient alors à des îlots démarrés et flottants dans la coulée d'un torrent dévastateur. Des rixes y formaient continuellement des remous

de bras et de bâtons levés, dont s'amusaient bruyamment les femmes et les enfants qui débordaient aux balconnades ajourées des mosquées.

Elles avaient été envahies aussi, comme tous les autres édifices, par les habitants du désert qui fuyaient devant les inondantes armées de Brafane-el-Kibir.

Par les portes de la ville, des peuplades entières s'étaient engouffrées en poussant devant elles leurs richesses entassées sur des chariots attelés de buffles, interminablement, comme autant de ruisseaux coulant dans une unique citerne.

Mais, tout à coup, une nouvelle triomphale avait couru de terrasse en terrasse, en faisant claquer de joie tous les cœurs, comme un vent impétueux fait claquer les vantaux des portes.

On disait partout que Mafarka-el-Bar venait de détrôner son oncle Boubassa par un coup de main audacieux, en prenant aussitôt la défense de la ville et le commandement suprême de l'armée.

Ce soir-là, les lances des sentinelles sur les remparts avaient soudain relui d'un espoir victorieux qui ne fut point déçu.

En effet, la poitrine de Mafarka, plus forte qu'une digue, avait refoulé l'océan de bitume qui ourlait les collines fauves, à l'horizon, sous le glissement soyeux des grands nuages zébrés et palmés de turquoises.

Ne venaient-ils pas à sa rencontre pour lui rendre les hommages suprêmes, ces radieux cétacés aériens aux nageoires resplendissantes, dont

la désinvolture élastique ravissait le regard, et qui naviguaient voluptueusement en plein ciel, vers la ville de Tell-el-Kibir?

Et le vent les halait en douceur; un vent torride et nu, au corps mélodieux tout ruisselant de sel marin comme un plongeur, un vent équilibriste qui bondissait en passant sur la citadelle et jetait aux pieds de Mafarka des aromes violets, d'aigres puanteurs et des cris rouges de matelots.

Car la flotte tout entière saluait en lui son amiral, de tous ses drapeaux clairs glissant le long des cordages comme les flammèches d'un incendie mourant.

Et Mafarka se penchait au dehors pour contempler, à trois cents coudées sous ses pieds, les soieries frissonnantes et dorées de la mer, que les fils de la lumière pleuvant d'entre l'écheveau des nuages, tissaient immensément sur les mâtures enchevêtrées, en un va-et-vient de métier gigantesque.

Mafarka fit lentement le tour de la terrasse en s'accoudant parfois au parapet, où montaient tour à tour le claquement des voilures, le cri rauque des poulies, le coï-coï rouillé des cochons et le mauve beuglement des bœufs qui se plaignent aux profondeurs sous-marines des métairies.

Brusquement, Mafarka se retourna comme au frôlement d'un oiseau nocturne. C'était Kaïm-Friza, le grand chef des agriculteurs, qui se courbait derrière lui.

Adossé à la balustrade, Mafarka eut un mou-

vement de dégoût en voyant ce misérable petit nain, haletant dans sa galabieh rousse et boueuse, et qui tirait par instants hors des épaules une petite tête ratatinée de tortue.

Le roi n'avait jamais pu vaincre le sentiment de répulsion que lui inspirait cet être chétif et sournois, malgré les services énormes que lui procuraient sa science et son autorité sur les fellahs.

— Tiens-toi à distance, mon ami, car tu sens le crottin ! Et, vrai, j'ai les narines singulièrement délicates, ce matin, après tous les parfums de cadavres dont Dieu m'a gratifié. Ah ! ah ! mes farces t'ennuient, je le sais... Eh bien, qu'est-ce que tu viens m'apprendre ?... Je sais... je sais ! Tu viens me supplier d'arrêter la guerre pour ne pas affamer le peuple... La misère des campagnes ! Je sais tout ça ! Et je m'en fiche !

Puis, le prenant par le bras :

— Viens donc ! dit-il. Ah ! ah ! as-tu jamais contemplé un pays plus fertile ? Regarde cette belle campagne vibrante sous les yeux calculateurs et précis du Soleil... Oh ! le Soleil est bien notre premier laboureur, le plus grand et le plus important laboureur africain ! Il a lâché tantôt sa cavale de guerre, et tu verras, ah ! ah ! comme il sait bâcler à lui seul la tâche de tout un peuple de fellahs !

En effet, sous son énorme turban d'or massif, l'Astre avide était nu de la tête aux pieds et tout en nage ; sa taille immense ruisselait d'une sueur soufrée, et sa vaste poitrine de chaleur

blanche haletait sur la terre, tandis qu'il travaillait sans cesse, omniprésent.

— Eh ! eh ! Sa Majesté a bien le droit de plaisanter !

— Bien sûr, Kaïm... bien sûr ! Je veux plaisanter et j'en ai le droit !... Crois-tu que cet entassement de morts puisse assombrir mon ivresse?... Tes discours m'embêtent... Ah ! ah ! tu te mets à trembler !... Tu as peur !... Allons ! Allons ! je n'ai pas de haine contre toi !... C'est que je suis très content du butin !... Magnifique, tu sais... Un butin magnifique ! Deux cents fusils, six mille nègres, quatre mille négresses, trois cents taureaux !... Quoi ! Ça ne te dit rien ?... En effet, tu n'y comprends goutte !

« D'ailleurs, de quoi te plains-tu ? La bataille de ce matin vient d'accumuler des engrais imprévus ! Tous ces monceaux de cadavres noirs, lustrés, fumants et presque liquéfiés sur la verdeur poudreuse des prairies, ne vont-ils pas se transformer bientôt en des flaques de purin aux riches reflets d'ébène, pour réjouir les yeux ladres du Soleil propriétaire... et les tiens, mon premier ministre !

— Mafarka ! Mafarka ! mon roi ! Songe combien serait avantageuse la paix, pour la construction des canaux d'irrigation que j'entrepris l'an dernier !...

— Ah ! bah ! je me fiche pas mal de tes canaux ! J'aime la guerre, moi... Comprends-tu ? Et mon peuple l'aime autant que moi !... Quant aux hommes de la campagne, qu'ils se nourrissent

de fumier... Ils en sont dignes!... D'ailleurs, le Soleil suffit bien à travailler la terre... Mais regarde donc, imbécile! Ses doigts de rayons interminables plongent bien avant dans le sillon fécondé, pour cuire d'une caresse vive les germes impatients... Laisse donc ses doigts méticuleux soigner nos salades futures dans les entrailles pourries des nègres! Aie confiance en ce bon Soleil agricole qui embrasse tous ses domaines d'un regard brûlant et paternel.

— Je ne vois devant moi que l'immense tableau géométrique de la mort, avec ses lignes d'arbres, fous de vent, d'oiseaux et de nuages, mais tous enchaînés ou podagreux...

— Non! Il n'y a que toi d'enchaîné et de podagreux!... Je contemple partout de belles prairies de force écarlate...

— Prends garde, Mafarka, à ces triangles d'aigre ambition verte!

Et le nain ajouta, comme en rêve, les yeux perdus au loin :

— Nous périrons tous dans ces buissons d'envie épineuse et sur ces pentes de désespoir escarpé!... Je sens que mon intelligence s'égare parmi des parfums troublants qui se dressent comme autant de problèmes terrifiants... Autrefois les ruisseaux se tordaient amoureusement, tels des bras de fraîcheur, pour presser sur le cœur de la ville toute la verdure des prairies lustrée par les brosses d'une lumière bien ordonnée... Hélas! nos campagnes sont vides aujour-

d'hui, toutes livrées au galop noir des innombrables chiffres inconnus qui se tassent dans les monotones algèbres du désert!

Ces dernières paroles furent scandées par le bruit d'une sakieh qui geignait en tirant des sanglots et des larmes de la poitrine du monde.

Et Kaïm conclut :

— Souviens-toi, Mafarka, que malgré tes conquêtes tu rouleras toujours autour de cet implacable Moi, qui arrose ton corps d'un peu de volonté sanguine et nerveuse...

Mafarka ne l'écoutait pas, tout occupé à regarder, à pic, à travers le maigre feuillage d'un figuier, l'âne aux yeux bandés qui faisait tourner sa roue, la scintillation des seaux, qui reflétaient un instant la face du soleil méridien et se vidaient en redescendant aux puits intarissables de la terre.

— Ah! non! non!... Cette rêverie est stupide!... Tais-toi et hume plutôt cette bonne odeur de pain chaud et de terre labourée. On y devine aussi la lavande et le thym, et surtout le sang caillé... Une volupté nostalgique picote mon corps durci par les voyages et les guerres, et mes lèvres boucanées, qui ont désappris la griserie des baisers, cherchent dans la brise le relent moite d'une vierge!... Je veux une vierge ardente, élastique et vaporeuse comme ces voiles qui, là-bas, dans les soieries de la mer, ont l'air de marcher sur les genoux, tant elles sont épuisées de chaleur, tant elles ont joui sur les coussins de l'alcôve marine!...

A ces mots, Kaïm s'approcha de Mafarka, en murmurant cauteleusement :

— Mon roi, veux-tu que je te conduise ici Biblah, la belle esclave de Boubassa ?

Mais Mafarka le repoussa d'un geste dur.

— Ah ! ah ! ricana-t-il, j'avais oublié l'un de tes innombrables métiers !... Non, va-t'en !

Et le roi ne daigna même pas d'un léger salut le petit nain, qui s'esquiva par le sentier des remparts.

Presque aussitôt une voix étincelante retentissait sous la balustrade :

— Mafarka ! Mafarka !

Et le roi se pencha, la face toute rosée par une joie intense.

C'était bien Magamal, son frère adoré, qui courait à sa rencontre. C'était bien le guerrier adolescent dont le corps de caoutchouc bondissait à la fois impétueux, vif et caressant dans la flamme volante de la poussière soulevée.

Il était presque nu, ayant rejeté en arrière sa peau d'onagre qu'une ceinture de cuivre serrait sur la minceur de sa taille. Une volonté fiévreuse faisait vibrer tous ses membres effilés qui avaient tour à tour des grâces féminines et des sursauts de fauve aux aguets.

— Eh bien, Magamal, les éclaireurs sont-ils revenus ? Les as-tu questionnés ? lui dit Mafarka en l'embrassant.

— Veux-tu les interroger toi-même ? répliqua le jeune homme en baissant lentement ses longs cils sur ses grands yeux de lama, noyés dans des

cernes bleuâtres. — Ils nous attendent à la porte de Gogorrou. Efrit et Asfour sont là...

Et il montrait du doigt deux admirables chevaux qu'un esclave nègre menait par la bride.

Efrit, le plus grand, était d'une blancheur éclatante, le ventre sanglé par une selle de soie verte aux grands étriers d'or, le poitrail large et puissant, l'encolure très musclée, courbée en harpon, la tête mignonne illuminée par de grands yeux de gomme noire et transparente sous le toupet folâtre, les naseaux larges humant le feu du désert. Il portait la queue seigneurialement en dehors, arrondie comme l'anse d'un beau vase précieux, et ses flancs, incessamment sculptés par la palpitation des veines, évoquaient en effet des bonds extravagants de pelote et des galops-suicides sur un champ de bataille illimité. C'était le cheval de guerre de Mafarka-el-Bar.

N'eût été sa toison tavelée et son harnais bleu, Asfour ressemblait à Efrit comme un frère, mais avec des joliesses imprévues dans les mouvements des pattes et une langueur timide dans les prunelles.

Mafarka lui flattait amoureusement le poitrail, tout en répondant à son frère :

— Non, tu dois en savoir assez. Qu'ont-ils vu ? Ont-ils pu dénombrer les forces des nègres ?

— Frère ! dit Magamal angoissé, les mains tendues en avant; frère ! nous sommes perdus, car ils sont innombrables.

A ces mots, Mafarka eut un violent soubre-

saut, ouvrit les bras, et haussant sa taille comme on brandit une torche pour écarter des ténèbres pleines d'embûches, il cria :

— Eh bien, tant mieux! Je ne les crains pas!... Magamal! Magamal! ajouta-t-il en prenant son frère par la taille et le serrant dans ses bras; gare à toi, si tu trembles jamais devant le danger!

— Frère, je ne tremble pas!

— Oh! je connais bien ton courage, mais j'ai horreur de cette ridicule sensiblerie féminine qui te lance tour à tour dans de folles exaltations et t'accable l'instant d'après sous des faiblesses enfantines... Écoute-moi bien : ces gaîtés imprévues et ces tristesses inexplicables, il faut les abolir aujourd'hui!... O mon frère bien-aimé, je sens bien que tu n'as pas mes muscles de catapulte, pour étouffer un ennemi en feignant de l'embrasser. Malgré tous les efforts de ta volonté, ton corps est resté moelleux et fragile comme le corps juteux des jeunes filles. Tes yeux, faits pour les baisers, ne sont pas, comme les miens, des épouvantails pour les oiseaux de malheur; mais il faut les durcir, tes yeux, et les armer de crocs, comme les miens! Regarde!

Il marchait à grands pas espacés sur la terrasse de la citadelle, en creusant violemment d'un geste glouton la profondeur jaune de l'horizon gonflé de menaces et d'impossible; et, tour à tour, il se retournait vers son frère et lui prenant doucement la tête entre ses larges mains il le regardait au fond des yeux, avec la tendresse abreuvante d'une mère.

Brusquement il cria :

— Les armées de Brafane-el-Kibir nous emprisonnent de toutes parts. Je le sais !.. J'ai tout deviné, même ce que tu n'as pas osé me dire. Les cortèges infinis de leurs chariots qui viennent de tous les coins de l'Afrique, comme des milliers de torrents vers les fleuves ! Et ces fleuves grossissent et se multiplient pour gonfler la mer ! Que dis-je, la mer ? C'est un océan ténébreux qu'il nous faut refouler. Que m'importe ? Je crache sur eux tout mon dédain et je les brave tous, eux, leur cavalerie, et Gogorrou elle-même, la noire déesse des batailles, qui les guide contre nous ! Ils ne pourront résister aux foudres ponctuelles de ma volonté. Qu'en dis-tu, Magamal ?

— Je crois en ta puissance, frère !

— Crois plutôt dans la tienne et n'obéis qu'à ton âme, qui brûle de dompter ton destin. Sois le fils dévoué de ton ambition ! Elle est là dans tes yeux, l'idée unique qui flambe toujours quand tout dort en ton âme ! Je la vois ! Elle s'appelle Domination !

Alors Mafarka empoigna son frère à la taille, d'un geste aisé, et le hissa debout entre deux créneaux, en disant :

— Regarde, Magamal, regarde au loin, aux confins des sables !... Ne vois-tu pas des tours rougeâtres et fumeuses ? C'est le royaume de Faras-Magalla... Il est à toi ! Je te le donnerai dès que la muraille des armées ennemies sera défoncée !

Aussitôt Magamal se dégagea des mains de son frère avec la souplesse d'une couleuvre et se prit à courir sur la terrasse, dansant et chantant. Sa voix était hachée par une angoisse enivrante, et ses gestes à la débandade semblaient l'éparpiller à tous les vents du ciel :

— Mafarka, tu vaincras, j'en suis sûr ! Nous romprons, nous romprons ce cercle d'ébène puante et de suie !... Merci, merci, mon frère ! Tu as promis ! Souviens-toi que tu as promis de me donner une couronne !

Et il battait des mains, le corps secoué de joie, comme un écolier lâché dans la campagne.

— Oh ! je respire, criait-il, je respire avec une intense volupté votre haleine d'huile puante, ô vous, mes nègres bien-aimés, mes futurs sujets !... Je vous sens tous dans ma bouche et vous mâche avec délices, comme de belles figues mûres... Je vous avalerai bientôt, sans cracher l'écorce !... Ah ! Ah !...

Mais son frère l'interrompit d'un geste grave :

— Ce soir, dit-il, la bataille reprendra plus terrible que ce matin. N'oublie pas, si la chance tourne contre nous, n'oublie pas de te raidir contre les frissons du désespoir ! Mords ta langue et tes lèvres aussi, furieusement, trois fois... et bois ton sang comme une liqueur exquise. Car nous avons, nous aussi, une bosse comme les dromadaires, pour étancher notre soif. Tu l'as dans ta poitrine et tu peux y boire à volonté ! C'est le secret de ma bonne humeur inaltérable quand la mort me fait des crocs-en-jambe !

Puis Mafarka s'assombrit et baissa la tête. Magamal vit qu'il mâchait des mots incompréhensibles en gesticulant nerveusement. Par instants, il se frottait les cheveux, le front et les joues avec rage, comme pour trouver la solution difficile d'un problème.

Tout à coup, il se jeta à plat ventre dans la poussière et, se relevant aussitôt d'un bond, il tendit les mains et les yeux au soleil, en chantant :

— Soleil ! ô bouche de volcan, me voici devant toi ! Approche !... Que je sente ton baiser large et torride sur ma poitrine ! Verse ta lave dans mon cœur ! Intarissable source de courage, inonde-moi !... Sceau de Dieu, cachète à jamais le parchemin racorni de mon passé misérable, pour que je déchire le voile de mon futur ! J'attends de toi l'éclatante inspiration. Il me faut à tout prix fendre et repousser l'immense marée noire de mes ennemis avec les éperons tranchants de ces murailles sculptées, pour que ma ville, bombant ses coupoles telles des voiles, flotte encore dans l'azur infini, sous ses fiers minarets rosés et balancés par l'ivresse des victoires, dans le grand cri ultramarin des muezzins. Que me demandes-tu comme rançon de mon triomphe ?... Mon sang, mon nom, et le sang de mon peuple, et celui de mon frère ?... Qu'exiges-tu ? Je dois vaincre à tout prix ! Comment faire ? Que me conseilles-tu ?

A ces mots, le Soleil fit cabrer sa cavale noire à la crinière incandescente ; puis, d'un rude coup

de reins, il se rua au galop contre un entassement de nuages suiffeux.

Mafarka, la face au ciel, criait de joie en appelant son frère :

— Magamal ! Magamal !... lève donc les yeux au ciel !... As-tu vu comme moi le symbole des volontés solaires?... As-tu vu comme moi la cavale noire se cabrer et bondir sous le Soleil qui l'éperonne ?

— Oui, mon frère. Je vois le Soleil qui galope... Son turban d'or massif se dérobe derrière un rideau de nuages !... N'est-ce pas là un conseil d'astuce qu'il nous donne ?

Alors Mafarka poussa très haut des hurlements de joie perçants et rouges comme les dernières flèches qu'une armée victorieuse lance contre les murs d'une ville affamée, avant d'en forcer les portes.

— J'ai compris, j'ai compris, ô Soleil ! Tu me révèles ainsi les desseins de l'ennemi et tu m'annonces que demain les nègres pousseront toutes leurs cavaleries contre les collines de Gogorrou et sur les flancs désarmés de ma ville !... Avant eux, j'y serai avant eux !... Ta face lumineuse qui se voile me conseille de les tromper par un stratagème, afin qu'ils s'entre-déchirent tous avec leurs propres armes ! Je te rends grâces, ô Dieu !...

Puis se tournant vers son frère :

— A cheval !... à cheval ! cria-t-il. — Magamal, viens avec moi !

Mafarka bondit en selle, et, debout sur la

barre des étriers, il haussa sa taille, la main en abat-jour sur ses yeux pour explorer les sables lointains ; puis il éperonna durement sa belle bête.

Asfour suivit Efrit, courant vélocement tous deux avec des bonds de chèvre, des agilités d'anguille et des adresses de singe sur les escarpements du chemin de ronde, qui dévalait en pente raide vers les remparts.

Des zigzags et des coudes rapides les poussaient à chaque instant sur des monceaux de gravats, des pans de murs écroulés et des pelotes monstrueuses de cadavres écorchés et boueux, qui cuisaient au soleil leur viande violette dans l'huile bourdonnante des mouches acharnées.

Ils longeaient maintenant de grandes haies de cactus mêlés de coquelicots, semblables à de furieux entrelacements de lutteurs nègres éclaboussés de sang.

Magamal s'efforçait vainement de retenir Asfour, dont les reins secoués par des fièvres soudaines variaient continuellement d'allure. Il avait de longs élans de léopard et, tour à tour, des rampements agiles de faux éclopé à quatre pattes. Mais la chaleur suffocante l'énervant de plus en plus, il se ruait férocement contre les entassements de pourriture, pour abreuver ses narines de leur aigre puanteur vermeille.

Comme ils eurent atteint les remparts, Mafarka et Magamal ne se soucièrent plus des embûches du chemin raboteux. Ils chevauchaient mainte-

nant la tête haute, les yeux fixés là-bas sur le déploiement de la ville, qui, ceinturonnée par ses murailles de tuf jaunâtre, flanquée de ses innombrables tours carrées, dominée par une forêt de minarets de toutes formes, s'étendait à perte de vue dans un labyrinthe de prairies et de parcs en fleurs.

Un grand souffle de bonheur gonflait les poumons de Mafarka tandis qu'il dénombrait au passage les légions de ses soldats, encore poudreux et fumants, mais tous rangés, le cœur debout et droit comme leur lance en feu sous le soleil.

C'était bien grâce à leur courage obéissant qu'il avait pu, la veille, détrôner son oncle Boubassa, l'hydropique imbécile dont l'idiotie cruelle avait permis l'approche de tant d'ennemis redoutables.

Son regard clair fouillait les rangs pour y chercher ses généraux les plus âgés, qui s'inclinaient tous devant lui avec des contournements de bêtes hostiles et venimeuses.

— A bientôt la trahison, Magamal!... dit-il en souriant. Voilà encore des partisans de mon oncle!

Puis, après un silence, il ajouta :

— Il faudra s'en débarrasser au plus vite! Je t'en charge.

Tout à coup, un grand cri d'une tristesse déchirante et suave monta dans l'atmosphère étoffée de flammes. C'était une voix féminine qui semblait jaillir d'une blessure mortelle; on eût dit

une fontaine de sang, inconsolable d'être ignorée et sans espoir.

Efrit et Asfour s'arrêtèrent du même coup, leurs huit sabots rivés au sol, tout en hochant fiévreusement leurs têtes.

— Qu'as-tu donc, Magamal? cria Mafarka à son frère, dont le visage avait la pâleur des murailles foudroyées de soleil. — Allons, c'est par ici!

Il éperonna violemment Efrit, qui se déclancha comme un ressort, s'engouffrant dans une poterne ténébreuse. Magamal le suivit et, tournant à droite, puis à gauche, ils s'élancèrent à bride abattue par un chemin couvert qui perçait obliquement l'épaisseur des remparts. Le sol, défoncé comme le lit d'un torrent, était çà et là noyé d'ombre, encombré de chaux fumante et creusé d'ornières profondes. Le fracas du galop, répercuté par les voûtes sonores, s'acharnait derrière eux, tumultueusement. Parfois, aux carrefours des galeries, les lointains échos des souterrains semblaient cracher sur eux, brusquement, de grands blocs de granit.

Les pattes des chevaux devenaient frénétiques, pilant, mâchant le sol pierreux, dont les lézardes avaient des rictus démoniaques.

Ils débouchèrent enfin dans un abîme incandescent, étranglé par des murailles démesurées. Le soleil leur parut à une hauteur incalculable, si loin de la terre; et, néanmoins, sa lumière massacrante tombait à pic, de tout son poids lugubre. La réverbération aveuglante des pierres

était telle qu'ils se courbaient instinctivement comme sous une avalanche de plomb fondu et de braise, que des fossoyeurs leur lançaient peut-être par pelletées du haut des meurtrières invisibles.

La folie leur montait dans le cerveau comme un vin rouge qui fermente. Mourir ainsi, ensevelis vivants dans cette fournaise?.. Non, non! Et l'épouvante leur épuisait la gorge, quand pour la seconde fois le grand cri suave et triste déchira le silence funèbre.

Alors, Magamal, les yeux exorbités, poussa un hurlement de hyène et lança sa bête à fond de train.

Le coup de vent fut tel qu'Efrit se cabra, fit un tour de toupie et partit d'un trait, lui aussi, bondissant comme une pelote, balayé par sa propre crinière.

Le chemin dévalait, et c'était comme un gouffre où les deux bêtes coulèrent absorbées par le courant vertigineux d'une vitesse grandissante.

Mafarka et Magamal entendaient au loin, très loin, les jurons irrités des échos somnolents râler et mourir en bavant comme un torrent sous les pierres d'un éboulement.

Mais comme ils débouchaient hors d'un couloir sinistre, dans l'éclat explosif du soleil, un ouragan de cris et de rugissements les frappa en plein visage si violemment qu'ils s'arrêtèrent net, sabots figés sur le terrain herbu.

Dans le ravin crayeux, aveuglant et sonore comme une carrière abandonnée, une forêt de bras se tordait confusément sous les fouets acharnés de mille voix discordantes, que les murailles titaniques et les rochers environnants répercutaient avec le rythme saccadé et la monotonie d'une vague éternelle.

Des milliers de matelots s'entassaient là, tous débraillés, ivres-morts, le torse nu et le visage boueux, les bras barbouillés de vin et de sang.

Beaucoup s'étaient rangés en colonne et ils marchaient l'un derrière l'autre, à la queue leu leu, chacun poussant de ses deux bras tendus les épaules du précédent, tous, la face au foudroyant soleil, frappant en cadence la terre de leurs talons unis, avec un long tremblement qui déferlait de la tête aux orteils.

Et le troupeau fumant grossissait de minute en minute, roulant sur lui-même avec une précipitation grandissante de clameurs et de gestes; les bouches entr'ouvertes laissaient échapper des gémissements aigus en formant une mélopée nostalgique, coupée d'instant en instant par des « hou! hou! » lugubres, dont la monotonie abrutissait et grisait à la fois.

Trois fois Mafarka-el-Bar essaya de vaincre la poussée giratoire de cette masse fumante et criarde, pour distinguer le centre mystérieux autour duquel elle tourbillonnait fatidiquement.

Enfin, se levant sur la barre des étriers, il vit que l'étrange cyclone humain tournoyait autour d'un étang dallé de pourritures vertes que trou-

blaient des centaines de baigneurs en délire et d'où montait une puanteur âcre et pestilentielle de chanvre, d'urine, de graisse et de sueur.

C'était un fantastique pressoir de corps jaunâtres entassés par pyramides, qui croulaient en exsudant leur jus, telles des olives monstrueuses, sous les dents embrasées de la pesante roue solaire. Elle précipitait son mouvement atroce en triturant toutes ces têtes humaines comme d'énormes graines crissantes et douloureuses; et l'étang semblait s'être formé peu à peu avec l'huile fétide de cette pâte expumante et verdâtre.

Le vacarme et la poussière soulevée étaient si intenses que la horde ne s'aperçut guère de la présence de Mafarka. Tout en éperonnant Efrit pour fendre la cohue, il penchait en avant son torse irrité; et sa vaste poitrine haletait dans l'effort de réprimer une colère débordante.

Tout ce qu'il avait prévu avec angoisse durant la bataille du matin venait de s'accomplir.

Les équipages de sa flotte en révolte! La trahison des généraux dévoués à son oncle Boubassa!...

Pour mieux pousser les soldats et les marins à la rébellion, ils les avaient gorgés de victuailles et de boissons fortes; et maintenant ils leur livraient toutes les femmes enlevées à l'armée ennemie!

C'était bien sur le corps des jeunes négresses étalées sur le dos au bord de cet étang immonde que des centaines de guerriers nus s'acharnaient

fougueusement, tandis que les autres faisaient la queue, en attendant leur tour.

Des capitaines, tanguant et chancelant d'ivresse, se poussaient à droite, à gauche, avec des mouvements grotesques et têtus, en s'efforçant d'imposer le silence et de rétablir l'ordre dans ce tohu-bohu infernal, où leurs gestes naufrageaient comme des ailes cassées de mouettes. Mais les rixes éclataient quand même et partout, avec la rapidité sournoise d'un incendie.

Comme Efrit, à grands coups de poitrail, était pénétré plus avant dans cette masse houleuse, deux hommes entièrement nus s'empoignèrent férocement de leurs deux bras gauches à la taille, en brandissant chacun un coutelas dans la main droite. Longtemps ils s'efforcèrent de se terrasser. Mais l'on était si serré, les joues collées aux joues, tous entre-choquant leurs nez, leurs poignards et leurs sexes coriacés, respirant chacun la haine et l'haleine du voisin, que la Mort affamée attendait!... Les deux lutteurs, suants, emboîtés comme des fromages, ondoyaient dans la bousculade énorme, et leurs deux coutelas ne pouvant s'abaisser, ils s'entre-mangèrent goulûment les lèvres, à belles dents.

A cette vue, Mafarka-el-Bar ne put contenir sa rage longtemps réprimée, et gonflant la poitrine, il poussa son grand cri de guerre : « Mafarka-Allah! » d'une voix si tonnante qu'il fit tourner vers lui tous les visages et toutes les prunelles de cette foule, comme le soleil qui point sur l'ho-

rizon de la mer attire brusquement à soi les regards de toutes les vagues.

Mais les deux hommes ne se séparaient pas. Alors le roi se leva debout tout grand dans ses étriers et donna un grand coup de cimeterre, en plein entre les deux visages, comme on fend le tronc d'un arbre. Deux nez et deux bras tombèrent, sanguinolents. A leurs tatouages, Mafarka reconnut deux de ses meilleurs capitaines.

Et cependant l'implacable viol continuait au fond de ce ravin maudit.

Des soldats s'étaient assis en formant un grand cercle tout autour de l'étang. Accroupis, jambes croisées, ils balançaient leur torse, d'avant en arrière, en tapant dans le creux de leurs mains aussi dures que des cliquets de bois, pour rythmer le mouvement cadencé de leurs frères en rut.

Ceux-ci avaient couché dans la vase toutes les négresses frétillantes et meurtries, et ils pointaient des verges noires et boucanées, plus tortueuses que des racines.

On voyait les ventres lisses et luisants des jeunes femmes et leurs petites mamelles couleur de café brûlé se tordre de douleur sous les poings lourds des mâles, dont les reins de bronze se levaient et s'abaissaient infatigablement parmi le flic-flac dansant des pourritures vertes.

Les uns chantaient des mélopées funèbres ; d'autres mordaient dans la tignasse de leurs maîtresses avec furie, puis ils s'arrêtaient, la bouche pleine de cheveux sanglants, et de-

meuraient longtemps à genoux en fixant ces lamentables yeux révulsés de douleur, d'épouvante et de luxure.

Car elles sursautaient parfois d'une jouissance d'autant plus âpre qu'elle était involontaire, sous le contre-coup d'un spasme forcé. Leurs jambes agiles et noires, aux chevilles délicates, battaient l'air d'un mouvement convulsif, tels des tronçons de serpents, et se nouaient tour à tour, avec un claquement de fouet, sur le dos du mâle.

La plus jeune d'entre elles, d'une beauté élégante, flexible et maladive, s'appelait Biba. Sa taille était mince et ses hanches vernies et sucrées, couleur de belle vanille, attiraient les narines autant que les lèvres. Tout son corps tordu d'hystérie se collait au corps de son amant comme une étoffe mouillée et répondait par de vifs soubresauts aux coups profonds que lui assénait la verge d'instant en instant...

Biba fermait chaque fois ses paupières sur ses longs yeux noirs qui semblaient nager dans une liqueur d'or; et chaque fois elle poussait des cris de joie douloureuse, si aigres et si déchirants qu'ils perçaient et dominaient le vacarme du ravin sonore.

Sa voix rauque et violette implorait lugubrement la caresse :

— Mahmoud, ya Mahmoud, tue-moi, tue-moi ainsi. Oh ! tu me bourres d'un plaisir chaud ! Tu remplis de sucre et de hallaouha la bouche de ma petite chatte. Elle est heureuse d'être ainsi gorgée de friandises ! Ses lèvres sucent mainte-

nant un gros morceau de sucre brûlant qui va fondre tout à coup...

Mais presque toutes se taisaient, étouffant leurs cris et suivant d'un regard stupide, vacillant et craintif le remous de leur ventre creusé par la force du mâle comme l'eau de la mer sous le coup de la rame.

Leurs amants leur parlaient quand même précipitamment, énervés par ce mutisme tragique, qu'ils déclaraient absurde et offensant. Ils accéléraient le va-et-vient de leurs croupes, en s'excitant l'un l'autre par des plaisanteries gouailleuses, des bonds de gymnastes et des rires crépitants.

Parfois, ils se soulevaient très haut sur le corps de leur victime et lançaient très loin la parabole glorieuse d'un grand jet de salive; puis ils retombaient pesamment à plat ventre, en écrasant leur bouche dans le creux de la vulve qu'ils lappaient bruyamment comme des chiens, tout en faisant gigoter leurs jambes dans la boue, pour éclabousser, sur la rive, les spectateurs accroupis, dont la gaieté redoublait.

L'un de ces derniers, déjà frappé par le haschich, eut un coup de toux retentissant, puis, renversant la tête pour prolonger le crissement catarrheux de sa gorge, il fit éclater enfin sa voix de bois, par saccades claquantes qui s'abattaient l'une sur l'autre comme des quilles.

Le jeu traditionnel fut imité aussitôt par tous les assistants, qui, se renversant sur le dos, les

yeux au ciel et la bouche ouverte, firent crépiter leur gorge interminablement.

Les applaudissements des spectateurs, le han des acteurs essoufflés, le cliquetis des mâchoires et les clapotements des pieds dans la boue se mêlaient au râle des poitrines qui agonisaient en jouissant.

A ce moment, un géant dégingandé souleva son mufle et son énorme poitrine cuivreuse hors de la vase où sa maîtresse était presque enfouie, et demanda à grands cris qu'on le laissât parler.

Il avait, paraît-il, un divertissement extraordinaire à proposer; mais le vacarme était effroyable et il lui fallait un silence absolu. Pour l'obtenir, il dansait drôlatiquement sur ses genoux en agitant ses bras démesurés que le poids de ses mains énormes semblait entraîner de-ci de-là, telles des branches chargées de gros fruits.

Peu à peu, tous se penchèrent sur les berges de l'étang pour l'écouter. On l'avait surnommé Zeb-el Kibir, à cause de sa verge gigantesque, et son intarissable puissance génitale lui avait acquis de la célébrité.

Enfin, d'une voix de caveau humide, il parla :

— Nous devons nous embarquer tous sur le corps des négresses, et naviguer ainsi !... C'est bien sur les flots de la mer que nous nous trouvons en ce moment. Il faut faire des régates !... Que chacun monte à bord de sa maîtresse. J'ai déjà la mienne sous mon ventre, et je vogue très bien ; mon aviron est solide... Oh !

comme on file! Regardez! ma barque noire va sombrer... Elle est presque invisible... C'est à cause de sa terrible vitesse... Tenez, je vogue plus vite et elle s'enfonce toujours davantage dans les flots... Oui, oui, voguons tous! Nul ne saura me dépasser! L'on donnera un prix à celui qui aura tué son canot avant tous les autres! Allah! le mien ne bouge plus!... Tant pis! il doit marcher encore!... Voilà : il glisse, il glisse!...

Et le massacre devint épouvantable, sur les eaux fangeuses et sur les rives, car les imaginations de ces matelots en délire voyaient sans doute, là-bas, tout au bout de l'étang, à travers le nuage bouillonnant de leurs haleines, le sinistre Soleil, dans sa galabieh de chaux vive, accroupi lui aussi sur la poupe tanguante d'une barque, et le pied sur la barre du gourvernail, ainsi qu'un vieux pilote arabe commandant la manœuvre.

Mais jusqu'à quand devait-il diriger ces régates sanglantes, en balançant sa barbe de vapeur blanche et courroucée, pour activer la rage de ces rameurs en rut?

Mafarka-el-Bar fut le seul à se poser ce problème redoutable, et pour mieux le résoudre, il plongea trois fois ses éperons dans les flancs d'Efrit, qui fit un bond géant et tomba sur ses pattes raidies, en plein dans le vaste ressac des croupes obscènes.

Longtemps l'odeur rance et fétide de la sève et du sang enivrèrent ce terrible cheval de guerre qui piaffait rageusement au hasard dans cet amas

de groins sanieux et de crinières cramoisies. Avec son allure dansante, hilare et désinvolte, il semblait s'amuser au craquement des poitrines qui miaulaient et ronflaient, sous ses sabots de fer, ainsi que des benjohs.

Mais, sous l'énergique ébrillade de son cavalier, la bête se cabra enfin, pirouetta sur elle-même comme une voile à la saute du vent, et s'immobilisa dans la fange criminelle.

Alors, se dressant tout grand sur la selle, Mafarka-el-Bar brandit son cimeterre, fulgurant et courbe, sur sa tête comme une auréole, et cracha très loin partout, sur cette puante marée humaine, sa rage baveuse, sa nausée et son dégoût épais :

— Chiens galeux ! rosses pustuleuses ! cœurs de lièvres ! oreilles de lapins ! race de scorpions ! vile fiente de poule !... Vous n'avez donc qu'un cancer fétide au lieu du cerveau, sous votre front buté, pour dégorger ainsi hors de votre bouche et par les fentes pourries de vos yeux tant de pus vénéneux !...

« Des vulves de femmes enchaînées, voilà donc les ennemis que vous aimez combattre !... Vous les avez battues, éventrées, déchirées ? Ah ! Ah ! il y a vraiment là de quoi être fiers, allez !...

Puis il tendit son poing férocement crispé vers un groupe de vieillards perdus parmi le grouillement énorme des soldats ameutés, et il ajouta en haussant la voix :

— Et c'est vous les directeurs de ce noble spectacle... Je vous reconnais tous, illustres géné-

raux de Boubassa, et plus que jamais dignes de lui!... En vérité, c'est bien là ce que je m'attendais de vos esprits plus entortillés et crottés que la queue des porcs! Je me trouve donc sur le champ de bataille où vous avez remporté votre plus belle victoire!... Je veux bien donner un nom mémorable à cet étang, un nom déjà frotté de gloire... Tenez, appelons-le « l'étang Boubassa »! Car il vous approuverait bien s'il était là... Et il s'amuserait autant et plus que vous, peut-être, à voir des femmes écartelées et broyées par un rut sanguinaire!... Celui de vos soldats, pas le vôtre, bien entendu!... Car votre impuissance peut seule égaler votre couardise! Vous êtes tous dignes les uns des autres, soldats et capitaines, du moment que vous avez fait de votre sexe votre épée favorite, la seule épée que vous maniez avec art!... Maniez-la donc encore, pour engendrer des fils de putains et des chiens lécheurs de vulve, tels que vous!...

« Mais si je ne me trompe, c'est pour payer votre trahison que les capitaines vous ont livré des femmes! Ils veulent ainsi vous pousser contre moi! Le contrat est bien clair, et c'est à vous maintenant, soldats, de tenir vos promesses... Attaquez-moi donc, si vous en avez le courage!... Tuez-moi bien vite, du moment que je suis presque seul parmi vous!... Venez donc!... Seulement... je ne suis pas aussi facile à culbuter qu'une négresse, et vous tremblez tous comme des vitres au fracas de ma voix!... Oh! je ne crains pas vos mâchoires d'ivrognes, ébréchées et

vineuses comme les pots des tavernes!... Quant à vos jambes fondues par la luxure, elles pourraient à peine vous servir de vadrouilles pour nettoyer le pont sali de mes vaisseaux. Répondez-moi! Attaquez-moi! Vous n'osez pas?... Tant pis pour vous! Obéissez-moi donc, et filez!... Je ne veux plus gâcher la force de mes poumons! Mes crachats suffisent... Pouah!... Filez!... Hors d'ici, et rentrez!... Fuyez devant moi. Allez donc couvrir vous-mêmes vos mains et vos pieds de chaînes, et reposer vos reins pourris, esclaves de lupanar!...

A ces derniers mots criblants, un vacarme infernal éclata dans le ravin sonore, un mugissant flux et reflux de croupes et de têtes beuglantes qui se ruaient contre les murailles granitiques en cherchant une issue, de-ci de-là, avec l'effarement tragique d'un incendie nocturne.

La buée des haleines et les tourbillons de poussière montaient lentement vers le ciel, en dépassant le faîte des remparts, où les rayons obliques du soleil les rosaient de tristesse ineffable.

Mafarka-el-Bar, la tête haute et le cimeterre brandi, s'élança aux trousses des fuyards, en poussant au galop Efrit, dont les pattes antérieures tombaient et retombaient sans cesse, comme deux marteaux sur les dos arrondis et sur les pieds levés de cette cohue ruisselante. Il la talonna ainsi, de fossé en fossé, de galerie en galerie, sous les voussoirs retentissants du grand

chemin couvert, dont la profondeur eut des borborygmes irrités et lugubres...

Alors Mafarka ralentit son allure et, tout en écoutant au loin s'affaiblir sous les voûtes ce fracas de tremblement de terre, il s'esclaffait de larges rires avec Magamal.

Oh! la cohue des révoltés n'était plus dangereuse, car en suivant sa pente naturelle, comme les eaux d'une inondation, elle ruisselait fatalement par les brèches des casemates et les couloirs souterrains, pour s'emprisonner dans les cours immenses des casernes.

En effet, quand le dernier fuyard eut dépassé le seuil de la poterne de Gogorrou, Mafarka leva la main et poussa un grand cri pour héler au sommet de la tour le guetteur immobile, allumé comme une torche par le soleil couchant. Aussitôt les deux vantaux d'airain se refermèrent et les deux cavaliers tournèrent bride pour entrer dans les quartiers bas de la ville.

Tout en galopant, ils devaient souvent baisser la tête pour ne pas se heurter aux balconnets ventrus des maisonnettes toutes embellies de moucharabis et d'arabesques rieurs.

Mais Efrit et Asfour connaissaient si bien ce dédale inextricable de ruelles tortueuses qu'ils purent dépasser bien vite d'interminables files de chameaux, dont les bosses chargées de sel, d'asphalte ou d'herbages avaient l'ondoiement monotone des longues branches feuillues sous la brise. Leurs têtes ruminantes nageaient presque

au ras des fenêtres, bien loin des petits chameliers encapuchonnés de laine brune.

Ceux-ci ne daignèrent pas d'un regard Mafarka et Magamal, qui furent brusquement obligés de mettre leurs montures au pas, sous une voûte basse aux pénombres fumeuses où s'agitaient confusément des faces masquées de croûtes grises et des mains rongées d'écailles blanches.

C'étaient des mendiants, lépreux et galeux presque tous, dormant à tout-touche avec les chiens errants cloués de fatigue et couverts de mouches ainsi que des charognes ; mais leur odeur abominable aboyait pour eux, mieux qu'eux, en sautant au visage des passants.

Et cette puanteur enragée, grenue, rauque et chaude à la fois, où triomphaient le suint et l'urine, berçait la luxure gluante de leurs rêves brûlés de soleil et de poussière.

— Frère, dit Mafarka tout à coup, il me faut ce soir même des haillons boueux de mendiant... Au fait, une vieille galabieh mal rafistolée me suffit : je compléterai moi-même le déguisement.

— Mafarka, répondit Magamal, tu l'auras ce soir même.

Mais ils se turent aux grands coups de reins d'Efrit et d'Asfour, qui les emportaient vélocement, par des rampes en zigzags, vers l'esplanade des forts.

Comme ils s'avançaient le long des créneaux, la ville de Tell-el-Kibir se déploya immensément

sous leurs yeux, avec ses milliers de minarets naviguant dans l'azur.

Par delà les remparts, le soleil dégagea sa tête rouge de l'horrible suaire de nuages sanglants qui l'enveloppait et plongea à l'occident.

La mer, enfin soulagée, en soupira d'aise, voluptueusement, sous son grand éventail de rayons jaunes, cependant que débordait dans l'atmosphère fouettée d'or une masse énorme et ténébreuse de longs cheveux désordonnés, les cheveux criants et crépitants, les cheveux étrangleurs et lascifs de la nuit africaine.

Mafarka fit un geste pour les chasser loin de ses yeux et dit :

— Magamal, c'est bien cette nuit qu'il te faut rejoindre sous son toit la divine Ouarabelli-Charchar, dont tu n'as pas encore daigné ouvrir la couche nuptiale !

— Oh ! le bonheur peut bien m'attendre jusqu'à demain, sur ses lèvres... Je ne veux pas qu'on se batte sans moi sur les remparts, et je préfère veiller cette nuit, couché sur mon dos, au sommet de la tour de Gogorrou, ce terrible guêpier d'étoiles qui piqueraient d'ambition les morts eux-mêmes !...

— Frère, je te loue de parler ainsi au soir d'une bataille victorieuse... Je vois que tu sais autant que moi tenir à la chaîne ton sexe puissant, tel un dogue qu'on lâche seulement les nuits d'orage, pour défendre des voleurs la porte de l'épouse !

Et les yeux puissants de Mafarka contemplaient

avec envie les coupoles vertes des mosquées qui se lustraient de lueurs changeantes, dans leurs illusoires pirouettes, tels des derviches tourneurs vêtus de vent, sous leur chapeau haut pointu qui chante.

Brusquement, un minaret bondit prodigieusement sur leur tête, comme un gymnaste ambitieux, en décochant très loin, dans le ciel blanc du crépuscule, le cri violet du muezzin.

II

Le Stratagème de Mafarka-el-Bar

II

Le stratagème de Mafarka-el-Bar

Malgré le poids de ses haillons pourris, Mafarka-el-Bar franchit les deux tiers du chemin au pas de course. Mais il s'arrêtait brusquement pour changer d'allure, dès qu'il apercevait devant lui les masses confuses des métairies emmitouflées de bananiers. Aussitôt vieilli de quarante ans, l'échine brisée et la face masquée de boue, comme un mendiant centenaire, il traversait en clopinant des villages éteints qui semblaient retenir leur souffle sous les étoiles incalculablement lointaines...

Les chiens eux-mêmes avaient peur d'aboyer quand ce chemineau étrange rajeunissait à miracle, redressant sa taille et reprenant son pas véloce devant les dernières habitations. Car le débordement des hordes noires avait gonflé d'épouvante les ténèbres africaines, où le vent, seul, vivait encore, tout occupé à ratisser le sable,

soigneusement, comme s'il n'y avait plus la moindre probabilité de voir un passant sur les routes vides du désert.

Mais ce souci tâtillon d'ordre universel et de morne régularité énervait de plus en plus Mafarka, qui se mit à danser allègrement dans sa marche, tout réjoui de se découvrir des adresses surprenantes de mime et de gymnaste.

Et il se demandait :

— Y a-t-il un seul des comédiens de Boubassa qui sache aussi bien que moi se déguiser en un instant, sans le secours des poudres et des fards?... Qui d'entre eux pourrait reconnaître Mafarka-el-Bar en ce triste mendiant que je suis devenu,... le plus lamentable et le plus éclopé des mendiants de la terre?...

Ces derniers mots, prononcés à haute voix, lui donnèrent un léger frisson de crainte superstitieuse; il releva la tête et ouvrit tout grands ses bras, pour que son poitrail d'étalon pût respirer avec plénitude l'immensurable haleine fraîche du désert.

— Oh! combien ce silence est maternel!... soupirait-il; je le sens sur mes jambes, sur mon ventre et sur ma bouche, comme le drap moelleux de ma couche enfantine!... Oh! c'est bien toi, Langourama, ô ma mère adorée, c'est bien toi qui tournes autour de ma couche en la bordant d'une main soigneuse et légère!... Je reconnais ta main!... Oh! permets-moi de veiller cette nuit, petite mère!... Il le faut!... N'emporte pas ta lampe!... Embrasse-moi, puis couche-toi

sur ton lit de nuages!... Et dors bien! Ne m'attends pas! Que la nuit te soit douce!...

Et Mafarka-el-Bar bondit en avant, à grands pas élastiques, glissant sur les ressorts voluptueux du vent, et roulant — comme une parole de victoire — dans la bouche même de Dieu.

Tout en courant, il crispait son poing comme sur la barre du gouvernail, quand la barque, voile bombée, file sur le flanc en dépassant ses compagnes.

Et il allait, éparpillant ses cris d'ivresse gouailleuse dans les ténèbres, comme un riche vigneron jette à flots l'excès d'une vendange surabondante aux vieux mendiants lassés dont le poids fait plier la claie de la vigne :

— O Brafane-el-Kibir, mon ennemi, tu dors encore là-bas, très loin, par delà les limites extrêmes de l'horizon brumeux!... Et tu ne m'entends pas venir!... Je t'apporte un présent magnifique et redoutable : je t'apporte ma tête fermée comme un coffre!... Mais prends garde... Ah! ah! prends garde à ce qu'il y a dedans!... Je serai dès l'aurore dans ton camp, car j'ai hâte d'admirer ta stature géante et l'âpre gonflement de tes poumons guerriers que tu nourris, jour et nuit, avec ce vent capiteux du désert. Ton regard désabusé doit savoir, mieux que le mien, mesurer les événements de la terre à la hauteur des étoiles... Et je te crois indifférent au chétif plaisir d'une victoire, qui ne pourra guère distraire ton insondable mélancolie!... Tu n'y tiens pas, dis?... Tu es trop sage pour cela!... Alors,

sois gentil, mon Brafane-el-Kibir, et laisse-toi vaincre par moi!... C'est un caprice... une manie d'enfant!... Et j'en deviens malade!... Je n'ai plus qu'un désir... celui de piétiner tes grands châteaux de sable, roi du désert!... Il me faut aujourd'hui tes royaumes! Je les veux! Je les veux! Pour m'amuser avec, tout simplement!... Quelle joie de pouvoir vautrer tout du long mon âme immense dans cet immense désert, lit fastueux et profond du So'eil, en défonçant ses matelas de sable!..

« Qu'est-ce que c'est qu'une plaine?... Je ne le comprends plus!... Je suis, je suis, je suis, sur la courbe du monde, debout comme un clou dans la jante d'une roue... debout comme une flèche sur un grand arc bandé!... Mais qui donc me décoche?... Et contre qui?... Et contre qui?...

Il s'arrêta un instant, hors d'haleine, puis il reprit sa course dansante sous les étoiles...

Et il chantait à gorge déployée :

— Je suis ici, la bouche au ciel, comme une petite tasse de porcelaine sous cette chaude inondation de café noir, dûment sucré d'astres!... Mais on le verse de trop haut, et le jet est trop lourd, décidément!... Mon potier a bien évasé mes bords, et néanmoins je ne pourrai jamais contenir tout ce ruissellement parfumé de ténèbres excitantes... Je ne suis peut-être pas la tasse qui t'est réservée, ô délicieux moka nocturne! C'est étrange tout de même, car la conception de l'univers infini tient parfaitement dans

le creux de ma tète... comme de très larges parfums, qui pourraient à eux seuls griser toute une ville, sont contenus dans une pastille imperceptible... Hélas! ma porcelaine se lézarde... Tout agonise en moi, autour de moi! Vous vieillissez, soleils lointains qui tournoyez à toute vitesse comme des roues véhémentes dont les planètes sont les volantes éclaboussures!... Et toi, notre Soleil à nous, tu es bien long, ce matin, à te hisser sur l'horizon... Vrai, tu commences à vieillir aussi. Quelques siècles suffiront à rendre crayeuse ta face d'or jaune. C'est ta façon de grisonner!... Tu bleuiras ensuite par excès de chaleur. Puis, te comprimant peu à peu, tu te refroidiras en te liquéfiant... Enfin, ta croûte se durcira de nouveau. C'est ta façon de mourir!... Et je te vois, en rêve, opaque et noir telle une momie!... Tes satellites profiteront de ta décrépitude pour se précipiter sur toi, et tu auras beau les manger d'une bouchée : cela n'empêchera pas tes rayons mous de se refroidir comme les jambes d'un paralytique. Et toi, ma Terre bien-aimée, tu te comprimes!... Excès de gymnastique sidérale, sans doute!... Le fait est que tu maigris. C'est pourquoi tu resserres la ceinture de ton équateur sur ta bedaine tropicale!

« Cela te donne des borborygmes peu rassurants!... Tu as tort de refroidir ainsi de plus en plus tes œillades à la Lune!... Elle finira par bondir de rage et de désir dans tes bras, pour boire enfin un baiser total, après tant d'amour

platonique!... Pitié de nous, pauvres puces égarées dans le remous furieux de ce grand lit terrestre!...

« Aldébaran ! Bételgenze ! vous ne vous traînerez pas longtemps sur vos rayons tremblants telles des béquilles!... Rigel... et toi Alfa du Cygne, vous faiblissez aussi!... Alors, je ne veux plus aimer que vos grands regards vivaces, ô mes frères, Sirius, Vega, Alfa de la Grande Ourse ! car vous avez le feu de la prime jeunesse dans les yeux!...

Tout en chantant, Mafarka-el-Bar courut encore, entraîné, comme un léger bouchon, par la poussée invisible de sa volonté, sur l'océan ténébreux du désert, parmi les ondoyantes escarpolettes des sables soulevés.

Mais comme l'aurore ingénue émerveillait en souriant les nuages cabrés du zénith, il se mit à ramper, avec des lenteurs sournoises de voleur, entre les croupes des collines fauves, qui fuyaient à la débandade vers tous les points de l'horizon.

De l'orient surchauffé montaient de larges reflets d'extase jaune qui se penchaient amoureusement sur la terre, tandis qu'à l'occident les villages blancs se teignaient de rose, sous un ciel légèrement violet.

La crue de la lumière et de la chaleur précipita la vitesse de ses jambes parmi tant de corolles illusoires qui fleurissaient le sable, çà et là.

Subitement Mafarka sentit les morsures lancinantes de la faim, qui le guidait malgré lui vers l'haleine rouge du soleil invisible... Il sortit

très loin, là-bas, de la bouche fumante des nuages comme un grand pain appétissant et chaud dont la croûte dorée crépitait savoureusement.

Au même instant, une rafale porta jusqu'à Mafarka des entrechocs de voix, des fracas stridents de roues et des hennissements hilares de chevaux.

Aussitôt, Mafarka se coucha par terre à plat ventre, pour mieux souiller de poussière sa barbe et ses joues; puis il s'assit, jambes croisées, et tira de dessous ses haillons une longue écharpe jaune et sale qu'il disposa soigneusement comme un bandage autour de son genou droit. Enfin, se trouvant satisfait, il se remit en marche, avec l'allure d'un mendiant éclopé, et son dos tremblotait au gré de sa jambe repliée qui boitait admirablement.

Comme il gravissait ainsi une colline, il vit, à travers une échancrure de la route, se déployer en contre-bas une redoutable armée couvrant des plaines sans bornes, qu'environnaient les solitudes jaunes des sables et que dominaient au loin, sur la droite, les montagnes chaotiques de Bab-el-Foutouk.

Leurs larges et hautes croupes fuyaient comme d'immenses vagues d'ocre, les unes derrière les autres, tantôt s'avançant comme des promontoires dans le désert, tantôt s'ouvrant comme des golfes profonds où le désert s'engouffrait avec ses vertes oasis et ses villages terreux, hérissés de cactus. A gauche, la plaine était plus évasée, et ce n'était qu'à une distance de quinze à vingt

lieues qu'on voyait sourire les dents brillantes et bleues de la mer.

C'est dans cet horizon grandiose formé par la ligne fascinante du rivage et la houle pompeuse des montagnes que les hordes innombrables de Brafane-el-Kibir apparurent au regard de Mafarka.

Elles se composaient presque entièrement de cavalerie, se déroulant à l'infini, sur l'ondulation des terrains, comme un énorme boa que la couleur des chevaux tachetait de blanc et de noir.

La brume du matin veloutait les rouges hérissements de lances, les monceaux clairs de boucliers, les broussailles neigeuses des crinières, et partout, semées au hasard, les tentes brunes, semblables à des vampires cloués au sol par leurs ailes membraneuses.

La formidable armée semblait s'abriter sous de géantes fumées grises qui s'élevaient de distance en distance et dont le torse se dilatait en formant des mamelles monstrueuses et des bras de cariatides pour soutenir le fronton du Zénith déjà crayeux. Elles se détachaient paresseusement de sept énormes chaudières dont le ventre de cuivre écrasait des flammes rampantes, écorchées et violettes, qui gémissaient comme des victimes.

Des négresses vêtues de laine cramoisie dansaient autour des feux, en vociférant avec une précipitation assourdissante. Elles étaient presque toutes armées d'une longue fourche de bois qu'elles plongeaint de temps en temps dans la chaudière verte et gluante, pour modérer la

cuisson. Le clapotis de la mixture et la crépitation des bûches se mêlaient à la ferraille bruissante des voix, sous les contorsions de l'énorme fumée qui s'abattait contre terre en cachant la ronde diabolique. Il en sortit soudainement un guerrier colossal qui s'avança à grands pas vers Mafarka, en disant :

— Que veux-tu donc ici, mendiant pouilleux, devin du passé, conteur muet?... Quel simoun a poussé ton immonde carcasse dans le camp de Brafane-el-Kibir?

Aux plumes vermillonnes qui flambaient dans sa tignasse agitée et aux innombrables coquillages cliquetant sur son corps de charbon tatoué de lunes bleues, Mafarka reconnut aussitôt l'un des généraux de l'armée des nègres.

Aussi exagéra-t-il le catarrhe de sa gorge en balbutiant une réponse incompréhensible.

— Parle plus haut! cria le chef. Et, d'abord, commence par courber ton front jusqu'à terre, en bénissant trois fois mon nom!... Tu ne connais pas mon nom?... Ah! vil agriculteur! je te ferai donner cent coups de trique sur la plante des pieds si tu ne prononces pas mon nom sur-le-champ... Allons! dépêche-toi!... Que fais-tu donc là, tremblant et ahuri, avec ton mufle boueux et tes petits yeux chassieux et stupides?... Mais j'ai pitié de ta faiblesse, et je veux bien t'apprendre moi-même qui je suis. Je m'appelle Moullah et je commande l'une de nos quatre armées! Sache que l'on m'admire et l'on me craint d'un bout à l'autre du désert!

A ces mots, Mafarka s'abattit la face contre terre, puis tout en restant couché à plat ventre, il souleva timidement la tête pour balbutier :

— Oh ! qu'Allah bénisse mille fois ton nom... Je viens de la mer Jaune et j'ai marché trois jours durant, sans avaler qu'une maigre tranche de héron et beaucoup de sable. Je meurs de faim et de soif... Mais je puis bien payer un peu de nourriture par de belles histoires merveilleuses, car je suis devin et conteur de mon métier.

— Lève-toi !.... dit Moullah, et viens avec moi. Je te conduirai en la présence de notre chef suprême Brafane-el-Kibir, qui voudra bien te recevoir sous sa tente de soie brodée de perles et d'or.

Ceci dit, le chef nègre tourna les talons et s'en alla, suivi de Mafarka, sur le front de bandière de l'armée des nègres. Il bondissait sur le sable déjà cuisant, par longues enjambées souples et cadencées, se faufilant entre les chaudières dont la rangée fumante bordait le campement.

Et Mafarka haletait à ses trousses, traînant son corps : il tanguait plutôt qu'il ne marchait, en feignant de tomber à tout moment sur ses jarrets brisés de fatigue. Parfois il passait douloureusement la paume de sa main sur ses yeux brûlés de poussière, qu'il tenait mi-clos pour feindre une douloureuse purulence des paupières.

Une forte odeur de poivre, d'urine, d'encens et de cannelle venait sur les lentes bouffées de vent, qui soulevaient leurs manteaux de sable

et les repliaient en se couchant, de distance en distance, comme les pèlerins dans le temple de la Mecque.

Mafarka avait fait deux cents pas environ, quand une énorme tente mi-partie écarlate et noire se dressa devant lui, tout enflammée par la réverbération des sables.

La géométrie irritée et fourchue de cette tente royale déchiquetait l'azur incandescent du ciel, et ses volants marron, surchargés de verroteries verdâtres et bombés par le vent du désert, ressemblaient par moments à de vieilles carènes plantées d'algues et de mousse. Sur le seuil, un nègre colossal, complètement nu, des pieds larges à la tète massive. Sa tignasse balançait gracieusement un jardin multicolore de plumes d'autruche et de paon, et il y avait dans son regard et dans ses poses un air d'élégance désinvolte, à la fois seigneuriale et nomade qui charmait immédiatement.

Les lobes de ses oreilles étaient piqués d'une rondelle de bois de senteur.

C'était le chef suprême Brafane-el-Kibir, surveillant en personne le travail d'une vingtaine de soldats accroupis qui enduisaient soigneusement de poisons jaunes le fer des lances.

Moullah croisa ses bras sur la poitrine et plia l'échine devant lui. Après avoir échangé quelques mots à voix basse, les deux chefs firent signe à Mafarka d'avancer et disparurent sous la tente.

Il se faufila derrière eux par l'ouverture trian-

gulaire et se trouva dans une pénombre rougeâtre et chaude, où se mouvaient confusément, au ras de terre, des silhouettes de guerriers.

Une deuxième porte ouverte au fond enfilait directement l'allée centrale de l'immense campement qui touchait très loin, là-bas, aux montagnes ocreuses de Bab-el-Foutouk. Cette grande route était battue à droite et à gauche par un océan de croupes blanches et noires, dont l'écume volante, les crinières farouches, l'énorme odeur sucrée et les hennissements enthousiastes semblaient gonfler la toile de la tente.

Sur un ordre de Brafane-el-Kibir, on pratiqua d'autres ouvertures triangulaires, si bien que Mafarka put distinguer les généraux nègres tous accroupis, jambes croisées sur les nattes, en cercle autour de lui.

Ils ressemblaient tous à Moullah par leur visage luisant sous la tignasse, comme un métal encore à moitié enfoui dans sa gangue ; mais leurs corps étalaient une étrange variété de noirs. Il y avait des poitrines d'une noirceur huileuse et puante, toutes feutrées de gros poils ; des mains de poivre dur grisaillé et sec, des épaules de café, des biceps boursouflés comme des patates, des pieds semblables à de grosses pommes de terre écrasées, des pieds squameux, écaillés, tordus comme des racines, et de larges orteils minéralisés.

Ils étaient occupés à nettoyer leurs armes. Aussi, Mafarka, assis près de Brafane-el-Kibir, put à loisir étudier, sans en avoir l'air, tous

les effrayants coutelas des nègres de Balolo, les lances des Igou et les javelines de bois dont se servent les chasseurs de Bangala. Mais ses regards furent soudainement attirés par un outil étrange et compliqué dont Moullah expliquait le maniement avec solennité. C'était un javelot long de deux coudées, qui avait la forme d'une branche aplatie, dont les fleurs larges étaient pétalisées de lames tranchantes, et les bourgeons crochus comme des becs d'aigle. Il fallait l'empoigner par un petit manche recouvert de cuir et le lancer horizontalement à la manière des enfants qui font ricocher les pierres plates sur les vagues de la mer.

Avec force gesticulations pittoresques, Moullah décrivit ensuite les ravages de cette arme terrible, qui, devenue tout à coup vivante sous l'impulsion du bras, allait partout, mordant à droite, à gauche, bondissant hors des ventres déchirés, pour s'accrocher à d'autres ventres ou à d'autres visages, arrachant les yeux, les oreilles et les doigts, dans son vol tournoyant et hilare, accéléré automatiquement par un jeu de pattes élastiques : guêpe irritée et rancunière, oiseau rapace ivre de sang, qui s'affole dans un charnier.

Brafane-el-Kibir ne l'écoutait pas trop, préoccupé par un grand javelot en forme de homard dont il remplissait soigneusement le ventre évidé, en y coulant le contenu verdâtre d'un petit flacon de grès. Puis il constata avec plaisir que les pinces, toutes percées d'un petit canal capil-

laire, n'étaient pas bouchées, du moment que leurs pointes se fleurissaient d'une goutte verte quand il secouait cette arme sinistre. Et Mafarka reconnut alors le poison des chaudières, qui devait ainsi ruisseler dans les blessures et y produire la décomposition immédiate.

D'autres javelots en forme de scorpions et des casse-têtes semblables à des tortues à la carapace tranchante l'intéressaient aussi ; mais ayant aperçu brusquement le regard scrutateur et féroce de Brafane-el-Kibir fixé sur lui, il murmura d'une voix nasillarde et plaintive :

— Veux-tu, grand chef des nègres, combler de bonheur ton misérable serviteur en lui donnant un peu d'eau pure pour laver ses yeux ? Car leur brûlure est devenue insupportable !

Brafane-el-Kibir se tourna vers le fond de la tente :

— Jacoub, regarde donc les yeux de ce mendiant.

Un vieillard nègre emmitouflé de peaux rougeâtres s'avança. Après avoir fourré son nez crochu de vautour décrépit dans les yeux de Mafarka, il grommela :

— Le simoun a mangé tes yeux. Tu n'auras pas longtemps encore la joie de regarder le soleil ! Mais je te donnerai quelques gouttes de Rahan qui allégeront ta douleur.

Puis il disparut dans un coin ténébreux et reparut quelques instants après en montrant une fiole jaunâtre.

— Il y a de très bonnes choses là-dedans,

dit-il ; de l'eau de roses, de l'eau de laitue, de l'essence d'iris et du plantain.

Puis Mafarka s'étant agenouillé, la tête renversée en arrière, Jacoub lui fit lentement couler un mince filet d'eau blanchâtre dans le coin de l'œil droit.

Mais avant qu'il ne fût touché par le liquide, le patient se tordit et sursauta en poussant un cri si déchirant, que tous les chefs nègres bondirent sur pied, en le huant et l'accablant d'injures ironiques.

— Allons ! finis de crier, vieille charogne, et dépêche ton histoire, si tu veux que Brafane-el-Kibir te donne à manger !

Alors Mafarka se releva lentement et vint s'asseoir près de Moullah ; puis il dodelina son torse deux fois, d'avant en arrière, en disant :

— Veux-tu, grand roi des nègres, que je te raconte l'histoire amusante du maquignon, du poisson farci et du diable ?...

— Je veux bien, répondit Brafane-el-Kibir, en faisant un signe vers le fond de la tente.

Des serviteurs vinrent aussitôt déposer au milieu du cercle un brasier de terre où brûlaient des bâtonnets d'encens et un grand plateau contenant des pipes fumantes, fixées chacune dans son lit de métal. Brafane prit la plus grande, qui avait un long tuyau de bambou et un petit fourneau en cuivre ourlé de jade, et après avoir aspiré deux longues bouffées, il bougonna :

— Commence !...

— C'est de Mafarka-el-Bar qu'il s'agit !... reprit

alors le conteur d'une voix qui semblait brisée par l'asthme et voilée par un catarrhe de vieillesse. — Car vous ignorez peut-être que le roi de Tell-el-Kibir n'était autrefois qu'un simple maquignon à la foire de Rimlabour. En vérité, il était très riche et très estimé entre tous les maquignons, étant donnés le nombre et la beauté des chevaux qui piaffaient autour de lui, tandis qu'il marchandait, le calam à la main, assis sur sa natte, dans sa belle galabieh de soie mauve. Un démon déguisé en riche commerçant s'étant faufilé dans le tohu-bohu de la foire s'arrêta aussitôt, figé d'admiration devant l'un des chevaux de Mafarka, qui attirait tous les regards par ses couleurs vraiment extraordinaires... C'était un superbe étalon tout noir, sauf la crinière et la queue, rouges comme deux torches...

— Et son zeb, comment était-il ? gargouilla Brafane-el-Kibir, en mordant le long bambou de sa pipe.

Tous les nègres s'esclaffèrent de rire bruyamment et les sursauts de leurs corps couchés faisaient cliqueter leurs sexes rugueux et secs contre les verroteries et les gaines de cuir qu'ils portaient à la ceinture.

— Le zeb..., ajouta le conteur en souriant, le zeb de ce cheval était couleur de pourpre !... Mais il avait la pointe incrustée de saphirs... comme celui que les jeunes filles de Tell-el-Kibir rêvent à la veille de leur mariage !...

A ces mots, un ressac énorme de gaîté fit s'entre-choquer les voix des nègres comme les galets

sur la plage ; et cette hilarité se propagea hors de la tente, gagnant tous les chevaux de guerre, qui hennirent fougueusement de joie, dans l'éclat débraillé du soleil.

— Or donc, reprit le faux mendiant en haussant la voix, le démon paya, sans marchander, trois mille piastres, puis il bondit en selle et s'élança hors de la ville. Il s'aperçut bien vite avec effroi que la crinière et la queue de sa bête s'allumaient au frottement du vent, de sorte qu'elle répandait partout l'incendie en passant dans les ruelles des villages dont les maisons font ventre en se touchant par leurs moucharabis... Alors il voulut franchir des fleuves à la nage, mais son étalon ne s'éteignait pas malgré l'eau profonde !... Dans les forêts qu'il traversait au grand galop, il creusait un trou ardent comme la gueule d'une fournaise !... C'était le mois d'avril... quand les bêtes ont besoin de copuler ensemble... Et cet étalon maudit ne rencontrait pas de jument qu'il ne voulût couvrir. Tout grisé par l'odeur de la vulve humide, il agitait sa crinière fouettante contre les flancs de la femelle, qui sursautait à la brûlure en déchaînant des ruades terribles. Trois fois le démon fut ainsi désarçonné, bien qu'il fût excellent cavalier... A la troisième, il se cassa un bras !

« Furieux d'être si mal réduit par une monture aussi coûteuse, le démon retourna à Rimlabour et courut inviter à dîner Mafarka-el-Bar. Puis ayant coupé le zeb de l'étalon, il le fit cuire savamment et ordonna qu'on le servît à table,

le soir fixé, dans la salle de son palais, dont les fenêtres aspiraient l'haleine verte et la fraîcheur salée de la mer.

« Les cuisiniers farcirent le zeb avec du lait caillé, en l'assaisonnant si bien de violette et de cannelle qu'une exquise odeur chaude et sucrée grisa voluptueusement toute la maison. Et le soir les jeunes servantes émoustillées furetaient aux portes de la salle du banquet, faisant clapper leurs langues et frottant leurs seins pour vaincre un prurit trop doux...

« — Voici un poisson admirable! dit le démon à Mafarka, en croisant les jambes devant la natte sur laquelle resplendissait le zeb transfiguré, dans son plateau d'or ciselé. — Voici un poisson d'une forme inconnue et d'un goût sublime!... Tu peux le manger tout entier, car j'en ai savouré un semblable ce matin et je ne veux pas gâter ce plaisir en le répétant!

« Mafarka ne se fit pas prier, et ayant pris à deux mains le prétendu poisson, il commença à le pousser lentement dans sa bouche énorme, en le tranchant avec ses dents, comme on mange une banane. Dès qu'il l'eut ingurgité tout entier en roulant des yeux ivres de bonheur, il se prit à souffler bruyamment de tous ses poumons... Il fallait ouvrir toutes les fenêtres! — Trop chaud!... Encore trop chaud!... Il n'y a pas d'air dans la ville, ce soir!... Pas d'air sur la mer!... Ce golfe est trop étroit!... Nous serions mieux tout nus! Déshabille-toi! — dit-il au démon, qui obéit aussitôt. Puis Mafarka empoigna les

jeunes servantes en train de desservir et les culbuta sur les coussins, l'une après l'autre, en riant comme un fou. Elles riaient aussi et criaient tour à tour : — Aïe!..., mon beau cheval, enfonce seulement ta tête dans ma petite mangeoire! Aïe!... seulement la tête... Oui!... Aïe!... —

« Et la violence de Mafarka croissait toujours, à mesure qu'il passait de l'une à l'autre... Tout à coup, il bondit furieusement sur le démon en hurlant : — Ton palais m'appartient!... Va-t'en!... Si tu ne files pas, je te fendrai les fesses!... — Sa verge s'était si bizarrement allongée dans son élan agressif, que le démon épouvanté s'enfuit de son palais et n'osa plus y rentrer!... »

Ces derniers mots furent étouffés par d'innombrables éclats de rire : on eût dit une avalanche de pierres dans la cavité sonore d'une carrière.

Brafane-el-Kibir, couché sur le ventre, les coudes pointés sur la natte, pouffait de joie, la bouche fendue d'oreille en oreille, sous le jardin multicolore de sa tignasse agitée; et son menton sursautait dans le creux de ses mains à chaque esclaffement qui secouait son dos puissant d'énorme lézard noir.

Mais il se releva tout à coup, d'un bond, aux aguets, tendant l'oreille...

Tous se turent pour écouter aussi. Une rumeur confuse venait de l'extrémité opposée du campement.

Presque aussitôt la silhouette dansante d'un cavalier galopant apparut au bout de la route,

sous les montagnes de Bab-el-Foutouk, dont les flancs ocreux se couvraient d'un fourmillement noirâtre.

— C'est bien l'armée de Faras-Magalla? demanda Brafane-el-Kibir.

— Oui ! répondit Moullah, je vois son premier capitaine Gakor qui court vers nous, à bride abattue... Il a un bon cheval !...

On se hâta de lui ouvrir un passage devant le seuil de la tente, entre les chariots.

Des hennissements fusèrent dans un tourbillon de poussière ensoleillée, sur l'entrechoc des étriers et le fracas sourd des ruades contre le cuir des boucliers... Ce brouhaha venait à peine de cesser quand le corps athlétique de Gakor se dessina à contre-jour dans l'ouverture triangulaire. Sa poitrine haletait et ses épaules noires et ruisselantes de sueur luisaient au soleil.

— Grand chef des nègres, dit-il, Faras-Magalla te salue et te demande des ordres.

— Tu diras à Faras-Magalla que le grand chef des nègres le salue et lui commande de se tenir immobile avec son armée devant le village de Bab-el-Foutouk !

Après avoir dit ces mots, Brafane-el-Kibir se retourna vers le conteur, qui reprit :

— Après avoir assouvi une vingtaine de servantes et presque autant de jolies esclaves, Mafarka-el-Bar, se sentant fourbu, voulut dormir au frais de la mer, et il fit disposer une couche moelleuse sur la terrasse qui surplombait le môle du port. Les voiliers, qui étaient amarrés là,

touchaient presque la muraille du palais, et leurs beauprés, dépassant la balustrade, formaient ainsi un toit pittoresque de toiles colorées et de bois odorant sur le lit improvisé. Mafarka y allongea son corps voluptueusement; mais son sexe interminable qui mesurait onze coudées était trop encombrant!... Aussi pensa-t-il de le rouler soigneusement, comme un câble, aux pieds de sa couche : ceci fait, il s'endormit profondément. Or il advint qu'au lendemain matin un matelot dont les yeux étaient encore brouillés de sommeil se trompa, en prenant ce membre pour un cordage et l'attacha solidement à la toile d'un foc. Puis il lança le tout, par-dessus le parapet, aux marins qui étaient sur la proue du voilier. Ceux-ci commencèrent à tirer en cadence, en criant : — Hissa-hoo!... Hissa-hoo! — pour carguer. Aussitôt, le zeb démesuré de se durcir, en soulevant très haut et déployant le foc qui se remplissait de vent en clapotant. Et Mafarka, dormant toujours, fut ainsi emporté d'un vol léger, naviguant sur les flots de la mer avec son sexe raidi comme un mât vibrant, sous la voile gonflée de brise favorable. On prétend qu'il aborda bien vite à Tell-el-Kibir, où le roi Boubassa, aguiché par ces aventures merveilleuses, voulut expérimenter personnellement les vertus d'un zeb aussi miraculeux. Mafarka-el-Bar s'empressa, dit-on, de satisfaire le roi, et profitant de la posture soumise qu'avait prise ce dernier, il le bâillonna, l'enchaîna et lui ravit le sceptre!... »

— Qu'est devenu le cheval du démon? interrompit Brafane-el-Kibir.

— Il galope dans le désert, à la recherche de son zeb... Oh! vous l'avez sans doute déjà vu, à la tombée du soir, bondir sur l'arc de l'horizon, agitant sa crinière en flammes et inondant les vallées avec la fontaine de sang qui jaillit de son ventre!... Le cheval du démon semble particulièrement attiré par les grands campements de cavalerie, dont il s'efforce de faire le tour, au grand galop, en traçant un immense cercle rouge avec le flot intarissable de son sang, qui produit partout la pestilence et la mort!...

« Méfie-toi, grand chef des nègres, car cette bête enragée par la plus déchirante des douleurs ne connaît pas d'obstacles à son élan forcené!... On a vu des armées entières agoniser et périr, hommes et bêtes, quelques heures après que le terrible cheval au ventre béant était passé sur le front de bandière... Vous le contemplerez peut-être bientôt, là-bas, sur la ligne sinueuse du rivage. »

A ces mots, tous les guerriers nègres s'élancèrent en grand tumulte, poussant leurs têtes crêpues hors de l'ouverture triangulaire de la tente. Mais ils ne virent que le soleil flamboyant et penché sur le tressaillement doré de la mer.

— Oh! ce n'est pas encore l'heure! dit aussitôt Mafarka. Et, d'ailleurs, je connais un moyen très sûr pour écarter ses maléfices!... Il faut danser et chanter bruyamment, en buvant force

boissons enivrantes, car il a peur du tam-tam et l'odeur de l'alcool le met en fuite !...

Alors, Brafane-el-Kibir, levant les bras au ciel, cria :

— Oh ! je saurai bien, moi, rompre son charme mortel !... Moullah, fais venir ici toutes les danseuses sacrées !... Puis va dire à Toulam qu'il choisisse dans ses troupeaux un bouc noir, à longue barbe, un bouc magnifique entre tous les boucs ! Son cou doit être orné de verroteries bleues et vertes !... Il faut le promener ainsi d'un bout à l'autre du campement pour que tous les démons qui sont cachés sous les tentes se jettent dans son corps... Quand il en sera rempli, nous l'égorgerons !... En attendant, qu'on apporte à ce mendiant de quoi s'assouvir !...

Moullah sortit aussitôt de la tente en distribuant des ordres. Des serviteurs s'empressèrent autour de Mafarka. Brafane leur cria :

— Allez me chercher vingt jarres pleines de rhum !... Que d'autres en soient distribuées aux soldats, pour qu'ils boivent et copulent ensuite avec leurs femmes, librement, jusqu'au soir !...

Une grande clameur se propagea sur l'immensurable océan de croupes, parmi la bondissante hilarité des crinières. Et cependant Mafarka-el-Bar, accroupi parmi des écuelles de couleur, dévora, sans lever la tête, une platée de pilau, un grand morceau de hallahoua et une tranche de coco frais.

La lumière commençait à diminuer sous la tente quand les danseuses entrèrent lentement

avec un triste et monotone bruissement de coquillages. Toutes vêtues d'une robe bise à broderies écarlates, elles s'avançaient, traînant les pieds sous la molle saccade de leur torse languissant, en suivant pas à pas une vieille négresse qui présidait, une canne d'ivoire à la main, extatique et solennelle. Elle dirigeait les mouvements de ce serpent humain, dont elle était la tête capricieuse et qui formait des oves, des arabesques et de grands ronds élastiques.

Les jupes des danseuses éventaient le visage des guerriers qui buvaient accroupis en se passant l'un à l'autre les grands brocs pleins de rhum. Parfois des nègres se levaient pour se mêler aux danseuses. On les voyait voltiger et circuler dans les rangs du cortège, avec des bonds convulsifs, tout en secouant leurs hanches embreloquées de coquilles. Et le mouvement général était scandé par les sons d'une viole à deux cordes et à long manche qu'un nain recroquevillé dans un coin torturait infatigablement. C'était un instrument bizarre dont la caisse d'harmonie était formée d'une carapace de tortue vidée et bruissante. On eût dit le bourdonnement sinistre d'innombrables mouches vertes pondant leurs œufs dans le ventre d'une charogne flottante.

Puis les tam-tam, les cymbales, les derboukas et les benjohs éclatèrent bruyamment, et la solennité d'une danse morne et traînante, toute de bras et de poignets, imposa sa terreur, ralentissant peu à peu ses cadences, à mesure que s'enra-

geait la rixe des instruments rancuniers et vindicatifs, bondissant tous contre le toit de la tente, pour le trouer à coups de dents et monter jusqu'au ciel... Une averse tambourinante de mains dures réveilla le rythme de la danse, qui s'accélérait avec angoisse. Un rythme impair, haché, piétiné de syncopes suffocantes, qui arrachait brutalement la respiration... Des cris jaunes sciaient les lèvres, des sons âpres tiraillaient les gorges et des sanglots profonds imprimaient des remous aux ventres. Alors, sous une véhémente rafale d'épouvante, toutes les femmes déchaînèrent leurs membres en cherchant la folie !... Elles voulaient sans doute arracher de leurs seins les derniers lambeaux de conscience et de volonté. D'un seul coup, toutes ensemble, elles tombèrent à genoux, la croupe battant de droite à gauche, d'avant en arrière, comme un balancier diabolique.

Et le métal s'acharnait toujours en des morsures d'insectes implacables; les éclats irrités du bois hurlaient comme de la chair vive. C'étaient bien tous les scorpions et toutes les vipères cornues du désert qui faisaient éclater les rochers dans la plus torride et aveuglante des lumières musicales.

De l'extrémité opposée du campement venaient de temps à autre des houhous interminables de pleureuses funèbres, que coupaient les aboiements des chiens et les hoquets jaillissants des ivrognes.

Car une buée de terreur rampait avec la fumée chaude de l'alcool sur ce tourbillon infernal.

La danse piétinée déroulait maintenant, en un désordre violent, une figuration de la pêche à la baleine, depuis le départ joyeux des barques d'écorce jusqu'au depeçage de la bête énorme sur les galets de la plage.

Mais les plus forcenées des danseuses étaient sorties de la ronde, en déchirant avec furie leurs vêtements, d'où leurs seins fumants débordaient sur des tailles de bambou, fines et musclées. Les unes étalaient des croupes chevalines luisantes de sueur et des mamelles de marbre. D'autres négresses, graciles et huileuses, jaillirent élastiquement de cette presse humaine, comme un morceau de savon glisse entre les mains.

Leurs voix glapissaient en un lugubre et monotone arrachement de gorge qui berçait les corps tassés dans les coins sombres, pêle-mêle, assoupis ou déjà tués raides d'alcool.

Et, cependant, la musique acariâtre bondissait de-ci de-là, fouettant les silhouettes chavirantes des guerriers noirs-bleus dans la pénombre, où flottait un relent aigre, rance et sucré de sexes moites. Ils respiraient tous l'âme odorante et farouche du bouc maudit que l'on égorgeait sans doute en ce moment dans quelque fosse lointaine, et dont les râles d'agonie s'étouffaient sous la rumeur géante qui couvrait les quatre grandes armées.

Alors Mafarka-el-Bar sentit autour de lui l'imminence d'un rut effroyable, et jugeant que l'instant était venu d'exécuter son stratagème, il rampa sournoisement jusqu'aux pieds de Brafane-

el-Kibir, qui chancelait d'ivresse dans l'ouverture de la tente.

— Brafane, ô grand Brafane, dit-il, regarde donc là-bas sur la mer !... Voilà !... voilà le terrible cheval au ventre béant !... C'est lui !... C'est le cheval du démon !...

A ces mots, tous les nègres se ruèrent hors de la tente, bousculant et piétinant Mafarka, qui se cramponnait à la taille de Brafane.

— Oui ! Oui ! Je le reconnais ! c'est le cheval du démon qui galope sur la mer !... Tu vois bien Brafane, sa crinière de flammes !... Ses entrailles écarlates inondent le ciel !... Vite, hâte-toi !... Lance donc contre lui tes cavaleries !... En vérité, je le jure !... l'empire du monde appartient à celui qui saura l'atteindre et l'empoigner par la crinière !...

Mais Brafane-el-Kibir ne comprenait pas, et brandissant d'une main un casse-tête et de l'autre une sagaie, il se trémoussait de mille façons grotesques, en fixant sur Mafarka ses yeux stupides.

Les nègres soûls titubaient çà et là comme sur le pont d'un navire et s'accrochaient à leur chef comme à un mât; mais il les repoussait rageusement, vociférant des ordres explosifs aux guerriers debout sur le front de bandière tout hérissé de lances, qui se déroulait à l'infini, comme un boa géant transpercé de flèches innombrables.

Les quatre grandes armées se déployaient dans l'exultante folie du couchant : fauve incendie de crinières et de queues sur une marée de croupes

qui allait battre très loin les escarpements de Bab-el-Foutouk.

Ces montagnes se dessinaient sur l'orient, dans une atmosphère d'or bleuâtre et transi, semblables à des monstrueuses gemmes de glace violette, avec des gorges et des vallons de saphir au bleu profond et pensif.

— Ah! Brafane! ajouta plaintivement Mafarka, si j'étais encore robuste et agile comme autrefois, au temps de ma jeunesse, je te demanderais de me prêter un étalon de guerre pour donner la chasse au cheval du démon !... Mais, hélas ! la vieillesse m'a brisé, et je ne sais plus me tenir en selle !

— Non ! non ! cria Brafane-el-Kibir, en s'esclaffant de rire bruyamment. Tu dois essayer quand même !... Voyons ! oui ! C'est une excellente idée !... Toulam !... Moullah !... Venez ici !... Vous allez voir quelque chose de très amusant !... O mendiant bien-aimé entre tous les mendiants du désert, je veux te concéder un honneur inouï, en te permettant... ah ! ah ! de monter Nebid, mon grand cheval de guerre !... Ah ! Ah !... Ah !... Oui !... Tu vas le monter !...

Tous les nègres, trébuchant dans les entraves de l'ivresse, se précipitèrent tumultueusement autour de Brafane-el-Kibir, qui avait empoigné Mafarka à bras-le-corps.

Mais il fallait seller Nebid sur-le-champ !... Où étaient donc les valets d'écurie ?... Tous les nègres ameutés trépignaient de joie en voyant le men-

diant lamentable se tordre d'épouvante aux pieds de Brafane-el-Kibir.

De mols effluves d'oranger venaient, par bouffées lentes, d'un point là-bas sur la côte embrasée, dont l'évasement formait une rade abritée et fertile. Et ces vastes nappes de senteurs fraîches étaient traversées par l'âcreté mordante des algues pourries.

Brafane s'en abreuvait les narines voluptueusement, en hurlant à l'oreille de Mafarka des quolibets grossiers et puérils, qui réjouissaient extraordinairement cette meute de nègres en délire.

Enfin Nebid parut. C'était un étalon noir au poitrail démesuré; son garrot frémissant semblait avoir de grandes ailes palpitantes et invisibles qui devaient l'emporter en plein ciel à tout moment.

Il bondissait fougueusement, en s'avançant à coups de reins malgré le double effort de deux nègres athlétiques, qui étaient obligés de courir en le tenant par les gourmettes, des deux côtés. Ils tâchaient d'abaisser son encolure formidable, mais on les voyait à tout moment se suspendre de tout leur poids pour n'être pas soulevés par la bête.

Nul n'ignorait dans le camp qu'un seul hennissement de Nebid suffisait à entraîner à la bataille tous les chevaux des quatre armées. Aussi une grande foule de guerriers se pressait pour assister au spectacle imminent. Des danseuses s'étaient assises toutes serrées comme des hirondelles devant le seuil de la tente royale, sous laquelle

haletait la ronde, avec la vibration des fléaux sur une aire nocturne.

— Allons!... cria Brafane-el-Kibir. — Vite!... Tu nous as trop parlé de chevaux aujourd'hui!... Vite, à cheval!... Il faut que tu ressuscites ton ancienne maîtrise!... Allons, courage!...

Et Mafarka pleurait à chaudes larmes et tremblait de tous ses membres en suppliant les nègres de lui épargner une mort certaine.

Mais, en le bourrant de coups de pied et d'injures, ils l'avaient déjà soulevé à pleins bras et mis en selle. Mafarka s'y accroupit en embrassant l'encolure de Nebid avec des mains crochues de terreur... Ce ne fut qu'un instant, car ses pieds cherchaient déjà les étriers et ses mains empoignaient sournoisement les brides. Tout à coup, il mordit le cou du cheval, qui eut le bond d'une vague énorme escaladant un rocher. Aussitôt, d'un brusque mouvement, Mafarka-el-Bar se délivra de ses haillons pesants, et serrant entre ses jarrets nus les flancs nerveux de la bête, il la lança comme un trait.

Brafane-el-Kibir en fut cloué sur place de stupeur et d'effroi, bras et sexe ballants, les yeux saisis par l'élan prodigieux de cette fuite inattendue. Puis la douleur lui ouvrant brutalement l'esprit, il poussa un rugissement terrible. Tous les chefs lui répondirent par des hurlements de fureur, en agitant leurs têtes floconneuses et leurs bras de moulins à vent. Et la clameur grossit, se propagea, gagna de proche en proche tout le campement, en soulevant une poussière

de cris et secouant le vaste hérissement de lances, sous les fumées des chaudières, qui se tordirent comme d'énormes serpents écorchés vifs. Car le soleil couchant les criblait de ses longues flèches, exagérant le désarroi des guerriers qui couraient de-ci de-là à la recherche des montures.

Brafane-el-Kibir, enfin dégrisé, avait empoigné par les brides, au hasard, un cheval saure; il l'enfourcha d'un bond, et, penché en avant, il gonflait le caisson de sa vaste poitrine en faisant tonner sa voix :

— A cheval!... A cheval!... Faites chanter les tambours, les crotales, les derboukahs et les benjohs!... Rangez-vous!... Rangez-vous sur une ligne droite!... La lance au bras!... Serrez-vous l'un à l'autre comme des frères!... Tenez fortement votre bête entre vos jambes, comme une femme tient l'époux qui la féconde!... Nous allons traquer de toutes parts le cheval au ventre béant, le maudit cheval du Démon, avant qu'il ne fasse le tour du campement!... Je l'ai vu!... Je l'ai vu!... Et le Démon aussi!... Le Démon est passé sous ma tente!... Il était déguisé en mendiant!... C'est lui qui m'a volé Nebid!... Le voilà!... là-bas!... Ce tourbillon d'or sur la mer, c'est son haleine!...

« Moullah!... Rouzoum!... Toulam!... Donnez le boute-selle!... Disposez sur trois rangs pressés vos trois armées pour qu'elles forment un front de cavalerie énorme qui touche des deux côtés à l'horizon!... Sachez que l'empire du monde est à

celui qui saura empoigner cette bête maléfique par la crinière !... »

On voyait les chefs emplumés de feu galoper sur le front de bandière, en vociférant des ordres rauques avec de sinistres crépitations de gorge ; ils s'efforçaient de se faire entendre malgré la houle bruissante des armes et les fougueux hennissements des chevaux piaffant d'impatience colérique entre les genoux des nègres, qui, eux aussi, se contenaient à peine de bondir en avant.

Alors les musiques guerrières firent une irruption sauvage. Les tam-tams, les tambours oblongs, les vases sonores dont le fond est tendu d'une peau d'âne, les violons au ventre et aux nerfs de bambou, les fifres et les crotales entamèrent la chaleur massive et granulée de poussière.

Enfin, Brafane-el-Kibir, debout dans ses étriers, leva très haut sa lance droite vers l'immense rose fraîche du zénith et ouvrit sa bouche énorme, en poussant un vaste rauquement de lion :

— En avant !... En avant !...

Alors le front des trois armées jointes bout à bout s'ébranla sur toute sa longueur de cent mille coudées, avec ses cris, ses lances et ses épées debout en dents de scie, sur le piaillement des poules, des enfants et des femmes.

Le trot se changea vite en galop.

L'aile droite, commandée par Moullah, était formée de chevaux blancs, minces comme des antilopes et tout ruisselants sous leurs crinières

et leurs queues en cascade. Elle s'élança en avant comme un grand jet d'eau horizontal.

L'aile gauche, commandée par Rouzoum et toute formée de chevaux noirs, bouillonna dans son premier élan comme une colossale fumée bitumeuse, dont les croupes et les encolures arrondies formaient les globes roulants et pressés.

Après avoir franchi mille coudées, Mafarka-el-Bar avait plié sur la droite, s'approchant ainsi, peu à peu, du front des cavaleries.

Nebid, reconnaissant tout à coup les crinières de ses amis, se prit à hennir formidablement.

Comme tous les chevaux de Brafane, de Rouzoum et de Toulam répondaient à cet appel par des saluts véhéments et fiévreux, Mafarka-el-Bar tourna bride de nouveau et poussa Nebid vers le promontoire de Foulgam, où il espérait entraîner les trois armées.

Mais il changea de but en voyant derrière lui les deux ailes redoubler tellement de vitesse qu'elles commençaient à tourbillonner en se repliant sur leur centre. L'escadron qui s'y trouvait dut ralentir son galop et tourna sur place comme le pivot d'un éventail qui se ferme à petits coups.

Mafarka pensa que ces deux masses de guerriers pouvaient tout simplement s'entr'égorger. Aussi continua-t-il à galoper devant le centre, tout en accélérant l'allure de son étalon qui s'affolait au crépitement des herbes sèches. Nebid avait des soubresauts et des élans de panthère,

décrivant des paraphes et des arabesques jaunes avec la poussière soulevée.

Mafarka devait souvent fermer les yeux pour ne pas être aveuglé, et, penché sur le garrot, il écoutait alors le froissement monotone et vitreux des broussailles piétinées et, très loin, le fracas d'éboulement que faisaient les coteaux de sable en s'effritant sous la charge.

Parfois, se retournant à droite ou à gauche, il voyait s'agiter le profil de cette chevauchée fantastique, comme le faîte ondoyant d'une forêt mi-submergée dans un océan de sables d'or.

Puis le front des cavaleries des nègres dévala sur la pente d'un vallonnement ; les deux ailes semblèrent alors piétiner sur place, pareilles aux brise-lames d'un port tranquille sous l'acharnement des vagues du large.

Mais on devinait leur vitesse grandissante au vacarme qui emplissait l'horizon. L'ouragan des haleines, l'égosillement des chefs, l'entrechoc des boucliers et le cliquetis des lances se mêlaient au grondement de la terre, qui râlait comme à un éventrement tragique.

Les pur-sang emportaient avec eux les rosses efflanquées et rétives, car tous, hommes et bêtes, sentaient sur eux l'ombre funèbre de Gogorrou, la noire déesse des batailles, qui s'avançait par longues enjambées, en foulant les montagnes violettes de Bab-el-Foutouk.

Et les cavaliers nègres, dans leurs trajectoires d'éclairs perdus tournaient furtivement les yeux pour voir très loin derrière eux monter son torse

jaune et droit d'obélisque fantôme, sous l'énorme cube charbonneux de la tête.

Comme elle ne pouvait courber son dos ni son cou rigide, elle filait de toutes ses jambes démesurées sur ses jarrets pliés, en laissant flotter autour d'elle ses mamelles nombreuses, telles des courges colossales, sur le ruissellement cramoisi des nuages.

C'était Gogorrou, qui les coudes aux flancs, les bras ouverts, faisait baller mollement ses lourdes mains de sable, en cadence sur l'agilité isochrone de ses genoux rocailleux !

Mafarka-el-Bar ne s'en souciait guère, tout occupé à calculer l'angle formé par les deux ailes de la terrifiante chevauchée. Cet angle était obtus, mais il devenait de plus en plus droit. Il se disait que quand cet angle serait enfin aigu, il pourrait bien rester emprisonné dans le piège que son astuce venait de construire.

Alors il souffla une bourrasque de cris discordants dans l'oreille de Nebid et lui entama le cou à belles dents ; puis il plongea la main dans la blessure saignante et frotta de sang les ganaches.

La belle bête, grisée, se déclancha comme un ressort, si violemment qu'elle piqua un plongeon dans le sol vaseux d'une fondrière, où ses pattes de devant s'enfoncèrent profondément.

Mafarka dégagea aussitôt ses pieds des étriers et entreprit de soulever Nebid, dont il flattait le cou palpitant. Puis il jeta des poignées de sable

au vent qui s'en empara pour les gonfler et les faire tourbillonner drôlatiquement au loin, comme des toupies géantes.

En tournoyant, elles couraient vers les rangs des nègres qui absorbaient tout dans leur course effrénée. Longtemps Mafarka avait vu les généraux noirs, empanachés de feu, galoper sur le contour de la multitude. Puis ils disparurent dans les volutes de la chevauchée qui les dévora par le bouillonnement glouton de la vitesse, avec le geste rafleur et circulaire des cyclones.

Mafarka put enfin se remettre en selle et pousser au galop Nebid, qu'il éperonnait atrocement. Mais c'était trop tard : il se sentit perdu !...

En effet, les deux ailes, la blanche et la noire, qui se ruaient maintenant l'une contre l'autre, avec une impulsion irrésistible, n'étaient plus séparées que par un millier de coudées.

Les nègres de Rouzoum, tout à coup hallucinés, hurlèrent : — El Bar !... El Bar !... La mer !... La mer !... — car ils prenaient les nègres de Moullah, montés sur leurs chevaux neigeux, pour des rochers noirs émergeant sur une mer écumante, dont l'odeur imaginée enivrait déjà cavaliers et montures.

Puis les deux masses véhémentes chargèrent en rêve, se précipitant chacune comme un colosse aveugle sur le tohu-bohu de cris qu'elle sentait venir de loin. Les guerriers étaient couchés sur l'encolure, tout le corps entraîné en avant, par le vomissement de la voix, sur la tête de la bête

que la folie tirait par les naseaux vers un fatal abattoir.

Les deux colonnes de cavalerie roulaient ainsi, comme des monstrueuses épaves, sur un océan de poussière, avec leurs sinistres hérissements de lances, semblables à des mâtures cassées.

Mafarka entendait autour de lui les voix claquer et se déchirer comme des voilures dans un naufrage. Pourtant, une chance lui restait encore. Il s'en empara.

La rangée des escadrons de droite s'étant éparpillée dans l'élan giratoire, pour dépasser la crête d'une colline mamelonnée, Mafarka vit, par delà un pli de terrain, un espace de cent coudées, planté de broussailles, où ne couraient que trois cavaliers.

Alors, tournant Nebid vers ce point, il le décocha comme une flèche, dans une grêle de terre et de cailloux soulevés.

Il n'y avait pas un instant à perdre pour passer entre eux !...

Malheureusement, vingt pas plus loin, ce dernier espoir s'envola en un grand cri de rage, car les trois cavaliers s'étaient instinctivement resserrés.

Par où passer ?... Mafarka pencha son torse en avant, enfouit la tête dans la crinière de son cheval, dont il courbait l'encolure par de rudes ébrillades, et se rua contre le ventre du plus grand des trois nègres. La lance horizontale de celui-ci passa sur le dos de Mafarka, qui le désarçonna en le prenant à la taille, dans l'étau de son bras droit.

Le cavalier nègre tomba comme un gros sac de pierres, avec fracas.

Délivrance et victoire !...

Mafarka-el-Bar arrêta net Nebid, cent coudées plus loin, et le força à pirouetter sur place.

C'est alors que son cœur se cabra d'ivresse triomphale, avec le superbe étalon noir qui, debout, pattes au ciel, humait déjà la chaude frénésie de l'imminent carnage.

Les instants qui précédèrent le formidable choc parurent interminables et suffocants à Mafarka, qui, enfin, enfin !... respira à pleins poumons. Ses yeux, gonflés de larmes joyeuses, jouissaient voluptueusement de cette tragédie aux cent mille personnages.

L'une contre l'autre, les deux ailes de l'innombrable cavalerie s'emboîtèrent avec un vacarme étourdissant.

Ce fut d'abord le ballottement d'un océan nocturne, où des îles volcaniques naissaient à miracle parmi les cahots et les rugissements des ressacs. On voyait çà et là bouillonner des monceaux de croupes sursautantes sous le flottement sinistre des cavaliers décapités, les bras tendus, qui nageaient sur leurs montures en remous.

Puis il se forma un monstrueux échafaudage de pattes et de crinières, qui se débattit longtemps dans un inextricable embarras de lances et s'effondra tout à coup de lassitude, comme une grande construction lacustre dans un lac de poix.

Mais, comme la nuit africaine rabattait sur le

désert ses ailes de terreur grise, les Vents, fossoyeurs géants et aveugles, au visage de suie, s'élancèrent au pas de course de tous les points de l'horizon.

Leurs manteaux de laine humide et jaune claquaient lugubrement, tandis qu'ils couraient tous sur le contour de l'effroyable hécatombe, en vomissant des injures et des crachats sur les moribonds. Parfois, comme pour un sinistre rappel, ils agitaient convulsivement leurs mentons et leurs barbes de fer : alors, par pelletées énormes ils soulevaient le sable rouge du dernier crépuscule et le lançaient sur le dégonflement de cette incommensurable charogne.

Cependant que là-bas, très loin, devant les sombres montagnes de Bab-el-Foutouk, les fumées des chaudières à poisons se tordaient, toutes roses, comme des serpents fabuleux, ouvrant très haut leurs yeux d'étoiles ingénues.

III

Les Chiens du Soleil.

III

Les Chiens du Soleil.

Le lendemain, à midi, Mafarka et son frère Magamal causaient sur la terrasse inférieure de la citadelle, allongés tous les deux à plat ventre sur des coussins de pourpre et accoudés le menton dans le creux de leurs mains ouvertes. Leurs regards semblaient, à pic, sur les soieries de la mer, où des voiliers inclinés sur le flanc, toute leur toile au vent, semblaient immobiles sur les vagues fleuries, tels des papillons qui pompent le pollen de la lumière.

— Nous sommes pareils à ces voiliers, dont rien ne révèle le mouvement impétueux, si ce n'est ce peu d'écume que leur proue écarte doucement. Je devrais être satisfait de moi-même et fier de ma puissance qui a détruit, en un seul jour, les deux grandes armées de Brafane-el-Kibir et de Toulam... Mais, hélas! le Soleil voit-il les hordes en poussière que soulèvent nos pas, et les villes

balayées par le revers de nos mains?... Et nous oublions l'amour et les lèvres bénies des femmes! Nous oublions les festins rafraîchis de sourires calmes, pour l'ivresse rauque de dominer. Que restera-t-il de nous quand le soleil nous aura absorbés comme des flaques de pluie?

— Oh! rien, frère; mais je trouve que rien n'égale la joie de fendre le cœur de nos ennemis comme une grenade mûre et d'en savourer les grains un à un! Le baiser des femmes est bien fade...

— Tu as raison! Mais n'auras-tu jamais la nostalgie d'une jeunesse paisible, coulée sous l'éventail des musiques et des parfums?... Regarde! Là, dans cette cour, tu vois cette négresse accroupie qui pèle une orange... Comme l'écorce est rouge entre ses mains!... Là, là, près de cette eau miroitante qui sautille dans ces petits canaux dallés de faïences bleues parmi les iris mauves!... Ce sont des iris, oui, et des amandiers sauvages! Mes narines en imaginent le parfum aigre, rose et pur!...

Comme il eut dit ces mots, du bout de la ville un vacarme effroyable s'éleva, gagnant de proche en proche tous les remparts et soulevant mille bras avec la confuse agitation des linges sur les séchoirs, quand le vent souffle et tord une poussière de voix...

Les buccins des guetteurs prolongeaient interminablement leurs grands cris tubulaires, qui foraient l'atmosphère de cendre incandescente.

— C'est l'armée survivante, celle de Faras-

Magalla!... dit Magamal, qui, la main en abat-jour, explorait l'horizon jaune par delà la géométrie fumante et sybilline de la campagne.

— Oui, j'ai vu,... dit Mafarka, en grimpant comme un singe jusqu'à la terrasse suprême.

Debout et les bras au ciel, il cria de sa voix bleue :

— Mafarka, Allah!...

Aussitôt les buccins répondirent d'une voix caverneuse et humide. Et cependant la blancheur crayeuse des remparts commençait à se noircir d'un fourmillement noirâtre d'où montaient, de distance en distance, des hurlements guerriers répercutant partout le signal de ralliement.

La ville était prête au combat, et l'orgueil de la dominer comme on domine le corps apprivoisé d'une maîtresse éclatait dans les yeux de Mafarka, tandis qu'il descendait avec son frère, à grands pas, jusqu'aux remparts.

A droite et à gauche, il vit dans la cour des casernes la foule des soldats s'agiter confusément et ruisseler sur les terrasses des tours, en poussant des cris, comme l'eau d'une cuve saute et s'écoule, en claquant, par-dessus les bords.

— Mafarka! Mafarka! regarde donc! dit Magamal en se penchant entre les créneaux. — Regarde là-bas! Ce sont des troupeaux de chèvres qui s'avancent!

— Ah! bah! des chèvres? Pas possible!

— Oui, ce sont des bêtes, cette vague immense dont les bords ondoient et s'élargissent comme une tache d'huile!

Mais ils durent se coucher à plat ventre, car une rafale de simoun passa sur leur tête, rebroussant au loin le poil de la mer, qui commençait à arquer son dos.

La ville tout entière se drapa dans les plis tumultueux d'un grand manteau de sable soulevé, dont les pans frappaient violemment les portes d'airain vibrantes sur leurs gonds.

Courbant le dos, et la tête basse, ils s'avançaient en fermant les yeux, se cramponnant aux créneaux, rampant sur les genoux et, tour à tour, se jetant la face contre terre sous la galopade du simoun qui redoublait de violence.

On eût dit, par instants, une forêt flambante et déracinée que l'ouragan roulait en plein ciel, pêle-mêle avec des hordes de démons cabriolant et jonglant avec des tisons rouges.

Le simoun multipliait ses apparences fantastiques qui se succédaient sans cesse. C'est ainsi qu'un troupeau de nuages, cornus comme des taureaux, culbuta les démons en déroute. On voyait frétiller leurs corps braisillants embrochés sur les cornes luisantes comme sur des croissants de lune. Et rien ne résistait à l'acharnement de ces nuages impétueux qui feuilletaient les toits comme des livres, en froissant les murs comme du papier.

Un sursaut, et les voilà tourbillonnant en plein ciel! Seules, les Girafes de guerre demeuraient inébranlables, rangées sur les remparts, debout sur leurs pattes de plomb, arquant leurs dos de chêne et leurs longues têtes tendues en arrière

avec, entre les dents crochues, des blocs de granit.

Menaçantes et terribles, elles surnageaient sur le ballottement de cet océan de feu, attendant l'ordre de bomber leurs reins, en déclanchant les muscles formidables de leurs cous.

Magnifique était leur exemple d'héroïsme et de force, tandis qu'elles résistaient aux avalanches de sable et aux ruades des licornes célestes.

Comme le simoun était passé, Mafarka et Magamal, en relevant la tête, se trouvèrent noyés dans un brouhaha parmi le flux et le reflux de mille corps surchauffés et gesticulants.

C'était à la pointe la plus avancée des remparts, sur l'esplanade de la forteresse de Niki-Alofa, dont les murailles, hautes de deux cents coudées, avaient une épaisseur de trois hauteurs d'homme et plongeaient dans la campagne en formant un éperon aux assises de granit. Tous les capitaines de l'armée de Tell-el-Kibir étaient là, réunis, discutant violemment avec les guetteurs, qui prétendaient avoir distingué, durant les pauses du simoun, un innombrable troupeau de chiens galopant vers la ville. La nouvelle semblait aussi improbable qu'absurde.

Mafarka les écouta un instant, puis les quitta brusquement pour s'approcher des Girafes de guerre qui se dressaient devant lui rangées en bataille.

Et son pas s'amplifia orgueilleusement, avec

une cadence impérieuse, à mesure qu'il s'avançait.

C'était la fière ivresse d'un inventeur qui rayonnait dans ses yeux, tandis qu'il inspectait soigneusement ces grandes machines aux formes animales grossièrement sculptées.

Il fit jouer leurs leviers, pour mettre en branle leurs têtes pivotantes qui devaient lancer très loin, à la manière des frondes, de grandes poches de cuir pleines d'eau ou de poix bouillante.

Mais elles n'étaient pas toutes chargées : Mafarka appela aussitôt un des servants des machines, pour s'informer de la quantité des munitions. Puis il examina lentement les ressorts des sacs-projectiles munis d'ailes automatiques.

Un instant, il fronça les sourcils en découvrant un moyeu qui n'engrenait pas souplement, par défaut de graisse.

— Tu sais bien, imbécile, que les ailes doivent s'ouvrir automatiquement sous la pression de l'air pour que les sacs-projectiles planent comme des oiseaux, en filant très loin.

Il passa aussitôt à une autre Girafe qui avait des pattes à ressorts lui permettant de plier sans se briser sous les chocs violents de l'ennemi.

— Allons ! vite ! Mettez en mouvement les têtes à ressorts !

Le branle-bas fut rapide. Et l'on vit presque aussitôt les Girafes se balancer lentement sur place, moyennant un système de moulinets et de ressorts.

On les remontait avec des câbles tirés par les

buffles mêmes qui les avaient charriées du fond des casernes.

Pour mieux les observer, Mafarka s'était hissé sur les créneaux et, debout, les bras croisés, il contemplait la marche des buffles, qui descendaient la rampe en tirant sur des longes métalliques.

A un moment donné, on coupait les longes, qui se retiraient violemment en faisant tourner à toute vitesse le grand cou belliqueux. La tête pivotait comme une fronde jusqu'au déclic du museau, qui lâchait enfin le projectile.

Tout à coup, un bruit étrange attira l'attention de Mafarka vers la campagne. Un grand sursaut souleva sa taille et, presque aussitôt, sans mot dire, il s'élança entre les Girafes de guerre, dont il arrêta le mouvement d'un geste brusque.

A grands pas il rejoignit ses capitaines qui se disputaient bruyamment en bousculant les guetteurs. Une brèche s'ouvrit dans le rassemblement, et tous s'inclinèrent sous la voix dure et irritée du chef suprême :

— Oui ! oui ! C'est vrai !... Les guetteurs ne se sont pas trompés !... Ce sont des chiens que nous allons combattre !... Faras-Magalla pousse contre la ville tous les chiens affamés du désert !... Regardez donc ce moutonnement jaunâtre et noir !... Ce ne sont pas des hommes !... Là, là, plus loin, voilà des nègres à cheval, armés de piques, qui les aiguillonnent... Vous avez donc peur de ces caniches ?... Vous les croyez tous enragés ? Peut-être !... En tout cas, la sécheresse qui dure depuis

deux mois doit avoir creusé leur estomac, et leurs langues s'allongent sans doute plus que leurs queues, en léchant la terre ! Regardez derrière eux ce sillage blanchâtre ! C'est leur bave, qui luit comme celle des limaces sur le sable ! Je suis sûr qu'ils sont tous enragés !... En effet, leurs têtes au ras du sol et leurs queues repliées sous leur ventre, et leur aboiement trop faible... Car ils sont innombrables !... On meurt inévitablement de leur morsure ! Et c'est l'enfer dans la mort !... Eh bien ! Ces mots vous font pâlir ?... Vous doutez donc qu'il nous soit possible de les massacrer tous ?... Holà, les capitaines ! écoutez-moi bien... Ne changez pas la position des Girafes de guerre. Elles sont bien placées. Sachez que les chiens enragés marchent toujours en droite ligne, guidés par un instinct mystérieux. Mais ils n'y voient guère, car leurs yeux sont paralysés...

Comme il avait parlé avec la précipitation d'une avalanche de pierres, il dut reprendre haleine. Puis, levant au ciel ses prunelles aimantées par la gloire, il chanta :

— Je jure par Allah de lancer par-dessus les remparts tous ceux qui reculeront !... En avant la première Girafe de guerre !

Tous s'élancèrent pour empoigner les leviers du cabestan, dont le pivot commença à crisser avec des râles de bête agonisante, tandis que s'abaissait douloureusement le grand cou de la machine géante, jusqu'au ras de terre. Un bloc énorme roula dans la gueule, vaste de trois coudées.

— C'est sous des pans de montagne que nous enterrerons vos caniches! cria Magamal, qui dirigeait la manœuvre.

Le bloc bondit par-dessus les têtes, comme s'il avait été vomi par un volcan, et tomba dans la plaine. Tous se penchèrent au dehors pour suivre sa parabole. Ce fut un broiement terrible, un gouffre énorme creusé dans la marée inondante des bêtes jaunes, où s'élargirent des remous circulaires et des ronds concentriques qui rejaillissaient sur l'éperon de la forteresse.

— Magamal! Magamal! cria Mafarka, ordonne que huit autres Girafes de guerre soient traînées ici!... Qu'on attelle deux cents zébus!... C'est par ici seulement que ce troupeau maudit peut pénétrer dans la ville!...

Et, se penchant au dehors, il suivait le ressac grandissant de cette mer de toisons fangeuses que les gueules criblaient de trous blancs hérissés de langues crémeuses. Car les bêtes s'entr'égorgeaient de fureur, avec des bonds effrayants de singes et des acharnements tétaniques, autour de leurs bergers sinistres. C'étaient de grands nègres entièrement revêtus d'épaisses peaux marron, de la tête couronnée de plumes écarlates jusqu'aux pieds larges comme ceux des chameaux.

Les uns étaient campés sur de grands chevaux, dont les pattes emmaillotées de cuirs pataugeaient péniblement dans la poix du terrain. Semblables à des chênes foudroyés, ils oscillaient sur leurs montures comme sur des

racines monstrueuses et vivantes. Des mousses vertes semblaient croître sur ces étranges cavaliers aux formes végétales, et ce n'étaient que des mixtures huileuses, dont l'humidité puante repoussait les chiens enragés.

Mafarka se retourna vers la ville. Par la rampe escarpée, une Girafe de guerre s'avançait en tanguant douloureusement derrière ses grands zébus qui tiraient sur les longes métalliques, parmi le vol tournoyant des fouets, oiseaux rapaces.

Les bosses des zébus étaient rondes et poilues comme des têtes humaines, et leurs cornes énormément élargies s'entre-choquaient, comme les coupes d'un banquet, sous la Girafe de guerre qui oscillait, balourde et ivre de soleil. Le crissement déchirant des roues et le grincement des tendons métalliques vrillaient l'air ardent, avec une monotonie lugubre coupée de temps en temps par le fracas de la tête à ressorts qui se déclanchait. Puis, un tonnerre effroyable au bas de la muraille... Le bloc énorme cataractait sur les saillies de l'éperon et précipitait dans la houle énorme des bêtes aplaties, liquéfiées. Des bouillonnements de bave rebondissaient parfois avec des élans de jet d'eau jusqu'à la hauteur du rempart.

Soudain Mafarka frissonna au passage d'une idée : il avait calculé le grossissement continu de cette armée de chiens qui s'acharnait à grimper par les fentes de la muraille déclive.

Aurait-il la chance de pouvoir ranger toutes ses Girafes de guerre sur l'esplanade avant l'as-

saut des chiens?... Qui sait?... Et son exaspération grandissait à écouter les ordres vociférés par Magamal, dont le fouet zigzaguait dans l'air fauve sillonné par les volantes paraboles des pierres. Que ces buffles étaient lents!...

Tout à coup, comme une haleine glacée et torride à la fois lui mordait les reins nus, Mafarka se retourna et vit, entre deux créneaux, un chien à la gueule éclatée, soufflant jaune toute sa bave, les pattes repliées dans un effort suprême pour bondir.

Mafarka lui plongea droit son cimeterre dans la gorge, jusqu'au fond. Il sentit la chaleur du ventre de la bête monter par l'acier et lui envahir mortellement le bras!... Pas moyen de dégager la lame et de repousser la bête... Il lança le tout dans l'abîme! Malédiction! Il avait perdu son cimeterre victorieux! Etait-ce un présage sinistre?...

Il ne s'attarda pas à cette idée funeste et, s'inclinant au dehors, il constata, en respirant de la joie à pleins poumons, que les chiens n'avaient conquis que les premières assises de la muraille, où ils s'entassaient.

Puis il traversa la houle bouillonnante des soldats surveillant la manœuvre des machines de guerre, contrôlant le poids des projectiles et donnant des ordres précis, d'après un froncement de ses sourcils. Brusquement, il s'arrêta, et levant les bras :

— Assez! cria-t-il; ils sont trop près de nous! Il faut les écraser maintenant à coups de pier-

res!... Que chacun empoigne des blocs de granit!... Arrêtez les Girafes de guerre!... Elles ne peuvent servir!... Venez!... Venez!... et faites comme moi !

Tous ses capitaines s'étaient emparés de grosses pierres qu'ils se passaient l'un à l'autre, en faisant la chaîne... D'autres étaient montés près de Mafarka, qui marchait à grands pas, bondissant de créneau en créneau en tenant dans ses bras des blocs énormes.

Il visa droit dans l'écheveau rugissant des chiens jaunes tachetés de noir, lustrés de bave blanche que le soleil blondissait. On entendit aussitôt les aboiements lugubres et les bruyantes dégringolades des survenants qui retombaient les quatre pattes en l'air. Les uns restaient embrochés, versant hors de leur ventre béant les amas de sable, de cailloux et de gravats qu'ils avaient dévorés au hasard des routes. Les autres, écrabouillés, collés aux saillies par la pâte étalée des entrailles, mangeaient les pattes de leurs voisins, qui, fous de rage, faisaient des bonds très hauts, comme pour happer au vol des morceaux de viande.

Et Mafarka contemplait, entre les filets dorés du soleil ces énormes gouttes jaunes, tombant l'une après l'autre dans les gueules ouvertes, filamenteuses et pressées qui hurlaient à la mort au bas des murailles. La fluctuation des croupes et le hérissement des toisons évoquait les broussailles carbonisées et visqueuses d'un jardin incendié qu'on éteint en ouvrant une écluse. Les

assises de la forteresse étaient toutes éclaboussées de bêtes mortes ou blessées. Les vivantes, s'accrochant aux cadavres suspendus, s'aplatissant dans les anfractuosités, s'appuyant l'une à l'autre avec des lenteurs prévoyantes, couvraient peu à peu les murailles de lierres monstrueux et de lèpres immondes qui voulaient manger les yeux de la ville, là-haut, resplendissants au soleil.

Tout à coup Mafarka recula baissant la tête sous la volante cabriole d'un chien noirâtre, qui tomba à plat sur la terrasse.

Il était énorme. Tous s'écartèrent en cercle, par un sursaut instantané, formant une couronne de terreur autour de la bête immobile, accroupie sur le levier de ses pattes.

— Il est à moi ! Il est à moi ! cria Magamal, qui montait par le sentier en tirant par les cornes un buffle attelé avec vingt autres à la Girafe de guerre dont l'ossature émergeait des poussières envolées sur la ville.

Il fit tournoyer immensément son fouet dont la lanière cingla le chien en plein ventre.

La bête, étranglée, pirouetta en l'air et s'abattit pesamment, mais elle traîna son agonie sursautante jusqu'aux pieds de son meurtrier qui se trémoussait de joie.

— Ecarte-toi ! cria Mafarka.

Trop tard, car le chien, en mourant, avait appuyé doucement ses dents baveuses sur la cheville de l'enfant.

— Oh ! ce n'est rien, frère ! Il ne m'a pas mordu !

— Couche-toi là, dit Mafarka, et montre-moi ta blessure.

— Ce n'est pas une blessure! dit Magamal, assis par terre, en tendant son pied à son frère agenouillé près de lui.

Et son visage souriait, rose du plaisir de la victoire, sous de lentes larmes involontaires dont le cristal se dorait au soleil.

Mafarka, en penchant son visage assombri, lentement creusa la meurtrissure avec la pointe de son poignard, puis il tira de sa poitrine ses amulettes de mendiant et les appliqua sur la plaie.

— En avant, maintenant ! cria-t-il en se relevant. — Vite, Magamal ! car il n'y a pas de temps à perdre!... Il faut ranger et mettre en branle toutes les Girafes de guerre ! Commande aux soldats de tirer sans relâche, sans répit, en précipitant les mouvements. Il faut que l'avalanche ne cesse pas un instant, comprends-tu ? Il faut que tous les soldats travaillent à perdre haleine ! Où sont les chariots ?...

— Ils montent, chargés de blocs de granit.

— C'est bien... Et vous, que faites-vous ?... cria Mafarka aux autres capitaines. — Formez donc une longue chaîne pour passer les pierres à ceux qui doivent les lancer !... Des pierres ! Donnez-moi des pierres ! Encore ! Encore !

Et, debout devant une meurtrière, il piétinait d'impatience, tendant les mains comme un mendiant affamé. Par instants il grimpait sur un monceau de projectiles pour explorer l'horizon

et il tournait entre les rayons du soleil comme un fauve dans une cage d'or. Enfin il se décida, et serrant un créneau entre ses bras musclés — comme on étouffe un ennemi, comme on déracine un arbre centenaire — il le secoua de toute sa force pour le détacher.

Puis le soulevant dans ses poings passionnés, comme on soulève un enfant, il marcha agilement avec des souplesses d'équilibriste, bondissant par-dessus les amas de pierres, et, debout, agrandi de toute la hauteur de la masse soulevée, il visa droit le moutonnement des toisons et des gueules qui s'entassaient pêle-mêle, avec un enchevêtrement de pattes ensanglantées sur la saillie, six coudées plus bas.

Il cria : « Mafarka ! Allah !... » et l'enthousiasme de sa force victorieuse et de son courage téméraire fit tonner sa voix dans ses vastes poumons !... Au loin, des échos de bronze, accroupis tels des chats colossaux, en ronronnèrent de joie à l'infini.

Lentement, il plia les jarrets pour ne pas être entraîné en avant et après avoir basculé trois fois le créneau sur sa tête, il le lança sous lui.

— En arrière ! En arrière ! cria Magamal en voyant Mafarka dégringoler agilement sans tomber dans le recul.

Et les deux frères se trouvèrent embrassés, tandis qu'au dehors mille pattes et mille gueules griffaient et mordaient les parois vitreuses des murailles en croulant dans le gouffre.

Puis Mafarka se prit à bondir sur la pointe

des créneaux, au dédain de toutes les prudences, donnant des ordres et demandant des projectiles.

On reforma la chaîne et les blocs roulèrent de mains en mains, jusqu'à celles de Mafarka.

Tout révélait en lui une possession sereine de ses forces : la clarté sonore de ses commandements, l'audace enjouée de sa démarche, la variété élégante et la sûreté de ses gestes. Ils répercutaient exactement le rythme turbulent et ordonné de son cœur, avec une ponctualité et une précision qui ravissaient le regard.

C'était bien le mâle arabe dont le sang coulait en des membres harmonieux aux mouvements infaillibles et gouvernés par la plus savante économie des efforts.

En effet, la respiration puissante de la bataille était en ce moment scandée par l'automatisme désinvolte et net de Mafarka, qui attrapait au vol de grands blocs de pierre et les lançait violemment contre la marée des toisons.

Certes, au moment où il ordonna le branle des Girafes, l'armée entière des Arabes était convaincue qu'un dieu la conduisait à la victoire. A leurs yeux, c'était Mafarka, qui par la perfection de son organisme presque surnaturel dominait et bridait la fortune.

Son bras droit, au déclanchement logique et sain, ne semblait-il pas tenir en laisse le soleil, ce lion bondissant ?...

C'est alors que les Girafes de guerre, toutes rangées sur la plate-forme, recommencèrent à

ravager le ciel avec leurs cous énormes tout musclés de cordages.

Magamal était debout sur la muraille pour diriger la manœuvre. Il dansait de joie, auréolé de courage, et les blocs énormes bondissaient l'un après l'autre, deux à deux, trois à trois, par rangées, décrivant des paraboles pulvérulentes, comme des planètes, autour de la face radieuse de ce soleil vivant. Et il battait des mains tout en les suivant d'un regard narquois dans leur chute pesante, là-bas aux profondeurs, quand ils crevaient en bouillies de douleur rugissante. Et il narguait les sanglots qui se prolongeaient au loin, jusqu'à l'horizon gonflé d'aboiements interminables aux saccades pressées d'angoisse.

Avez-vous admiré l'élan désinvolte de ce jeune guerrier qui évite le vol d'une pierre rasant ses épaules, et tour à tour se glisse entre les servants des Girafes de guerre avec des sauts gracieux de chat?... La brise semblait lui prêter des tremplins de velours.

— Holà! mes frères!... Courage et en avant!... De l'eau sur cette courroie, là, à gauche!... Choisissez les blocs, et vite!... En avant, bonne Girafe! Encore un effort! Tu es fatiguée?... Je le devine au ronflement catarrheux de tes poumons! Bravo! Je te loue de piler ainsi ce bon hachis de chiens, parfumé de miel et de laurier, qui cuira à merveille dans la poêle du soleil!... Bravo, les cuisinières infatigables!...

Tout à coup, un bruit strident de ferraille fit lever toutes les têtes.

— Ce sont des chiens qu'ils nous lancent avec leurs frondes de bambou ! Maudite invention ! Garez-vous ! Garez-vous !...

Un vacarme effroyable s'écrasa sur l'esplanade avec une informe masse ficelée de cordes, formée d'une centaine de bêtes tressées et criantes. Projectile effroyable, dont les bords de chair mâchée et sanguinolente avaient sauvé le noyau central... Il éclata comme un œuf, laissant ruisseler des chiens hurlants.

Mouktar fut le premier à se ruer, à coups de cimeterre, contre ce bouillonnement de croupes. Il hachait violemment dans le tas comme un boucher affairé. Mais son dernier coup faillit, et le chien dont il n'avait tranché que les pattes lui rebondit, gueule ouverte, en plein visage. D'un grand bond en avant, Mouktar s'en débarrassa, et jetant négligemment un regard à la bête agonisante à ses pieds, il se retourna vers Mafarka :

— Mon destin est accompli, maître !... Permets-moi de descendre là-bas, avant de mourir, pour tuer le chef noir qui mène le grand troupeau des chiens !...

— Tout est permis aux braves comme toi !... Va, Mouktar !

Alors, le géant s'agenouilla et levant les bras au ciel il fit sa prière. Puis il salua Mafarka et enjamba le rempart. Tous se penchèrent au dehors, entre les baies des créneaux.

Une épouvante rousse coulait en torrents de lave par les flancs du soleil inondant l'esplanade.

Et les soldats la sentaient glisser sur leur dos en ruisseaux de glace.

— Frère ! frère ! cria Magamal, dont les doigts crochus s'ensanglantaient sur la pierre.

— Qu'as-tu, Magamal ?... Parle !... Pourquoi trembles-tu ainsi ?...

— Mafarka ! je veux suivre cet homme !

— Non ! tu dois rester ici, près de moi !

— Mafarka ! Mes ongles brûlent de déchirer les joues de ces nègres !... Il faut, il faut que je descende ! Je veux y aller !... Toutes mes entrailles m'entraînent là-bas ! Mon cœur vide d'amour s'emplit jusqu'aux bords d'une farouche témérité !

— Non ! non, mon frère ! Tu es en proie au délire ! Il faut centupler la portée de ton courage, en le bridant par de sages calculs ! Ton heure n'est pas sonnée... Laisse partir cet homme, qui n'a plus que quelques jours à vivre. Il se hâte vers sa mort.

— Mais, vois-tu, Mafarka... je suis celui que tu étais autrefois ! Oh ! dis !... n'as-tu trouvé rien que de décevant dans l'amour du danger ?... Les morts seuls peuvent donc accomplir des actions glorieuses ?

Cependant la terreur inclinait tous les torses par-dessus les remparts. Ils voulaient tous voir Mouktar. Mais les saillies de la muraille le cachaient encore. Et tous trépignaient d'angoisse, suffoqués par une anxiété terrible. Enfin il apparut, fatal et nu, plus imposant que la dernière colonne d'un temple croulé, parmi la foule

tourbillonnante des flammes et des fumées!... Rocher battu par la vague écumante des chiens!...

Tout à coup, il s'avança vers le chef nègre qui l'attendait figé sur son grand cheval caparaçonné de peaux vertes et puantes. Sa démarche était fière et noblement cadencée. La tête haute, les yeux fixés sur l'aveuglant soleil, il secouait avec indifférence un chien grisâtre collé sur son dos comme un énorme colimaçon.

Un caniche noir était accroché à son bras droit en guise de bouclier. Par moment les sursauts de cette bête immonde lui donnaient des airs de fauconnier.

L'effroi et l'exaltation agitaient de plus en plus les torses des guerriers arabes penchés sur les remparts, à mesure que la distance diminuait entre les deux formidables adversaires.

Quand Mouktar eut atteint l'ombre du grand cheval, il secoua d'un coup de reins les chiens qu'il portait sur lui, se plia sur ses jarrets et s'élança d'un bond à la tête du chef nègre. L'élan fut si brusque que celui-ci fut précipité de sa monture, sous le poids de Mouktar. Et ils disparurent tous les deux sous une nouvelle marée de bêtes aboyantes.

A ce moment, Mafarka leva son bras droit en criant :

— Magamal!... Arrête, Magamal!... La victoire est à nous!

Quand la dernière tête de Girafe se fut repliée, en vibrant de tous ses muscles, il n'y avait plus au pied de la forteresse qu'un grand lac jau-

nâtre et bourbeux d'où émergeaient des museaux convulsifs.

Au loin, un aboiement continu, dans un nuage de poussière...

Debout sur les créneaux, Mafarka, nu jusqu'à la ceinture, haletait de joie triomphale, entre les géantes Girafes de guerre, comme un amiral entre les hautes mâtures de sa flotte. En contemplant nostalgiquement au delà du port la splendeur du couchant, il rêvait de s'assoupir dans les nuages somptueux, coussins de pourpre entassés sur le tapis de la mer.

Et il tendait son bras pour soupeser dans sa main puissante le merveilleux soleil d'or massif qu'un invisible dieu lui offrait, là-bas, comme un prix de la victoire.

Puis, haussant la voix, il chanta sa prière :

— Tu es là près de moi, j'en suis sûr!... Tu me protèges, ô Dieu volant, Dieu de vitesse et de spasme effréné! Dieu de sueur, de râle et d'agonie! Dieu en forme d'X! Foudroyante toupie qui bourdonne sur la cime du Temps! Prunelle voilée! Bouche enfantine qui balbutie très loin de pâles vérités! Chariot sanglant de guerre, entraîné sur les pentes par ton poids qui broie la croupe de tes cavales bleues! Dieu au berceau sanglant que suffoquent de puantes mamelles nourricières!... Je sens, je sens ta main paternelle de plomb qui se fond de bonté sur mon épaule! C'est toi qui m'as donné la victoire!... Je te rends grâces!

« Allah! Voici!... Je m'agenouille et j'embrasse

tes pieds! Où sont-ils? Partout! Ils sont partout sur la courbe du monde! J'enfouis ma face dans la poussière et je lèche ces créneaux, car tes pieds s'y posent sans doute en ce moment!...

« Je te supplie d'agréer l'odeur chaude et mielleuse qui monte de tous ces cadavres!... Caresse et couve avec tes vastes mains d'or leurs ventres pourrissants, pour hâter l'éclosion de leur âme! Hume la sueur fumante de ces chairs vermineuses qui se sont ouvertes aux baisers drus de la Mort, pour réjouir les yeux blancs de la Patrie! C'est leur dernière prière brûlante et rauque et leur dernier râle enragé de désespoir héroïque, qui montent à toi!

« Et vous, guerriers aux bras tatoués de lézards, pardonnez-moi de vous survivre, en recueillant comme un miroir tous les rayons de votre gloire! O morts ignorés, pardonnez-moi de m'enrichir ainsi de tous vos efforts, en fortifiant mes poumons avec votre grand souffle téméraire!...

« Oh! ne m'en voulez pas d'être ainsi l'indigne héritier de toute la lumière divine dont vos gestes acharnés ont tissé l'avenir! C'est dans mon cœur que je vous ai tous ensevelis... tous, les grands, les illustres et les humbles... tous, pour qu'à jamais ma mémoire aux cent bras, aux mille bouches, vous acclame, vous chante et vous bénisse!... Allah! Allah! Allah! »

IV

Le Prix de la Victoire.

IV

Le Prix de la Victoire.

Et cependant le bruit de la victoire avait couru avec la brise du soir, éventant de fraîcheur exquise les bronches empouacrés et les entrailles beuglantes de la ville.

De toutes parts, par les sentiers et les rues montantes, le peuple, ivre de joie, éperdu, secoué d'espoirs fous, se répandait en bavardages heureux, tout en se poussant vers les remparts, pour acclamer le défenseur de Tell-el-Kibir.

Mafarka attendait les citoyens, debout près de son frère Magamal, sur la terrasse inférieure de la citadelle, à l'heure où le soleil se penche pour boire aux sources fraîches de la mer.

La lumière rose du soir avait la lourde et molle transparence d'une huile parfumée que la brise étalait de ses mains féminines sur le grand corps couché de la ville, ce lutteur fourbu.

Soir mélodieux, soir de lassitude et de tendresse

charnelle, qui lentement apaisait la musculature formidable des forteresses, encore toutes contractées de violence, et l'ossature sursautante des remparts.

Tous les habitants, grisés par la richesse de leurs vètements de fête, s'étaient rassemblés dans la place de Fayoum, pour offrir solennellement la couronne royale au vainqueur.

Dans cette marée d'enthousiasme submergeant, on avait statué que toutes les jeunes filles de la ville devaient ce soir même se présenter à Mafarka à la tête du cortège et se livrer à son désir, ne fût-ce que pour le caprice d'un moment.

Elles s'avançaient déjà, vètues de robes jaune serin, bien ajustées à la taille, qui laissaient le cou dégagé. Elles portaient des branches de lilas en fleurs, mais c'était plutòt leurs voix qui enivraient l'atmosphère d'une mélopée suave, où tous les oiseaux chanteurs semblaient avoir fondu leurs vocalises pour ravir d'extase la tiédeur exaltante et divine de ce couchant d'été.

Les plus riches d'entre elles s'avançaient au trot spirituel et sautillant de leurs ânes parés de housses noires aux longues tresses multicolores et de colliers en perles bleues. Et leurs pères, longue barbe annelée et turban de gaze bleue, les contemplaient de loin, juchés sur des chameaux caparaçonnés de soieries vertes toutes brodées de coquillages. On eût dit des rochers couverts d'algues dans la joie ruisselante de l'aurore.

Et Mafarka contemplait au loin cette vague chargée de pétales, qui ondoyait entre les murs

orangés des ruelles montantes et semblait en tirer des tintements de lyre et des accords humides de benjoh.

Sa poitrine se gonflait de l'arome torturant et aigre de la gloire.

— Ne m'abandonne pas encore, Soleil farouche, Soleil d'énergie et de force cruelle! Voici que tu détaches de mes membres, un à un, les crocs de volonté qui s'étaient incrustés dans ma chair... Ce sont tes rayons de lave rouge qui coulent dans mes veines... O mer de feu, ne fuis donc pas loin de moi!... Je ne serai plus qu'un grand port ensablé, je ne serai plus rien, si tu sors de ma poitrine, ô Soleil!... Car, tu le vois: mon âme est toute craintive... Elle ne sait pas accueillir cette joie opprimante, et je me sens suffoqué par cette marée de volupté exquise !

Comme les jeunes femmes furent toutes réunies par bouquets bariolés sur les gradins de la terrasse, Mafarka sentit sur son visage la volage caresse d'un langoureux éventail de plumages balancé par une main invisible.

Elles agitaient en cadence les rameaux fleuris, comme pour chasser les mauvais rêves d'un enfant endormi. Leur chevelure teinte au henné était disposée par nattes serrées et retenues par des mailles formées de piécettes d'or, dont le bruit cristallin rythmait leurs mouvements nonchalants de nageuses. Et c'était bien le flux et le reflux suave du désir qui effarait leurs noires prunelles de gazelle et balançait leurs tailles flexibles.

Mafarka humait leur arome virginal qui pénétrait dans son âme par le porche ombreux du souvenir et courait dans les couloirs de ses veines et sur les cordes tendues de ses nerfs. L'éventail de leurs voix et de leurs gestes le caressait d'une fraîcheur idéale. Il sentait dans le creux de sa poitrine une main féminine aux doigts mignons et pointus, qui se resserraient peu à peu.

L'angoisse délicieuse fut tout à coup si forte qu'il sursauta, en criant :

— Magamal ! Magamal ! Où es-tu ?

Et Mafarka sentit avec joie sous sa main la chaleur fiévreuse du visage de son frère, tandis qu'il se penchait en avant sur la moisson épanouie et palpitante des vierges printanières.

Elles montaient à flots pressés mais timides vers lui, en se cachant l'une derrière l'autre, chacune poussant devant elle sa voisine, avec des moues et des contorsions agiles pour faire valoir l'élasticité de leur poitrine. Puis brusquement elles se cachaient les yeux dans les herbes folles de leurs chevelures, en pouffant de rires parfumés.

C'est ainsi que les fleurs des champs s'esclaffent de gaieté sous les jeux du soleil et du vent qui gambadent au printemps, beaux écoliers lâchés dans la campagne.

Sur le grandiose entourage de Mafarka s'épanouissaient très haut des minarets invraisemblables dont le profil se compliquait de galeries, de clochetons, d'arabesques et de colonnettes.

Ils ressemblaient à de géants iris bleus effleurant les nuages de leur chenille dorée, qui chante son parfum aigrelet de sueur amoureuse et de chasteté torride.

— Nous venons à toi sans savoir ni vouloir, par caprice et folie. Nos joues sont roses d'effroi, car nous n'aurions jamais osé venir en ta présence... Oh ! ce n'est pas l'amour qui nous mène, ni la curiosité ! Mais la brise du soir nous pousse l'une contre l'autre à tes pieds, comme les vaguettes sur la plage... Ne nous gronde pas, car ce sont nos parents qui nous l'imposent, et nous sommes obéissantes !...

En vérité, leur geste languissant opérait des miracles, car, çà et là dans le ciel bleu, les pointes fuselées des minarets verts se couvraient de corolles vivantes et mélodieuses, et les coupoles des mosquées tachées de pourpre semblaient fendues comme de fraîches pastèques.

— Nous avons des fruits cueillis pour toi et des fleurs en tas pour égayer tes narines brûlées par le vent des batailles, car c'est bien toi qui as délivré la ville. Tu sais vaincre mieux que tout autre guerrier, ta force est effrayante, ta poitrine plus solide que les remparts !... Nous ne le savons pas.... On nous l'a dit... Nous ne t'avions jamais vu... Tu étais toujours sur les plus hautes tours !... Certes, tu nous méprises d'être si fragiles, inutiles et craintives !... Tes grands yeux nous font peur !... Mais si tu veux nous prendre entre tes bras, toutes, les unes après les autres, et nous approcher de

tes lèvres comme des roses, nous te laisserons faire... Et cela fera plaisir à nos parents et à nous aussi, un peu...

Au loin, la foule bleue des galabiehs agitait ses flots innombrables et pressés autour des maisons, qui semblaient tanguer sous leur poussée avec leurs terrasses surchargées de monde, comme les dahabiehs aux fêtes du Nil. Çà et là, les grands minarets, portant très haut sur leur balconnet circulaire des grappes de fruits vivants, oscillaient comme des mâts, et près d'eux les coupoles des mosquées se gonflaient de roseurs comme des voiles, parmi les derniers rayons tendus comme des câbles rouges que tirait là-bas le grand Soleil haleur.

Et toute la ville semblait glisser ainsi en douceur dans un grand Nil paradisiaque, sous l'azur imbibé de fraîcheurs violettes... Oh! splendeur d'un soir émerveillé d'être si beau et condamné à mourir!...

Mafarka sentait délicieusement cette ville, flottante au gré de la fantaisie de la lumière, entrer dans son cœur avec des roulis de berceau, des coassements plaintifs de gouvernail et des gémissements de poulie.

Très haut, en plein ciel, des voix battaient des ailes avec le détachement envolé des hérons feu et la souplesse des pigeons volants, une rose au bec.

Tout à coup, Mafarka souffrit profondément de sentir trembler sous sa main le visage de son frère.

— Magamal, qu'as-tu?... Pourquoi frissonnes-tu?

— Frère, ne t'en soucie pas... C'est le vent du soir qui glace mes reins. Mais le chant de ces femmes me fait plaisir.

— Pourquoi as-tu donc pâli ainsi?... Magamal, mon Magamal bien-aimé, l'heure de ta joie vient de sonner... Va rejoindre ton épouse et repose-toi longtemps sur son cœur! Voici le baiser augural que te donne Mafarka au nom d'Allah!

Magamal se laissa embrasser sans répondre. Il appuya ses lèvres avec lenteur sur la joue de son frère. Mafarka frissonna à la brûlure de ce baiser et suivit d'un regard triste l'enfant bien-aimé, qui s'éloignait, tôt pâli et tôt évanoui comme une ombre légère.

Puis les yeux du roi s'attardèrent sur les croupes monstrueuses des Girafes de guerre se détachant sur le cuivre du couchant qui prenait peu à peu la teinte du bronze.

Le zénith apparaissait dur et bombé comme un énorme bouclier d'airain, tandis qu'à l'orient, à la limite extrême des sables, les montagnes se drapaient dans une pulvérulence lumineuse : âme volante et belliqueuse du désert.

Mafarka fixait devant lui toutes ses ambitions, dessinées avec précision comme ces cimes couleur de sienne brûlée qui tranchaient sur la pâleur du ciel occidental. Peu à peu le ciel s'amollissait sur tous les points, passant de la teinte du laiton à la moiteur jaune des bananes, dont les lourds

régimes se balançaient sur sa tête, encensoirs où brûlait un sucre exquis.

Alors le désir sensuel du soir, touchant tour à tour ses narines et ses lèvres, lui rappela les friandes jeunes filles. D'un geste doux il les pria d'avancer ; mais elles chantaient à cœur joie, oublieusement, la tête renversée en arrière, les yeux mi-clos pour mieux boire l'odeur sauvage de ce mâle triomphant et dominateur.

— Approchez-vous et venez dans mes bras, que je puisse savourer votre odorante virginité !...

A cet instant, selon la magie des soirs africains, le ciel s'alluma de nouveau, comme si le soleil faisait semblant de revenir. Une recoloration furtive, rose et bleutée, imagea le paysage qui cria de joie naïve.

Les jeunes filles se turent aussitôt, pour écouter la voix de la lumière, en offrant leurs dents blanches et menues comme des pignons.

Alors Mafarka parla d'une voix insinuante et veloutée que semblait tremper encore l'idéale douceur du lait maternel.

A ses lèvres rudes, la brise volante arrachait parfois comme des pétales mélodieux. Autour de lui, les jeunes filles, se penchant toutes à la fois, pressant leurs corps sveltes et arqués, et les dernières s'efforçant de pousser leur tête pardessus le premier rang, apparurent suspendues, telles des bananes, à la tige savoureuse de sa voix.

— Oh ! je vous prends toutes !... Oui ! Et je veux bien caresser d'innombrables manières

savantes et gentilles vos corps, après les avoir délivrés de leurs écorces soyeuses. Je les devine brûlants, juteux et moulés pour les adresses et les rixes violentes de l'amour. Et moi aussi, malgré tant de coups d'épée donnés et reçus, malgré tant de nuits écrasées, plutôt que dormies sur la pierre, je sais, je sais comment on apprivoise et cajole la petite chatte sournoise qui niche entre vos cuisses, avec son museau rose et son poil velouté, et son ronron sous la caresse...

Il marchait tout en parlant. La cadence ample et souple de ses pas enchantait les jeunes filles, qui gloussaient de plaisir en suivant les gestes imaginatifs dont il précisait le contour de ses idées. C'était bien un ineffable paradis qu'elles voyaient fleurir sur les lèvres du roi, parmi l'embrasement de ses regards : elles rêvaient de s'allonger sous les ombrages attirants de ses longs cils.

— Je sais ce qu'il faut pour vous faire tordre de plaisir en vous chatouillant partout, partout... sous les pieds et dans les touffes odorantes de vos aisselles, qui crient l'amour tels des chiens à la lune d'avril !... Et les farces aussi ! J'en connais des tas !... Et des histoires cocasses, à vous faire renverser la tête en arrière sur les coussins !... Oui ! Oui ! quand je vous les raconterai, vous tiendrez à deux mains votre joli ventre rond, en ouvrant les jambes qui s'agitent comme pour les adieux du départ et se referment sur leur proie comme les pinces d'un crabe... Au mois d'août,

quand par les fenêtres entrent la couleur jaune et l'odeur acide de l'ennui ; quand la chaleur vous bourdonne dans l'oreille, avec sa voix de mouche : — C'est peu, c'est peu de chose qu'être nues ! Il faut vous débarrasser aussi de la soie brûlante et de la laine que vous portez dans vos seins rembourrés de prurits ! — oh ! je sais bien alors me mettre à l'œuvre, frottant bien fort entre les cuisses des femmes et frappant dans leur trou joli, pour tuer à grands coups de ma verge la chatte irritée qui s'étire, miaule, bâille, se lèche le poil et brûle de son haleine tous les alentours !

« Comme vous voyez, je ne vous méprise pas du tout... Je vous aime et je vous comprends de toute la soif intelligente de ma chair, qui est creusée de puits profonds, desséchés et noirs... Mais vous serez malheureuses après ! Car ce que je goûte le plus en vous c'est le désir de vous tuer ! Que pouvez-vous demander à un poignard vivant tel que je suis ?... Ah ! vous perdre avant la première caresse, après le premier abandon de vos prunelles liquéfiées de passion !... Ah ! vous perdre aujourd'hui, telles que vous êtes, toutes enfermées dans votre écorce de pudeur ! Mais je songe, hélas ! au plaisir inévitable de vous l'arracher bientôt par longues bandes, comme on déshabille un grand fruit tropical...

« S'arrêter là : voilà l'ivresse cuisante ! Voilà le miel de mon désir ! Mais c'est écrit que vous serez déchirées par la rudesse de ma force, écorchées et défoncées comme autant d'or-

nières par la roue dentée de feu de ma luxure égoïste et rapace!...

« Je vous veux toutes, ô filles juteuses de ma victoire! Vierges aux yeux de moisson heureuse! Vierges aux yeux de bataille gagnée! Prix du sang répandu! Don magnifique de ma ville bien-aimée!... »

A ce moment, un vieillard balourd s'avança péniblement dans le remous bruyant de la foule qui s'écartait sur son passage. Il avait l'allure des grands mammifères. Son nez surmonté d'une corne violacée et son ample robe marron toute surchargée de pierreries le faisaient ressembler à un rhinocéros.

Sans frissonner, Mafarka reconnut aussitôt Bioboudana, le cheik suprême et le sinistre conseiller de Boubassa. Que pouvait-il craindre d'un courtisan aussi lâche et rampant?

C'est aussi à grands pas veloutés de jaguar que Mafarka s'avança parmi l'éclosion enivrante des vierges, et s'inclinant avec une élégance désinvolte, il prit en silence le sceptre que le vieillard lui tendait en tremblant.

Alors, debout sur la terrasse, il croisa sur sa poitrine nue ses bras puissants, dont la pression fit saillir ses pectoraux, boucliers sonores.

— Allah! Allah! Allah! chanta-t-il. Je rends grâces au grand peuple de Tell-el-Kibir pour le sceptre qu'il vient de m'offrir et pour ses fleurs vivantes et parfumées!... La gloire du soleil qui meurt renaît dans mon aurore triomphale. Vous serez les ombres projetées par ma volonté

de bronze dressée devant la face incandescente du Soleil !... Vous m'obéirez désormais sans frémir, comme les ombres obéissent au soleil ! Au nom d'Allah, j'invite tous les grands de la ville au festin du couronnement, dans le Ventre de la Baleine !... Tout le peuple mangera, ce soir, à ma table, qui se prolongera hors de la salle où je présiderai, sur les remparts et partout dans les rues de la ville !

Les maisons blanches se teignaient de mauve sous un ciel de rose thé, où les muezzins se turent en laissant des trous bleus. Et cependant les dattiers, à demi trempés dans la pénombre des cours, balançaient très haut leurs plumets éblouis qui nageaient dans du bonheur.

V

Le Ventre de la Baleine.

V

Le Ventre de la Baleine.

Le soir tombait quand Mafarka atteignit au galop la ruelle qui court en zigzag sur le dos du promontoire, jusqu'à la forteresse de Gazr-el-Housan, dont la masse crayeuse grandissait là-bas sur les rougeoiements du crépuscule comme un colimaçon gigantesque portant très haut la tête du phare avec ses cornes agiles de lumière.

Les derniers rayons du soleil s'étaient réfugiés au ciel et sur la mer, qui avaient la profondeur humide et sonore d'un immense coquillage, car un nègre, couché là-bas, jouait de la flûte pour bercer et distraire la rêverie des échos épars.

Il semblait souffler hors de son tuyau des larmes gonflées d'air, qui se détachaient une à une et montaient tout irisées, comme des bulles de savon dans l'espace. Et la mélodie plaintive flânait ainsi dans l'azur, en se couchant parfois sur des lits de chaleur, ou se balançant sur les

escarpolettes de la brise. Mais la suavité du soir ne pouvait dénouer le cœur de Mafarka, qui, tout droit en selle, accélérait à coups d'éperon le galop de son cheval. Le pavé était si gluant et boueux qu'il devait forcément tenir la bride haute pour éviter des glissades à sa bête entre les coudes bourrus des maisonnettes cubiques.

Elles s'appuyaient l'une à l'autre, les pieds dans la vague écumante, s'arc-boutant comme des pêcheurs qui tirent leur filet hors de l'eau. La ruelle noirâtre semblait vibrer en dansant comme un câble tendu sous leurs corps tumultueux.

Et l'effort des maisonnettes était infatigable, car elles sentaient peut-être au bout de leur corde quelque chose d'aussi pesant, d'aussi vaste et d'aussi riche que la mer.

Mafarka s'avançait parmi l'attente angoissée de tant de portes misérables, dont le han redoublait avec le frétillement des premières étoiles reflétées, qui donnaient l'illusion d'une pêche merveilleuse.

Et cependant, du bas des murs, les ombres se détachaient en rampant vers lui comme des tortues sournoises sur lesquelles Efrit faillit trébucher plusieurs fois, tant leurs carapaces étaient visqueuses, engluées de poissons, d'écailles et d'algues pourries.

La puanteur aigre et mielleuse se mêlait affreusement, dans ses narines, à la brise idéale qui venait de la mer. C'est ainsi que le souffle catarrheux d'un vieillard impuissant corrompt l'haleine d'une vierge en fleur.

Une inquiétude mystérieuse le gagnait peu à peu, à mesure qu'il entrait dans l'ombre vénérable de la forteresse de Gazr-el-Housan, œuvre de son père, Ras-el-Kibir, roi des rois africains.

Les assises formidables des murailles narguaient la mer d'un esclaffement éternel d'écume, sous la volonté souveraine du phare nocturne, qui déchirait les ténèbres lointaines, de ses ciseaux lumineux, en témoignant à jamais du génie de son constructeur.

Et Mafarka sentit frémir ses entrailles en reconnaissant l'empreinte terrestre de ce demi-dieu qui l'avait enfanté jadis, le soir peut-être de sa victoire sur les rois alliés du désert.

C'était son père qui avait conçu le plan de ces souterrains prodigieux creusés à même le granit au bas du promontoire. Il avait dirigé lui-même la construction de ce fantastique Ventre de la Baleine, pour y donner rendez-vous à tous ses vassaux et leur offrir en spectacle l'agonie de ses ennemis sous la dent des poissons affamés.

Férocité radieuse d'une intelligence dominatrice, qui dosait sa volonté foudroyante avec la précision égale du soleil fécondateur.

Quant à lui, son fils, ne pourrait-il pas un jour rénover sur l'Afrique l'équilibre de cette âme puissante? Quels présages lisait-il dans la forme des nuages naviguant là-bas sur la mer?

Mais il ne s'attarda pas dans cette recherche, et laissant à sa droite la route en spirale qui montait vers le phare, et sans attendre son escorte de porteurs de torches, il s'élança à gauche

dans le chemin couvert qui dégringolait vers le souterrain.

Mafarka et son cheval se sentirent absorbés par la bouche gloutonne d'une fournaise. Les crépitations d'un incendie invisible le guidèrent longtemps, par des couloirs plus enchevêtrés que les veines du corps humain, vers un entonnoir obscur où tout à coup son cheval s'arrêta, les pattes empêtrées. Il ne put rien distinguer dans la pénombre fumeuse. Mais des bras puissants s'emparèrent de ses brides et il dut quitter la selle.

Le sol respirait et pliait moelleusement sous ses pieds. On avait donc préparé au triomphateur un tapis royalement improvisé avec les corps pressés des prisonniers nègres? Une grande joie gonflait sa poitrine tandis qu'il passait sous les stalactites aiguisées de la voûte aussi menaçantes que la triple rangée de dents d'une baleine. Et il entra parmi l'éloquence flamboyante des torches gesticulant très haut comme des orateurs en plein vent.

Il se sentait plus léger qu'une feuille sur la vague respirante des corps enchaînés. Tous les convives l'attendaient debout, les bras au ciel et la face tournée vers l'entrée. A son apparition sur le seuil ils plièrent tous ensemble leur échine avec la molle élégance d'une forêt d'algues courbée par un courant.

N'était-ce pas sur le sable lisse des abîmes marins qu'il marchait? Une force violente et suave entraînait Mafarka en avant, avec la souplesse

d'une barque légère. Il sentait son corps flotter dans le frémissement verdâtre de cette atmosphère chaude et presque liquide. Il imagina les masses d'eau énormes se dorlotant flasquement sur sa tête. Et l'impression eût été hallucinante sans le déchirement des harpes, les cris des fifres inconsolables, les gambades des tambourins et les miaulements des benjohs.

Le vacarme était centuplé par les voûtes qui arrondissaient leurs côtes marmoréennes en formant le squelette puissant d'un cétacé monstrueux.

Çà et là, des amas de drapeaux rangés se gonflaient comme des branchies colossales. A droite et à gauche, les parois courbes de la salle étaient formées de glaces de cristal, dont la transparence limpide donnait sur un aquarium colossal qui communiquait avec les profondeurs de la mer par des trappes ingénieuses. Ce bassin étrange était tout rempli de grands poissons qui s'étaient laissé prendre aux appâts, en côtoyant le promontoire, et on les voyait s'agiter furieusement, tout affamés depuis la veille.

La plupart des Grands réunis dans la salle regardaient le merveilleux aquarium qui projetait sur les tables de sinistres reflets de cuirasses, de lances et de lutteurs huilés au soleil.

On voyait d'instant en instant les appâts sanguinolents glisser sur les tringles devant chacune des ouvertures, et des meutes de poissons énormes se ruer vers les viandes alléchantes, pour les happer et les poursuivre ingénument jusque

dans l'intérieur de l'aquarium. Aussitôt, des esclaves cachés fermaient brusquement les trappes du bassin et emprisonnaient ces monstres aquatiques.

Mafarka cria :

— Je veux de la musique ! Vite ! Vous dormiez donc ? Holà ! joueurs de flûte, de luth et de cythare !... Qu'on remplisse de résine les cages de fer ! ajouta-t-il en se creusant à coups de coudes un passage dans l'ondoiement de la foule entassée, dont les robes somptueuses et surchargées de pierreries avaient le crissement du maïs sous la meule.

Et comme les musiciens invisibles commençaient à peloter et à pincer les cuisses et les seins mélodieux des harpes, qui se tordaient de rire ou pleuraient, sous leurs robes flottantes d'accords, Mafarka se dressa, debout sur un monceau de coussins. Il souriait, les mains ouvertes comme pour répandre des dons autour de lui, en disant avec des moues gracieuses :

— Je vous invite, mes fils bien-aimés, à vous asseoir autour de l'aquarium, pour admirer la variété surprenante de mes poissons vénéneux !

Il indiquait avec force gestes solennels les ortagorisques, les melettes, les énormes plettognates et les squales, dont le foie est chargé de poison.

— Tenez, voilà le tetrodonte. Faut pas copuler avec ! ajouta-t-il en ricanant, car il décharge son poison par ses organes de reproduction. Voilà la femelle... Pas jolie, n'est-ce pas ?... Tant mieux,

car ses baisers sont plus dangereux que ceux du mâle.

A ce moment il y eut dans l'aquarium un grand remous jaune, d'où se dégagèrent des murènes longues de deux mètres. Leur peau lisse était bariolée et couverte d'un mucus visqueux.

Derrière elles s'avançaient, menaçants et sinistres, des poissons à l'aspect répugnant qui ressemblaient à d'énormes ciseaux noirâtres.

— Ce sont les *sinancea,* les grands rats de la mer Rouge.

La bande des sinancea avait plongé dans les profondeurs de l'aquarium, où les plus gros s'efforçaient de creuser le sable. Lentement ils disparurent un à un et ne laissèrent émerger que leurs aiguillons.

— Vous pouvez suivre le jeu de ces gredins. Ils n'attaquent jamais, malgré la force de leurs piquants. Il faut une pression extérieure pour que le poison soit lancé dans le canal de l'aiguillon. Les pêcheurs qui s'y blessent en les piétinant éprouvent aussitôt une douleur terrible qui gagne tout le corps et donne des convulsions délirantes. J'en ai vu un qui s'écrasait la tête contre les écueils de la plage, en suppliant les passants de lui couper le membre empoisonné.

L'on vit passer une variété extraordinaire de *scorpœna.* Tous avaient la tête grosse, légèrement aplatie, hérissée de pointes, avec des aiguillons sur le dos et autour de l'anus.

Les convives saluèrent par des cris d'admira-

tion le cortège des scorpœna, qui s'entassèrent au fond de l'aquarium, en un monceau trépidant. Peu à peu, leur inquiétude grandit : ils enchevêtrèrent leurs nageoires et leurs aiguillons en forme de leviers, de ficelles et de courroies, avec une agitation frénétique qui les faisait ressembler aux rouages d'une horloge énorme ou aux engrenages d'une catapulte.

Mais comme un énorme artémate de l'océan Pacifique s'avança d'une allure imposante en pointant ses nageoires armées d'aiguillons démesurés, les scorpœna s'enfouirent tous dans le sable.

— Ce poisson ressemble à une galère. Il a des mâts sur le dos et des rames sur les flancs. Tenez, voici la femelle !... Elle agite autour de son ventre de longues nageoires. On dirait une danseuse aux molles jupes de gaze dans l'eau.

Un grognement se fit entendre. Des esclaves harponnaient des *bathracus grunneus* des Antilles. On voyait le frétillement de leurs nageoires roses claquant contre leurs pectoraux sombres, sur leur dos brun et sur leurs flancs jaunes marbrés de noir.

— Mais je vois à vos mines que votre appétit commence à vous distraire! dit Mafarka. Vous aurez plus tard de quoi réjouir encore vos regards. Puisque cette assemblée de poissons vous intéresse, attendez donc! Vous les verrez bientôt à l'œuvre ! Je vous offre maintenant de quoi amuser votre palais et bourrer votre ventre...

Tout en marchant à grands pas, le regard

riche et le geste prodigue, Mafarka dénombrait les mets admirables que l'on avait rangés au milieu de la salle.

— Ce n'est pas tout. Il y a du *pilau* exquis, dont la cuisson a été particulièrement surveillée ; des sorbets à la pistache et à la vanille, dont la neige a été longtemps conservée parmi les roses. Il y a des gâteaux de farine de riz et de miel, de la *hallahoua,* des sirops, du *karamendin,* des vins d'Espagne et de France, du cognac et du rhum dans des buires aux embouchures gemmées !... Le tout vous sera servi à volonté et sans ordre, pour que chacun puisse suivre le caprice de son estomac.

Tous s'accroupirent, jambes croisées, en cercle autour des nappes jonchées de narcisses et de cassies. Ils mangeaient goulûment, avec un dodelinement langoureux qu'ils scandaient de rares paroles et de ronflements de plaisir.

Par instants, leurs mains aux ongles rougis plongeaient toutes à la fois dans le plateau, comme des poules picorant dans la même écuelle.

Puis ils se renversaient, de temps en temps, pour laisser couler la musique suave et sucrée dans leur gorge, arrosant les bouchées avec des soupirs sucés et des simagrées de béatitude qui voulaient faire rire Mafarka.

Celui-ci, en souriant, dit à voix haute :

— Mes chers convives, je vous dispense de louer mon festin par les rots traditionnels, car on finirait par suffoquer dans cette salle sans fenêtres.

Puis le roi s'assombrit peu à peu, l'esprit involontairement attiré par les sursauts des poissons, qui semblaient flamber droits derrière les vitres merveilleuses.

— Esclaves, effeuillez des roses dans la salle! Car il flotte dans l'air une odeur assez désagréable, n'est-ce pas, Abdalla?

Et Mafarka appela d'un geste un jeune homme à la taille souple, sanglé par une casaque d'hippopotame. C'était son premier capitaine, qui tendait vers lui un fier visage au teint olivâtre, dont les grands yeux vifs semblaient saisir toute la lumière comme deux miroirs.

— Oui, mon maître J'y ai pensé. Ils vont venir.

Et il indiquait les glaces de cristal du plafond, à travers lesquelles on voyait les jambes claires des esclaves qui sortaient à la file des cuisines supérieures, en portant chacun une corbeille sur la hanche, et descendaient dans la salle par l'escalier du fond.

Ils s'avancèrent lentement, à droite et à gauche des convives, en jonchant le pavé de roses et de lilas. On les avait choisis entre tous pour la beauté de leur corps et la souplesse élégante de leur démarche. Mais les convives ne s'en souciaient guère, tous vautrés sur des monceaux écrasés de raisins de Smyrne, où leurs mains pataugeaient. D'autres se bourraient de bananes et de dattes confites, tout en suivant du regard le passage des aiguières d'or rehaussées d'argent et les grands vases qui portaient sur leurs flancs,

comme les montagnes, des villes aux toits nombreux.

Tout à coup un grand brouhaha redressa les convives, qui tournèrent tous leurs faces rouges aux yeux arrondis vers l'entrée de la salle, où un homme s'arrachait violemment des mains des esclaves.

— C'est Sabattan, le jeune neveu de Boubassa, qui veut entrer ! cria l'un d'eux.

— Eh bien, laisse-le passer, répliqua Mafarka sans sourciller, tout en mordant une banane.

— C'est un ennemi, prends garde. Il prétend avoir des choses importantes à te dire. Veux-tu que je le désarme ?

— Non. Qu'il soit le bienvenu, lui et son poignard caché, au nom d'Allah ! La table est servie... Qu'il assouvisse son estomac au delà de son plaisir.

Puis, se retournant avec lenteur vers le nouveau convive, Mafarka ajouta :

— Tu avais autrefois excellent appétit, du temps que nous dînions à la même table !

— Merci, Mafarka. Je veux bien m'asseoir près de toi pour fêter ton couronnement. Je suis en retard. Excuse-moi de m'être longtemps égaré dans les entrailles de cette baleine avant d'arriver jusqu'à toi.

Aussitôt des enchanteurs de serpents commencèrent à tirer de leurs sacs des reptiles dangereux dont s'ébahissaient les convives. Mais on les renvoya, car leurs haillons étaient malodorants, et l'on introduisit, parmi l'hilarité générale,

un bouffon nègre, décrépit et rugueux, qui semblait soigneusement plissé par les doigts de la Mort. Et pourtant il déployait une invraisemblable agilité à imiter l'allure des fauves chassant dans les forêts, la gymnastique des singes sur les branches et la course allongée des girafes.

Enfin, il s'assit, jambes croisées. Et, les deux pieds dans les mains, il commença, en balançant sa taille d'avant en arrière :

— Deux épées qui s'entrechoquent dans un souterrain, qu'est-ce que ça veut dire ?

Les convives, abrutis par l'ivresse, se prêtèrent immédiatement au jeu traditionnel, et tendant tous en avant des visages d'une imbécillité interrogative attendirent la réponse.

Alors le bouffon, avec de grands gestes solennels, répondit :

— Ça veut dire que deux frères ont fait visite à la même femme.

Tous se renversèrent en arrière avec un long murmure de satisfaction.

— Un homme porte chaque matin dans son palais des richesses qu'il entasse sur sa terrasse, et le soir un aigle vient les lui ravir. Qu'est-ce que ça veut dire ?

Et les convives ayant répété la même comédie de stupéfaction ébahie, le bouffon ajouta :

— Cela veut dire une femme adultère.

Puis ce fut le tour du papillon fixé sur du parchemin par une épingle qui ressemblait au poète victime de sa vanité. Mais la distraction commençait à gagner une partie des convives, déjà pris

de vin ou somnolents, tous vautrés sur la table, si bien que l'étrange amuseur conclut en annonçant cauteleusement, avec des gestes mystérieux d'oiseleur, qu'il allait poser la plus difficile des questions.

Il y eut une bousculade; les uns se réveillèrent en un tintamarre de vases entrechoqués d'où ruisselaient des fruits et des compotes; les autres, terrassés par l'ivresse, se plaignaient d'être piétinés. Le cercle des auditeurs se resserra.

— Un jour, un jeune loup, mourant de faim, fut pris par un berger, qui le nourrit et le soigna longtemps. Voilà que le loup mange son bienfaiteur. Qu'est-ce que ça veut dire?

Le silence s'aggrava dans la salle. Tous se regardaient dans les yeux avec une stupéfaction grandissante, étant donnée la simplicité du problème, qu'ils ne savaient pourtant pas résoudre. Puis les plus âgés commencèrent à se susurrer des mots à l'oreille, et une inquiétude bizarre gagnait peu à peu les convives assis près de Sabattan qui se leva lentement, et montrant d'un geste fiévreux Mafarka, à l'autre bout de la table :

— Je vais vous proclamer, dit-il, le nom du berger et surtout le nom du loup.

A ces mots, Mafarka bondit en avant, et renversant du revers de la main les aiguières et les plateaux que lui présentait un esclave, se dressa comme une colonne sur la table :

— Tu mens, chien galeux ! Je n'ai pas mangé

mon bienfaiteur! Je suis fils de roi et seul héritier légitime de la couronne de Tell-el-Kibir. Boubassa m'aimait, dis-tu! Ah bah! Il m'aimait comme le joug aime le bœuf, comme le hameçon aime le poisson! Mais, d'ailleurs, de quoi te plains-tu? L'ai-je tué? Au fait, ma bonté fut trop grande et vous avez le droit de me la reprocher, vous, mes convives, grands citoyens de Tell-el-Kibir, puisque c'est lui, Boubassa, qui a mis la patrie en danger! Je me contenterai de le bannir.

— Dans le ventre de tes poissons! murmura Sabattan, que ses amis retenaient par la taille.

— Oui, dans le ventre de mes poissons! Et pourquoi pas? N'ai-je pas été moi-même exilé dans le ventre de Boubassa durant toute ma jeunesse? Heureusement, j'en suis sorti, comme un beau diamant avalé. J'en suis sorti avec les excréments nocturnes que perd son intestin relâché... Il faut dire qu'il en est resté un peu malade. Ah! ah!

Et Mafarka eut un violent esclaflement, une rafale de gaîté qui secoua tous les convives réchauffés par les nourritures et les vins.

Les plus jeunes se renversaient sur le dos, pour mieux rire, en se tenant à deux mains le ventre sursautant.

Cependant, autour de Sabattan s'était formé un groupe aux allures cérémonieuses et officielles, qui regardait Mafarka avec une déférence hostile et menaçante. Celui-ci s'occupait néanmoins avec désinvolture de l'évolution des plats monumen-

taux, tout en prêtant l'oreille à la conversation sautillante et heurtée, dont il épiait les demi-mots bâillonnés.

Mais la colère lui nouait la gorge si douloureusement qu'il ne put garder longtemps son impassibilité, et empoignant le bras d'Abdalla, son premier capitaine :

— Transmets mes ordres ! cracha-t-il.

Après quoi, recomposant le plus frais sourire du monde, il préluda d'une voix très calme :

— Vraiment, je vois que la gaîté commence à faiblir ! Il ne sera pas dit que l'on peut s'ennuyer à ma table ! Veuillez donc vous retourner tous vers l'aquarium, et écarquillez bien les yeux, car le spectacle sera digne de vos illustres digestions ! Sabattan ! assieds-toi ici, très près de moi, et soulève bien haut tes paupières lourdes et frangées comme les robes des courtisanes... Holà ! les porteurs de torches !... Rangez-vous à droite et à gauche pour éclairer les poissons.

A ce moment, trois monstrueux requins sortirent des profondeurs noires, et sans agiter leur queue vinrent butter contre le cristal, le museau droit vers les convives.

Tous sursautèrent d'effroi. Il y eut un silence pénible scandé par les pas précipités des esclaves qui se hâtaient mystérieusement à l'étage supérieur. Puis l'on entendit un râle de poitrine humaine qui ressemblait à la plainte d'une poulie, et tout à coup un grand fracas dans l'aquarium, dont l'eau se brouilla.

Tous les convivres s'étaient penchés vers le

cristal, mais l'on ne pouvait rien distinguer à travers les remous gazeux et les moires rougeâtres qui ondoyaient élastiquement.

Les musiciens haletaient d'épouvante en tenant entre les mains leurs instruments morts. Et voilà que peu à peu, sous la flamme des torches, l'eau parut se clarifier en laissant entrevoir vers le fond un grand écheveau de chairs pourprées, pêle-mêle avec des dos scintillants de poissons. Soudain deux corps humains s'en dégagèrent, nageant frénétiquement vers la surface. C'étaient bien deux hommes ; il n'y avait pas de doute.

Nus tous les deux ; l'un pâle, souple, imberbe et d'une délicatesse féminine ; l'autre, qui le suivait lentement, bedonnait, et sur sa face usée la barbe collait comme une herbe marine. Leurs pieds rouges se prolongeaient en écharpes de sang.

Ils avaient déjà atteint la surface et restaient là-haut en gigotant fiévreusement et s'efforçant, à grands coups de reins et de bras, de tenir leur tête hors de l'eau.

Mais l'espace respirable qui les séparait du plafond n'avait qu'un quart de coudée. Et ils buvaient à tout moment de grandes gorgées d'eau. Que pouvaient-ils espérer encore, ces lamentables nageurs ? Où fuir ?... C'était néanmoins un répit, loin de leurs ennemis implacables.

Certes, les requins les avaient perdus de vue, car ils cherchaient maintenant dans les profondeurs de l'aquarium, fouillant les coins, de leur

museau pointu, et frappant les parois avec leurs queues métalliques, qui produisaient de grands remous.

Leur agitation grandissant toujours, le ressac de l'eau accéléra peu à peu son escarpolette tragique, lançant très haut les deux corps contre le plafond de l'aquarium. Une terrible alternative tordit d'angoisse la gorge des spectateurs.

— Tu vois, Sabattan? Mourir noyé ou le cerveau broyé!... Ils ont le choix, tes deux amis!... Tu les reconnais, n'est-ce pas? L'un, c'est Ibraïm-Gandakatale, le pieux conseiller de Boubassa... Il fallait bien lui rendre le festin dont il voulut me régaler l'an dernier, avec ce fameux *pilau* empoisonné que j'ai eu la chance de vomir sous son nez. L'autre, c'est son fils Aciaca, aussi crétin et aussi criminel que son père!... Ah! tu te tais?... Abdalla, amuse-toi donc à regarder la tête de Sabattan!... Il tremble... Entends-tu ses dents qui claquent d'épouvante?

Alors Abdalla fut pris d'une gaieté folle :

— Mais oui! Il a peur de finir là-dedans, lui aussi! C'est une fillette! Ah! ah!

Et son large esclaffement de rire retentissait lugubre et se prolongeait par saccades dans la joie feinte de tous les autres convives.

A ce moment, les requins découvrirent tout à coup leurs deux victimes et se ruèrent sur elles, la gueule béante.

Le plus puissant des trois s'acharnait contre Gandakatale, dont il attaqua le ventre énorme si

violemment qu'il fut un instant submergé par le ruissellement des entrailles, où son museau s'embrouilla comme dans un filet.

Le cadavre dégonflé se plia en deux et, la tête la première, culbuta vers le fond avec un long frétillement d'anguille.

Mafarka le suivit du regard en murmurant :

— C'est bien là ce que méritent les traîtres pourris d'envie comme toi !... Gonfle-toi d'eau amère, baril d'ordures enduit de miel !...

Aciaca suivit son père de près. On le vit se coucher sur le flanc en plongeant, la bouche grande ouverte et les jambes avalées par le second requin, qui, tout en secouant sa queue, poussa contre les parois de l'aquarium cette brouette fantastique et sanglante. Sans bruit, le crâne d'Aciaca éclata comme un œuf contre le cristal et ses bras s'ouvrirent comme pour embrasser les convives, tandis que sa main droite semblait ébaucher un adieu fatidique.

Mafarka, frissonnant malgré lui, palpa sa ceinture et n'y trouva plus ses amulettes. Mais il les oublia aussitôt pour crier à pleins poumons :

— Par Allah, mes chers convives, ce spectacle devient ennuyeux, à la longue !... Nous allons voir des danseuses magnifiques... Il faut bien que le petit Sabattan s'amuse un peu... Car je vois qu'il ne s'intéresse guère aux batailles de requins, et les cadavres le laissent assez froid !... Même ceux de ses parents !

Abdalla apparut alors devant la porte du fond.

— Maître, dit-il, dois-je faire avancer les danseuses ?

— Deux suffisent... Mais qu'elles soient plus belles que la clarté de la lune dans l'eau de mon aquarium !

— Maître, en voici deux, dont la beauté surhumaine suffirait à parfumer un paradis !

— Comment s'appellent-elles ?

— Libahbane et Babilli.

— Oh ! je les connais bien !... C'étaient les danseuses préférées de mon oncle Boubassa !... Abdalla, fais-les donc avancer... Mets à la porte les musiciens ; je veux le silence absolu... Les chansons décomposent le goût des mets et font tourner la chair des femmes. Il y a déjà assez de poison sur leurs lèvres pour qu'on y ajoute de la musique !

Tous les convives s'étaient couchés à plat ventre parmi des écroulements de fruits, dans le cliquetis des plateaux et des vases renversés. Et la stupeur les avait figés tous, accoudés, le menton dans les mains, car un frisson surnaturel venait d'entrer dans la salle.

— Par Allah ! cria Mafarka ; qu'on éloigne les lampes !... Je ne veux pas voir des visages convulsés de luxure autour de moi ! Il faut couvrir de ténèbres la face de l'homme quand le rut la chiffonne et la tord comme un linge mouillé !

Les torches et le brasier disparurent. Mais on y voyait pourtant toujours assez, car deux cages

de résine avaient été oubliées et leurs reflets rougeâtres tremblaient sur les convives comme sur des flots pétrifiés.

A cette heure la lune devait être assez haute sur la mer, car elle déployait sa lumière comme une gaze verdâtre tissée de béryls dans l'eau de l'aquarium, et cela formait une bande de pénombre enivrante tout le long du cristal. Le reste de la salle était obscur. Et rien ne révélait la présence des convives, si ce n'est les sursauts et les ronflements de plaisir dont ils saluaient les rayons lunaires qui se cassaient en pierreries soyeuses sur le dos des poissons, quand ils passaient moelleusement en projetant des ombres grotesques sur le pavé.

Les ronflements s'accrurent peu à peu, tandis que les deux danseuses s'avançaient en glissant avec les paresses sournoises de la brise dans les feuillages. Une étoffe tissée de fils d'or, d'une souplesse vivante, gainait entièrement leurs corps, sauf le ventre découvert, les bras et les seins, enduits d'une pâte phosphoreuse qui resplendissait. Leurs doigts étaient garnis de dés en forme de griffes d'or.

Elles avaient toutes les deux les cheveux noirs et le front ceint d'un bandeau écarlate. Leur visage ovale, d'une pureté surprenante, semblait ciselé lentement par les caresses de la mer. La pâleur de leurs joues était chaste et brûlante, mais leurs prunelles orageuses, couleur de jais bleu, avaient la fraîcheur électrisée d'angoisse des campagnes hantées par la foudre. Et c'étaient

aussi, par instants, des puits dont l'eau précieuse luit sous des bananiers touffus.

La plus grande s'appelait Libahbane. Son sourire aux froideurs marmoréennes et narquoises semblait dénombrer des morts autour d'elle.

Babilli, la plus belle et la plus fragile des deux, allongeait ses mains pour griffer l'air, comme un chat, avec de jolis mouvements badins et terribles. N'allait-elle pas miauler de plaisir tout à coup, dans l'ivresse de mordre et de tuer?

Elles passaient lentement en glissant à pas de voleur parmi les convives couchés comme dans un campement nocturne.

Tout à coup, Babilli vint s'allonger devant Mafarka et, lentement, avec des paresses infinies, elle se dégrafa et se délivra de sa robe, comme d'une écorce d'or, si bien que son corps en jaillit avec l'éclat savoureux d'un fruit dont la pulpe fraîche devait brûler.

Sa sœur Libahbane se pencha sur elle en simulant de lentes caresses. Elle passait et repassait ses mains sur les hanches et le ventre rond de Babilli, sans les toucher. Puis lentement ses doigts voyagèrent sur les seins pointus tout ruisselants de lueurs de phosphore. Et la peau veloutée de la jeune danseuse couchée se plissait sous cette caresse comme la mer sous la brise du soir.

Longtemps Babilli trembla de plaisir, avec la monotonie délicieuse d'un spasme continu... Enfin, Mafarka se soulevant sur les coudes, s'écria :

— Abdalla, donne donc de la cantharide aux danseuses! Nous allons faire un jeu très amusant. Mais il faut pour cela des ténèbres absolues! Qu'on éteigne ces deux flambeaux rouges!

Il fut obéi. Les brandons de résine agonisèrent peu à peu.

— Libahbane, et toi, Babilli, avancez donc parmi nous et choisissez les mâles les plus forts et les plus beaux...

— Mais nous n'y voyons pas! répondit Libahbane d'une voix légère comme une fumée violette.

— C'est là le jeu! Vous choisirez en obéissant à vos narines, ou mieux encore à l'instinct de votre vulve, car les yeux pourraient vous tromper et vous vous laisseriez prendre aux chamarrures de ma robe.

Dans les ténèbres, les haleines des convives sifflaient rageuses et profondes, avec des glouglous baveux et des hoquets de gouttières, tandis que les danseuses passaient à tâtons.

Tout à coup, Mafarka sentit entre ses bras le glissement d'un corps de femme, à la fois brûlant et glacé. N'était-ce pas le ventre squameux d'un des requins disparus au déclin de la lune?

Mais la bouche inconnue qui s'endormait sur la sienne était suave et sinueuse, et ses entrailles en furent soulevées de délices et de terreur. Il se dressa d'un bond et, repoussant le corps de la femme, il hurla :

— Assez! assez! Va-t'en! va-t'en! Holà!

esclaves, allumez les torches! Enchaînez donc ces femmes, et qu'on les jette aux poissons!

Un mugissement terrible lui répondit dans la salle. Tous s'étaient dressés dans les ténèbres, nez à nez, serrés l'un contre l'autre et criant, dans une bousculade terrible, comme des cages d'oiseaux dans une cale durant la tempête.

Dans la cohue, à grands coups de coudes, Mafarka se creusa un passage, hurlant et fonçant comme un fauve, à droite, à gauche.

— Oui! oui! Qu'on les jette aux poissons! Vous les aimerez davantage quand elles seront mortes!... Mais vivantes, non! non!... Elles ne peuvent passer parmi nous vivantes!

Puis en se retournant vers les danseuses, il les invectiva brutalement:

— Malédiction! Malédiction!... Vous avez, comme les papillons et les mouches, des trompes invisibles pour pomper la force et le parfum du mâle!... Comme les araignées, vous vous fardez au point de ressembler à des boutons de roses, et vous exhalez même des parfums grisants, pour attirer des insectes tels que nous, friands de fleurs!... Vous vous couvrez de squames, pour ressembler à la mer brillantée de soleil, et notre désir de fraîcheur fait de nous vos victimes!... Vous vous couvrez d'objets tintinnabulants, parce que c'est au moyen d'une clochette que l'on charme les tigres!... Tout le poison de l'enfer est dans vos regards, et la salive sur vos lèvres a des reflets qui tuent... oui, qui tuent aussi bien et mieux que des poignards!

Des voix dans les ténèbres hurlèrent :

— Non ! non !... Leur vie nous appartient. Elles sont innocentes et pures !... Ce sont des danseuses sacrées !

— Ah ! bah ! — répliqua Mafarka ; je veux qu'on les jette dans l'aquarium, ces filles dont le regard décompose mon sang !

Et comme on rallumait les torches, Abdalla disparut en traînant les deux danseuses parmi la bagarre assourdissante.

A ce moment, un esclave s'avança vers Mafarka et lui murmura des mots à l'oreille. Le roi pâlit affreusement et sortit de la salle, en enjambant les convives, comme un tourbillon.

VI

Ouarabelli-Charchar et Magamal

VI

Ouarabelli-Charchar et Magamal.

Comme ils sortaient du chemin couvert, Mafarka s'arrêta pour reprendre haleine, puis, comme s'il avait été piqué par une idée venimeuse, il cria au messager :

— Je n'ai pas bien compris ! Répète donc les paroles que tu as entendues ?

Il l'avait empoigné à la gorge et il le secouait comme un sac plein de reptiles, tout en parlant avec une précipitation convulsive.

— Oh ! maître !... tu m'étrangles ! Je suis innocent !

Mafarka lâcha l'esclave, qui s'aplatit sur le sol.

— Je sais... je sais que tu es innocent ! Mais la vérité... c'est la vérité que je veux !... Tu me caches la vérité !

— Non, maître... je ne t'ai rien caché !

Et l'esclave, en sanglotant, répéta son récit :

— Il y avait beaucoup de monde dans la cour...

Il faisait noir, car on avait oublié d'allumer les lampes. Toutes les femmes hurlaient comme des louves... J'allais à droite, à gauche, en demandant ce qui était arrivé. Personne ne me répondit. Tout à coup, Fatma s'est approchée de moi et m'a dit : — Cours vite à la forteresse de Gazr-el-Housan et dis à Mafarka qu'il vienne ici tout de suite, parce que son frère Magamal est bien malade.

— Malade! qu'est-ce que ça veut dire?... Elle n'a dit que ça? Malade!... C'est impossible! Il se portait si bien hier!

Et le délire de l'angoisse lui mordant le cœur, Mafarka piétinait de colère en insultant l'esclave :

— Qu'est-ce que tu fais donc là, bouche bée?... Tu n'as pas un cheval? Il me faut un cheval... un cheval... un cheval! sans quoi je n'arriverai que demain là-bas!... C'est si loin! Au bout de la ville!... Appelle donc, toi aussi! Frappe à ces portes et demande un cheval pour le roi!

Mais les maisons ne répondaient pas, muettes comme des tombeaux vidés de leurs morts, sous les étoiles qui agonisaient dans l'éclat grandissant de la lune.

Mafarka leur tendit le poing avec rage, et ses yeux virent avec effroi le phare qui imitait son geste, en se dressant comme un immense bras, avec sa poignée de pierreries lumineuses.

Mais ce n'était qu'un rêve, et il se frotta les yeux violemment, pour chasser les ombres qui obscurcissaient son cerveau.

— Allons vite! cria-t-il. Viens! Il faut courir!

Le roi et son esclave traversaient maintenant le quartier des pêcheurs. Dans le dédale des ruelles qui se contournaient et se déhanchaient à leur caprice, le pavé poisseux les obligea à ralentir leur course. De temps en temps, l'esclave frappait à une porte. Mais personne ne répondait. Tous les hommes étaient en mer, pour la pêche.

On voyait leurs barques noires, harassées, chevauchant la mer parmi l'agilité des éclairs qui couraient de toute la vitesse de leurs jambes nues et phosphoreuses, la galabieh retroussée, dans les décombres noirs des vagues.

— A nuit d'orage, poisson abondant ! dit l'esclave.

— Que le naufrage les engloutisse tous ! cria Mafarka, qui sentait son cœur se durcir comme un nœud et tour à tour inonder sa poitrine de larmes.

Et la douleur cuisante liquéfiait sa volonté, et cela l'irritait.

— Suis-je donc pourri dès la naissance, du moment qu'une simple nouvelle qui n'a rien de grave suffit à me réduire comme un linge mouillé de larmes ?

Il s'arrêtait par instants, après des courses folles, et aussitôt toute l'amertume de la mer gonflait sa poitrine. L'épouvante nocturne le talonnait, fouettant son cœur qui s'empêtrait dans les ruines de sa tristesse, comme ces grands nuages aux croupes tumultueuses croulant et s'affaissant sous les coups de trique du vent, dont la violence redoublait.

Il fallut s'arrêter et s'accrocher aux murailles, pour ne pas être culbutés aux tournants des ruelles qui dégringolaient vers le port, là-bas, où à des distances incalculables on distinguait sur le pont des voiliers rougis par les lanternes, des silhouettes noires et pointues de marins, semblables à des papillons fascinés.

Ainsi, en se tenant par la main, adossés contre les murs, sous les balcons débordants grillagés de fines menuiseries, les deux hommes écoutaient le bruit du vent, qui parfois s'accroupissait comme un ouvrier et, tous ses outils étalés autour de lui, s'efforçait de dégonder les portes.

Mais un long aboiement douloureux leur glaça les reins. Ils avaient atteint le quartier des Tisserands. L'écheveau des ruelles devenait inextricable comme les fils d'un métier. Il fallut acheter une torche. Mais le vent l'éteignit.

Dans la cour d'une caserne, ils trouvèrent un cheval et un flambeau de machallah : c'était une petite cage de fer, emmanchée d'un long bâton. Quand elle fut bourrée de résine flambante, Mafarka bondit en selle et éperonna violemment sa monture. Et l'esclave courait près de l'étrier, avec sa crinière de flammes, en portant une réserve de bois dans sa galabieh, gonflée sur le dos comme par une bosse.

Les aboiements reprirent de distance en distance, avec des saccades furieuses et rancunières qui navraient les ténèbres.

— Ce sont des chiens enragés, dit l'esclave.

Mafarka s'arrêta, le cœur suspendu.

— Ils sont entrés par centaines, à travers les brèches des remparts, et ils ont mordu des femmes et des enfants.

— Mais il faut les massacrer tous, chiens et mordus! dit Mafarka...

Comme il avait prononcé ces mots, une bouffée de voix rauques et de cris aigus les assaillit au tournant de la rue des Armuriers. En contre-bas, par une ruelle plongeante dans une place creuse comme un entonnoir, c'était une ronde de femmes dépenaillées, un écheveau monstrueux de bras qui roulait sous les pattes blanches et fourrées de la lune.

— Tu vois, maître... Ils donnent la chasse aux chiens!

Mafarka éperonna son cheval, qui variait son allure à tout moment, comme s'il était gagné par une angoisse mystérieuse. Parfois il dressait les oreilles à voir courir sur les murs enduits de lait lunaire son ombre devenue fantastique et celle de l'esclave qui semblait lui mordre les sabots, comme un chien. N'était-ce pas la bave d'un chien enragé, cette lueur argentée et visqueuse sur la muraille?...

Mafarka sentit son corps soudé à jamais sur la selle ; il eut la sensation exacte de meurtrir sa propre lâcheté, en plongeant ses éperons dans le ventre de la bête.

Elle redoubla son galop en rasant l'entrée des ruelles du port. A des profondeurs infinies, la mer écumante se tordait, les poils hérissés, en jappant comme un chien!... Comme un chien!

Comme un chien il subissait l'épouvante de cette nuit lugubre, qui le chassait brutalement, en lui crachant dans le dos ses rafales glacées.

Il avait horreur de son âme misérable, en sentant à chaque aboiement lointain son cœur fuir hors de sa poitrine, comme l'eau sort d'un vase fêlé.

Et les étoiles n'avaient-elles pas des museaux pointus et des yeux aigus de chiens acharnés sur la mer turbulente et blessée à mort, traquée de toutes parts, acculée contre les roches par les vents galopants ?

Le cheval plia tout à coup ses pattes de derrière, en se pelotonnant, pour éviter une morsure, avec le frisson des mulets quand ils flairent les félins dans le désert.

Et l'hallucination grandissait. N'allait-il pas être mordu tout à coup par cette lune, dont la tête blanche de chien ruisselait de bave gluante et crayeuse entre les nuages ?... Cet esclave n'allait-il pas le mordre, lui aussi, comme un chien ?... C'était bien l'implacable soif qui allumait ces prunelles blanches et trempait de salive jaunâtre ces dents, dans cette bouche haletante ! Car pourquoi donc l'esclave aurait-il couru ainsi en défonçant des corps aussi mous que des cadavres de chiens écrasés ?... Pourquoi se tenait-il si près de sa jambe droite, qui se glaçait peu à peu ?

Et par instants l'image de son frère bondissait sous ses yeux, entre ses bras... Et il haletait sous le poids chéri. Le visage de son frère, il le sentait collé contre le sien, avec ses grands yeux

assoupis à l'ombre des paupières et qui ne s'ouvraient que pour pleurer...

Oh! pourquoi pleurait-il ainsi?... Oh! larmes, larmes adorées, larmes précieuses comme des gemmes admirables et sacrées découvertes aux profondeurs de la terre après avoir déraciné une montagne!... Larmes qu'il aurait voulu recueillir dans le creux de ses mains et qui tombaient sans fin sur son cœur et sur le garrot de son cheval, inondant le monde!...

Mais comment faire pour arrêter ces larmes? Comment fermer ces paupières? Car il sentait que tout le sang, toute la vie de son frère, et la sienne aussi, s'en allaient irréparablement avec ces larmes!

Alors, avec une attention terrible, il tendait ses lèvres en avant, pour toucher les lèvres de son frère... Et il lui offrait des baisers, et ses mains se creusaient, devenaient légères pour mieux caresser ces joues bien-aimées... Et il ouvrait les yeux, où le regard et les larmes de son frère entraient comme un torrent de douleur!

— Tu es malade, Magamal... mon frère adoré!... Et où donc? Dis-moi!... Tu te sens faiblir?... Non! ce n'est pas vrai!... Mais qui, qui t'a fait du mal?... Ce n'est pas possible, n'est-ce pas, que tu doives mourir!...

Tout à coup, un souvenir lointain de jeunesse lui arracha l'esprit. Il se revit dans une case de briques, sur la berge de l'estuaire du Menzabou... Et il savoura les parfums vanillés, acides et poi-

vrés qui venaient des clos fruitiers. Magamal était avec lui; le terrible enfant menait sur la plage une vie de jeune sauvage et jouait avec les bergers, dont il volait le beurre et le lait...

Parfois, ils guettaient ensemble les bergères au bain, pour cacher leurs galabiehs... Et Mafarka voyait son frère accroché au rocher, pouffant de rire aux cris chatouillés et miauleurs des femmes nues.

Un soir, un soleil de safran ourlé de piment rouge s'allongeait sur la mer. Magamal s'était lancé à la nage derrière une grosse tortue, sans se soucier des caïmans qui foisonnaient dans ces parages, où l'eau douce se mêle à l'eau salée. Mafarka contemplait son frère, dont le corps luisait en filant sous les voûtes de verdure. Brusquement, une masse sursauta entre les joncs, une masse grise et molle gigotant sur des pattes courtes, et, vlan! un plongeon brusque qui troubla la molle joaillerie de la nappe translucide. Magamal ne s'en souciait guère, tout à la béatitude de se trémousser dans la fraîcheur saphirine de l'eau profonde. Mafarka lui cria de se garer, et l'enfant de nager encore, avec indifférence, par longues brassées paresseuses. Tout à coup, le caïman fut sur le point de l'atteindre... Mafarka revécut cet instant tragique si distinctement qu'il cria :

— Magamal! Magamal!...

Le roi et son esclave entraient maintenant dans le quartier riche. A droite, à gauche, des boutiques, où, sur le plancher, à hauteur d'appui,

somnolait un marchand assis en savetier, le corps ébloui par un fouillis de lampes. De loin, ces échoppes ressemblaient aux gueules des bateleurs nègres qui avalent du feu. Une foule de commerçants chamarrés tournoyait dans les cafés grecs, sous les lampes basses, pressées, aiguës comme des dents, mi-voilées par le feuillage retroussé d'un figuier, qui ressemblait à une grosse moustache. Et Mafarka songea à de monstrueuses bouchées de viandes triturées par des mâchoires puissantes. Au dehors, la lune avait oint les visages des maisons d'une huile de tristesse extatique, cependant qu'au milieu des rues des ripailleurs infatigables mangeaient, accroupis en cercle ou couchés sur le ventre, autour des grands feux où rôtissaient des agneaux. Ils se relevaient sans le reconnaître, les joues rougies par la réverbération des flammes et les lèvres gouttelantes de sauces blanchâtres, le narguaient avec des voix rauques et stridentes qui semblaient continuer l'aboiement lointain.

Oui ! oui ! c'était la même voix !... Et Mafarka contemplait les contorsions des agneaux sursautant sur les broches, et les visages des mangeurs... Et l'affreuse, épouvantable hantise des chiens lui entrait par les yeux élargis d'horreur, inondant son âme de poisons hideux.

Mais, peu à peu, les échoppes gorgées de lumières disparurent. De distance en distance bâillaient de pauvres tavernes sombres, éteintes comme des bouches de vieillards, avec la dent jaune et funèbre de leur lampe unique, et les

étalages de fruits pourris, bave et salive, hors de la porte...

Mafarka aiguillonna son cheval pour fuir leur haleine de bitume et de poil brûlé.

Ils contournèrent un massif de cactus géants, dont l'entrelacement ténébreux faisait songer à des nègres suppliciés, la tète enfouie dans la chaux vive et les larges pieds épais s'agitant en l'air. Un brouhaha énorme, un ressac de dos, et ils s'arrêtèrent enfin dans la cour de la maison de Ouarabelli-Charchar.

Subitement, Mafarka sentit une terreur vague lui tordre les entrailles tandis qu'il fendait la bousculade des serviteurs affairés, sous l'œil mordoré de la lune perchée sur le bord de la terrasse.

Devant lui roulait un flot noirâtre de femmes gémissantes. L'une derrière l'autre, à la queue leu leu, elles avaient formé une ronde qui traversait la maison d'une porte à l'autre. Elles tendaient les mains en avant et de leurs bouches sortaient des prières gémissantes mêlées de hou ! hou ! monotones :

Hou ! hou ! pleurez !...
Pleurez, voiles blanches,
Moins belles que sa galabieh
Au vent de la course !...
Pleurez, oiseaux,
Moins rapides que sa pensée !...
Pleurez, fleurs moins parfumées
Que son haleine !...
Pleurez, jeunes filles qui avez perdu
Les baisers de Magamal !...

Où l'a-t-on emporté ?...
Reviendra-t-il ?... Mais quand ?...

Nous planterons sur son tombeau
Un rosier dont les racines
Descendront jusque dans son cœur !...
Et quand le soleil couchant
Appuiera ses lèvres brûlantes
Sur les roses ouvertes,
C'est du sang de Magamal
Qu'il se grisera !...

Au milieu du cercle des pleureuses, une femme à la taille haute et seigneuriale secouait, d'instant en instant, d'un tour de reins rapide, les lambeaux flottants de sa galabieh noire et déchirée. Elle levait sa baguette d'ivoire, rythmant cette ronde qui s'accélérait en entrant dans la maison comme un vent de tempête et sortait péniblement de l'autre côté, avec les rampements d'une fumée grasse... pour alimenter sans doute un feu de sorcellerie.

Nous ne t'avons jamais désobéi !...
Nous ne t'avons jamais trahi !...
Ne quitte pas ceux qui t'adorent.
Pourquoi veux-tu errer ainsi
A l'aventure ?
Reviens dans ta maison !
Nous l'avons nettoyée soigneusement
Et nous sommes là
Réunis pour te recevoir !...

Nous avons préparé du pilau !...
        Veux-tu le karamendin ?
Nous avons aussi rempli les vases
D'un vin de Syrie parfumé de jasmin,
        Pour que ta soif amère
        Devienne ta volupté !...

Sur le seuil, un grand nègre. C'était Hassan, le serviteur fidèle de Magamal. Il scandait de cris de chacal irrité la mélopée des pleureuses, en injuriant celles qui se pressaient trop violemment pour entrer dans la maison. Parfois il semblait pris de frénésie, hochant la tête avec acharnement et s'égosillant, presque démantibulé par la précipitation de sa langue qu'il agitait convulsivement entre les lèvres comme un reptile venimeux.

— Hurlez, hurlez plus fort !... Allons ! plus fort ! plus fort !... Vous êtes donc fatiguées, bêtes paresseuses ! Pouah !... Voulez-vous donc que je vous réveille en vous frappant avec mon nerf d'hippopotame ?... Non ! non ! non ! pas ainsi ! Qu'est-ce que vous chantez ! C'est faux ! C'est faux ce que vous dites ? Non, Magamal n'est pas mort !... Taisez-vous !... Excréments de chiens !... Finissez donc de balancer vos tailles en cadence, comme des lézards !... Arrêtez-vous !...

Hassan courait de-ci de-là, en menaçant les pleureuses et leur crachant au visage. Elles se taisaient un instant en s'accroupissant devant lui et cachant leur tête, puis reprenaient, peureu-

sement, leur mélopée, dès qu'il s'éloignait pour se ruer sur les autres.

Nous planterons sur son tombeau
Le plus beau rosier
Du plus beau des printemps...

Tout à coup, Hassan empoigna un encensoir qu'il balança trois fois en l'air, puis le jeta dans un coin et courut chercher un grand cimeterre.

Alors, se dressant de toute sa taille en brandissant l'arme terrible, il s'approcha du plus gros des arbres qui ombrageaient la cour et l'entama à coups redoublés.

Une odeur violemment épicée se dégagea de la blessure végétale. Hassan criait :

— Sache donc, ô génie malfaisant, que je veux ensanglanter ton visage rugueux avec la lame vierge de ce beau cimeterre ! Allons ! sors de la maison !... Je te somme d'entrer dans le tronc de cet arbre !

Aussitôt, prodigieusement, l'arbre s'anima, se tordit, comme en proie à une étrange hystérie, et s'affaissa avec un grand fracas.

— Courez donc avec moi ! Voilà, voilà le démon ! Le démon a tué l'arbre, et il se débat maintenant dans le bassin !

Tous se précipitèrent autour de l'eau lugubre pleine de pierreries lunaires. Et les femmes hurlaient effroyablement :

— Hassan ! Hassan !... frappe-le !... Tue-le ! Tue-le !

Hassan avait empoigné une perche qu'il abattit sur l'eau, de toute sa force.

Brusquement il s'arrêta, en hurlant :

— Par Allah ! je l'ai tué, ce maudit démon !

Et, se retournant, il fixa Mafarka sans le reconnaître. Sa tête ondoyait encore dans un vomissement d'injures contre le génie malfaisant qu'il venait d'assommer.

Il ne s'arrêta que lorsqu'il sentit sur son visage la bouche et la voix du roi, qui l'entraîna violemment vers la maison.

Sous la haute voûte, la lumière bleue de la nuit se retirait peu à peu comme une femme cérémonieuse qui sort à reculons par la terrasse, en s'inclinant profondément et abaissant en cadence ses bras d'où pendent des haillons.

Mais où était donc Ouarabelli, la jeune fiancée de son frère ?...

Mafarka s'avança dans l'obscurité de la chambre nuptiale. Tout autour, sur les colonnes, des sphinx et des chimères de granit s'acharnaient immobiles, empêtrés dans leurs barbes nattées. Et Mafarka crut entendre le han formidable de leurs poumons dilatés par l'effort, car ces monstres sculptés se hissaient sur le levier des pattes crochues, tâchant de se délivrer, à coups de reins, de leurs entraves, pour bondir en avant.

Mafarka glissa sur de la pâte molle et ne comprit pas. Mais une odeur chaude et sucrée de sève humaine et de pourriture le mordit aux narines, et ses yeux, peu à peu habitués à la pénombre, devinèrent les lambeaux d'un cadavre

féminin, partout, autour de lui, par jonchées sinistres, comme après une flagellation.

Alors, tressaillant d'angoisse, il appela à grands cris l'esclave, qui s'avança en portant sa cage de résine flambante.

La couche apparut toute souillée d'une boue écarlate et comme défoncée par une lutte diabolique. De son creux inondé de sang émergeaient, pêle-mêle avec des touffes de cheveux, des vertèbres et des os qui semblaient avoir été mâchés par des dents de tigre en rut.

Et Mafarka, le cœur flottant et comme en rêve, fixa longtemps ces déchets lamentables qui suaient une odeur noire de luxure. C'étaient bien les restes lamentables de la divine Ouarabelli-Charchar !...

Une énorme tache brune attira ses yeux horrifiés. Il s'approcha. Là-haut, sous le plafond, il y avait une étrange forme accroupie, collée au chapiteau d'une colonne, un monstre noirâtre qui ressemblait à la fois à un colimaçon géant et à un colossal oiseau nocturne. Mais ses contorsions étaient d'un gorille suspendu à une branche, le corps recroquevillé et la tête enfouie dans les épaules.

Une coulée de bave blanchâtre descendait le long de la colonne et s'égouttait sur les dalles, scandant la mélopée des pleureuses, qui languissait nostalgiquement, comme prise de sommeil. Un aboiement lointain, rouge et acharné, la coupa brusquement.

Alors Mafarka, reconnaissant tout à coup sur

le chapiteau le corps crispé de Magamal, s'écroula par terre en se tordant les bras de désespoir.

Des sanglots profonds, lointains, s'arrachaient péniblement de sa poitrine et bondissaient hors de sa gorge, entre ses dents qui claquaient épouvantablement. Et son cœur frappait, frappait éperdument entre ses côtes, à droite, à gauche, en se rapetissant, pour chercher une issue, comme un prisonnier entre les barreaux d'une grille.

— Ah ! mon frère ! Mon bien-aimé ! Tu ne me reconnais plus, et tu vas mourir ! Ton sang a été empoisonné par la morsure du chien, et tu viens d'écarteler l'objet de ton amour, la pauvre Ouarabelli, ta fiancée chérie !... Oh ! non ! ne t'acharne pas ainsi contre toi-même, comme la statue du remords ! Oh ! je veux mourir, moi aussi ! Retourne-toi ! Embrasse-moi encore... Et mords-moi, si ça peut te soulager un peu. Je te tends les bras pour te serrer contre mon cœur ! Que ferai-je de la vie sans ton sourire ? Comment supporterai-je le souvenir de ton agonie désespérée ?... Oh ! tes mains ! tes pauvres mains blanches !... Ne les mords pas ainsi ! Ne déchire pas ta poitrine, en te tordant comme un serpent !... Je suis là pour te reposer, pour assouvir ta faim et ta soif !... J'ai mes joues pour la rancune de tes dents !... Que m'importent la gloire et la couronne, puisque je ne voulais les conquérir que pour te les donner comme des jouets ? Et tu vas mourir, sans m'abriter de ton dernier regard, sans me verser toute ta tristesse en un dernier

baiser! sans pouvoir me confier tes dernières larmes comme un trésor!...

Tout à coup, le corps de Magamal se détacha et s'aplatit au pied de la colonne... Mafarka s'enfuit en hurlant.

Toutes les femmes accroupies le long du mur de la cour dormaient, la tête plongée entre leurs bras croisés que soutenaient leurs genoux symétriques. Tout était mort; tout était aboli. La ville, les murailles, les armées avaient été balayées loin de lui. Il n'y avait plus que le glouglou de ce sang terrestre qui chantait au milieu de la cour!

Par instants, les pleureuses reprenaient dans le sommeil leurs hou! hou! funèbres, par habitude et par métier, comme les chiens poursuivent de leurs cris le gibier qu'ils voient en rêve.

Mafarka s'élança hors de la cour pour gagner la campagne. Il courait haletant parmi les tombeaux à l'abandon et parmi des amas de ruines, comme s'il était poursuivi par des fantômes, et de distance en distance il s'arrêtait : alors, se roulant dans les ornières poudreuses, il couvrait sa tête et sa barbe de poussière, déchirait ses vêtements et frappait violemment ses joues à en faire sortir le sang.

La fatigue l'abattit sur un tertre, au pied d'un dattier. Il se délivra de ses chaussures et plongea ses pieds brûlants dans la fraîcheur du sable, lentement avec un effort machinal, sans pouvoir lever les yeux jusqu'aux palmes vertes dont les ombres frêles rampaient autour de lui.

Là-bas, à l'infini, des plaines d'émeraudes poussiéreuses qui se rosaient peu à peu. Et, plus loin, le jaune désert immensurable, dont la sécheresse et la brûlure dorée semblaient s'iriser sous des plumages de lueurs bleues fanées et maladives...

Mafarka rèva de mordre dans la pommade sucrée des bananes très mûres, et une odeur étrange, mêlée d'humus, de vanille, de musc et de laine chaude l'assoupit.

VII

Le Voyage nocturne.

VII

Le Voyage nocturne.

Du haut de la citadelle, Mafarka, accoudé au parapet, guettait d'un œil inquiet le couchant tumultueux de pourpre et de fiel, où le soleil, comme une rosse efflanquée, allait geignant sous son fardeau de nuages. La terrasse était déserte. Il y avait en un coin une masse sombre et vague qui ressemblait à un sac contenant un corps humain.

D'instant en instant, le regard de Mafarka plongeait dans les mâtures enchevêtrées du port, qui lui rappelaient l'échafaudage des chevaux des nègres et sa forêt de pattes. C'était à s'y tromper, car les voix des ivrognes déchiraient l'air comme des cris de mourants sur un champ de bataille. Le festin magnifique de la veille prolongeait encore son vacarme de soûlerie : l'allégresse des buveurs qui s'étaient grisés toute la journée

sous le couvercle des toits ruisselait maintenant sur les quais et sur les places. C'était plaisir à voir cette délivrance des bras et des gorges engourdis par une journée torride étoffée de chaleur et ensablée de simoun. Le vent du désert avait soufflé dès l'aube, et c'était bien l'âme voltigeante et jaune de la ville qui élargissait dans le ciel pâle cette auréole de poussière envolée.

Un instant Mafarka embrassa de son désir toute l'immense couronne de créneaux pointus et mornes cernant les ventres cossus des mosquées et les terrasses pareilles à des étalages somptueux.

Mais il souffrait de voir les baguettes magiques du soleil sorcier se détacher d'elles en les appauvrissant de valeur. Il sentit que son cœur aussi se décolorait avec le ciel, et son regard, replongeant dans la ville basse, glissa parmi les trésors éblouissants des eaux, le long des estacades, fouilla les petites rues que la citadelle laisse tomber sur le port comme de longs rubans.

Tout à coup, il sursauta de voir devant le quai d'accostage un grand voilier noir et fourchu dont les voiles mi-carguées semblaient imbibées de pourpre. Car le soleil aplati, là-bas, sous l'écrasement des nuages, les arrosait copieusement de ses grands jets de sang qui retombaient en gerbe sur le rivage.

Puis le ciel pâle verdit et pourrit misérablement. Alors Mafarka empoigna le mystérieux sac noir et le fit rouler sur son dos. C'était

une lourde peau d'hippopotame qui moulait un cadavre.

Mafarka se mit à descendre vers les remparts. Malgré le poids énorme de sa charge, il accélérait le pas, jetant des regards furtifs à droite, à gauche, avec angoisse, et se retournant de temps en temps comme s'il craignait d'être suivi. Il fallait se hâter de gagner les ruelles tombantes, en profitant de l'ivresse générale qui imprimait son oscillation aux foules grouillantes sur les places et lançait les voix, comme des pierres, contre le zénith.

Mais personne ne le reconnaissait, car son visage et ses vêtements étaient souillés de poussière. Brusquement, le pavé se creusa sous ses pieds et aussitôt son cœur se crispa d'angoisse, car il sentit remuer son sac sur son dos !...

Ah ! bah ! quelle hallucination !

Il chercha mais ne trouva pas une idée dans sa tête. Il était en nage tant il avait couru. Ses mains étaient glacées. Et il cracha violemment pour se délivrer de la nausée qui lui emplissait le gosier.

— Ah ! si j'en pouvais faire autant avec mon cœur ! Ce cœur puant qui danse détaché dans ma poitrine, comme un baril dans la cale !

La plage était déserte.

Il longea des masures de pêcheurs, si basses que les poules sautaient de haut en bas de la terrasse dans la ruelle. Par la porte ouverte, il vit figée sur une natte, comme une planche car-

bonisée et pourrie, une vieille femme jaune-saumon dormant à jamais entre deux lampes qui fignolaient des deux côtés, à la hauteur de son front, et coulaient un peu d'ombre sous ses narines.

Tout à coup, le voilier se dressa, les poings tendus contre le ciel. Trois silhouettes noires, debout sur l'estacade, se détachèrent sur les ors élastiques de l'eau. La plus haute des trois s'avança vers Mafarka en se courbant. C'était Massabénara, le patron, un nègre gigantesque au rire blanc.

— Que la lune bénisse mes voiles et favorise de son haleine ton voyage, maître!

Mafarka répondit :

— Qu'Allah te rende en bonheur la fatigue de ton œil vigilant de pilote et l'essoufflement de ta poitrine de rameur!

Puis il ajouta à voix basse :

— Ce sont tes hommes, ces deux-là?

— Oui, maître.

Les deux matelots s'inclinèrent, tandis qu'il montait à bord avec son sac au dos.

Mafarka traversa le pont, déposa son sac à l'avant du voilier et s'accroupit auprès.

Aussitôt la manœuvre commença, pénible et sinistre, pour démarrer : le lourd voilier engourdi de sommeil semblait ne pas vouloir quitter sa litière. Qu'attendait-elle de l'horizon, la pauvre bête, sinon des coups de trique, et peut-être l'abattoir?

Les deux matelots étaient descendus dans un

petit canot qui se détacha de l'avant en filant de toutes ses longues rames, insecte aux pattes monstrueuses.

Il portait à la poupe un câble enroulé dont l'un des bouts était attaché au beaupré du voilier. Le câble se tendit et aussitôt les deux hommes s'arc-boutèrent, athlétiques, sur les avirons, pour tirer au large le bateau pesant.

Mafarka les regardait, quand une fraîcheur douce l'avertit de la marche. Il était couché sur le ventre près des barils d'eau douce et des couffes pleines de fruits, les yeux perdus vers les rougeurs sinistres du couchant, où bouillonnaient confusément les formes des deux rameurs haletants et acharnés.

Mais Massabénara n'était pas satisfait de leurs efforts, et il leur cria de sa voix rauque :

— Vous dormez donc sur votre charrue? Ganda, Raleh! sales agriculteurs!... Ramez plus fort!

Puis le capitaine disparut dans l'entrepont, où les ténèbres se coagulaient sinistrement. Alors Mafarka se retourna pour suivre son âme volant à tire-d'aile vers Tell-el-Kibir, qui s'abîmait peu à peu.

L'amphithéâtre bariolé des maisons étagées se fermait comme un livre que le regard du soleil avait quitté avec indifférence. Un instant la ville apparut toute érigée sur les colonnes torses et les mirobolants escaliers que formaient dans l'eau les reflets plongeants de ses lanternes.

Il entendait sur lui le claquement des voiles et

leur bouillonnement de mamelles monstrueuses. Ses yeux fixaient les contours déchiquetés de leur ombre énorme, traînée à la poupe dans le sillage comme un manteau déchiré.

C'était bien son passé qui s'effrangeait ainsi, misérablement.

Et comme il se penchait sur le beaupré, il vit que l'étrave courbe formait avec son ombre des ciseaux noirs entamant péniblement l'acier étincelant des eaux. Oh! pauvre volonté s'acharnant sur le métal de sa destinée!

Mais un bruit le fit sursauter. En se retournant, il vit monter de la cale un enfant noir qui avait sous son bras une benjoh et une petite flûte entre ses doigts. Sans mot dire, l'enfant vint se coucher à l'avant, près du roi, sur un amas de cordages, et commença à souffler dans le tuyau frêle, qui ébruita son petit air grêle, très doux. Et Mafarka se rappela d'avoir entendu cet air plaintif un après-midi d'été, sur une place déserte, sénile et foudroyée de soleil, à Derbich, le jour des fiançailles de Magamal.

Son cœur suivait le trottinement de la mélodie qui sortait de la flûte, grésillement harmonieux, bruissant parmi la splendeur des métaux en fusion, dans la sonorité close du golfe, que la nuit fermait de toutes parts et dont on entendait les verrous criards. Mais ce n'était qu'un bruit d'avirons qui venait du canot rampant là-bas sur la pâleur métallique des flots.

Les deux formes noires se pliaient toujours avec un geste large et isochrone, haletant sur le

croisement noir de leurs rames, comme pour recueillir les trésors du couchant. Les poulies somnolentes sur les antennes se plaignaient en rêve, et leurs sanglots se mêlaient aux voix suffoquées des flots qui complotaient sous la quille.

Le voilier suivait docilement les stridents et brusques arrachements de la corde, qui l'attachait à son canot dévoué, et s'avançait à pas lents dans les embûches des flots en levant très haut ses yeux de toile blanche, comme un mendiant aveugle guidé par un chien fidèle.

Et l'enfant reprit sa mélodie sous les voiles qui, la chair molle, tout affaissées le long des drisses, frémissaient par instants, dans l'anxiété amère du crépuscule. Parfois elles se tordaient l'une sur l'autre, s'efforçant de s'embrasser, en cherchant éperdument leurs bouches, dans un noir désir de tendresse désespérée.

A la fois lasses et fiévreuses, elles s'ennuyaient d'attendre la brutale emprise des vents. Mais c'est en vain qu'elles s'offraient, avec l'élan des femmes étiolées que les mâles ne daignent pas d'un regard.

Les unes semblaient déjà résignées; d'autres avaient des frissons désespérés vers le ciel, et leurs bras, comme des ailes cassées, retombaient dans la torpeur stagnante du soir.

Une paix sinistre et un sommeil mortel pleuvaient de leurs gestes lugubres.

Et le cœur de Mafarka disait :

— J'ai quitté la lutte! O voiles de mon désir,

ô mes vampires, allez-vous donc m'endormir à jamais?

Il sentait vraiment son corps s'effondrer peu à peu sous la pluie de ce sable mélodieux, si fin, qui montait de la flûte et retombait sournoisement pour l'ensevelir.

L'accalmie du soir était doucement dissolvante. Le voilier longeait maintenant les hautes roches du phare, en rasant les fanaux, calmes et lumineux fronts de sages, penchés sur leurs reflets aussi doux que des disciples attentifs et soumis.

Et Mafarka leur demandait en silence :

— Qu'écoutez-vous? Pourquoi tremblez-vous?... Se soumettre? A qui? A quoi?... La destinée? faut-il la construire?... Que faire, quand les matériaux sont mauvais? Se détruire?

Là-bas la ville, au ras de la mer, formait maintenant une barre de fer rouillée qui grandissait à mesure que la lumière s'anéantissait. Mais la flûte du nègre alluma de nouveau les feux follets de ses notes funèbres qui entraînaient l'âme de Mafarka vers les reflets des vagues. Il se sentait doucement glisser avec ces lueurs roses dans la transparence des eaux.

Il entrait dans ces maisonnettes liquides dans le cercle intime de ces lampes familiales, parmi la rêverie des reflets calmes, discrets et religieux, pour fuir l'orage qui tordait au dehors les ramures de sa pensée!

Et c'était une souriante et douce leçon de suicide qu'il écoutait. Les vagues l'appelaient d'un geste souple et continu, si persuasif!...

— Là-bas, disaient-elles, vois-tu l'éblouissement charmeur de ces remous?... Tu trouveras une mort suave et lente. Va! tu peux t'engouffrer entre nos bras et t'évanouir comme un reflet!

Brusquement son esprit bondit en avant en aboyant :

— Pourquoi, pourquoi, Mafarka, laisses-tu grimper ces formes et ces images rêveuses et plaintives sur la rigidité implacable de ta volonté lucide? Ce n'est pas l'amour et le suicide que tu dois cultiver, mais la douleur féconde et virile!... Accepte la tristesse et l'amertume dont le soir abreuve l'espace. Nourris ton cœur de nostalgie. Donne-lui à manger tous les nuages et toutes les étoiles... Qu'il les mâche et remâche, mais avec la dureté de ces roches qui mordent les reflets navrants du ciel! Garde-toi d'obéir au crépuscule! Tu es et tu seras l'esclave de ce mort bien-aimé, l'esclave de ton deuil!... Tu es la victime de la victime des chiens du Soleil!... Il faut, il faut perpétuer dans ton âme l'écho de leurs hurlements funéraires et cimenter les blocs de ton avenir avec leur bave argentée et puante!

Mais la flûte mélancolique répondait :

— Oh! viens donc, pauvre âme, sur l'escarpolette des vents jaseurs et balayeurs de vérités inutiles!

Comme le voilier eut dépassé la pointe extrême du promontoire, une brise légère commença à gonfler les voiles, qui clapotèrent de joie, en bombant leur ventre et leurs joues grasses de ténèbres. Le canot accosta aussitôt, et les deux

marins grimpèrent à bord, hissèrent l'embarcation.

Le jeune mousse nègre s'était dressé, debout sur le beaupré, tout nu avec son pagne de coquillages bruissants. Sa silhouette montait et descendait sur l'horizon, au gré du voilier qui roulait en essayant ses forces, fendant avec aisance la vaste haleine blanche de l'espace. On voyait que là-bas une grande lumière avait fait naufrage. Elle était enfouie, ensevelie à jamais sous la nuit croulante.

Le mousse avait abandonné sa flûte ; il tenait dans ses bras une petite benjoh, dont les miaulements très doux faisaient pleurer d'amour dans le vaste soir des mers.

Tout à coup, il se dressa sur la pointe des pieds et appuyant l'instrument à son épaule il caressa très lentement de ses doigts secs les cordes mourantes de tendresse. Puis inclinant sa tête crêpue, il guettait cette petite musique plaintive et tout effrayée, qui montrait son fin museau et se nichait comme une petite chatte blessée.

Le vent dispersait la voix triste en larmes avec l'embrun. Et cependant les étoiles commençaient à poindre, et la benjoh sanglota sur chacune d'elles à mesure qu'elles naissaient. On eût dit qu'elles jaillissaient, comme de volages et douces étincelles, des cordes orageuses de la benjoh, entre les doigts de l'enfant.

Il avait un visage d'ébène avec la belle entaille blanche du sourire. Assis maintenant au creux

d'un amas de cordages, il fixait tristement ses yeux de nuit amère sur les cordes de la benjoh, comme pour en guetter les plaintes suaves.

Et Mafarka l'écoutait tout en sentant que son esprit alourdi par les idées héréditaires de maladie et de mort se détachait peu à peu de la chair et montait, montait très haut, sur ces lentes bouffées mélodieuses, dans une atmosphère de liberté et de légèreté idéale.

Cette sensation devint si enivrante qu'il se dressa tout à coup, en criant :

— O ma pensée!... cesse donc de veiller sur mon corps comme un guetteur! Tu vois bien qu'il ne se soucie plus des souffrances et des remords! Tu vois bien qu'il méprise et surmonte la douleur, en flottant dans des régions sublimes d'inconscience heureuse!... Et toi, mon âme en vacances, balance-toi donc comme un nuage sur les cimes aériennes et bleues de la musique!...

« Bientôt, je serai semblable aux oiseaux, car de mon cœur couvé par le soleil naîtra mon fils aux ailes mélodieuses!...

« Quand je descends de la demeure aérienne où rêve ma divine maîtresse, la Musique, je rentre sans tristesse au taudis de ma conscience inférieure, heureux de le trouver tout purifié... Dans mon voyage céleste, j'ai découvert que la souffrance et le mal n'ont pas un pouvoir absolu sur nous. La faculté de m'élever ainsi au-dessus des douleurs détruit en moi la croyance que j'avais en leur puissance dominatrice. Je me sens fier

de pouvoir les vaincre. J'ai acquis une provision d'azur que je garde près de moi dans ma maison corporelle, pour les heures des désharmonies intruses... Joue encore, mon enfant, car je crois à la vertu curative d'un ton musical. La répétition de la période vibratoire agit sur le désordre de l'esprit comme l'huile sur les eaux... La santé est un canal de musique aux ondes régulières et périodiques ; la maladie est un ravin où court le torrent du fracas avec ses remous saccadés...

Dès que Mafarka eût cessé de parler, le mousse se dressa, tourna sur lui-même et souleva la benjoh très haut sur sa tête, tout en pinçant les cordes fiévreuses, puis il l'abaissa jusqu'au ras du pont, et aussitôt après il la brandit encore vers le zénith, pour saluer la lune qui brusquement éclata de lait, comme une noix de coco.

Le jeune mousse la fixait amoureusement, en se balançant sur place avec des grâces maniérées, les yeux mi-clos, le visage extatique et cérémonieux.

Alors les trois nègres l'imitèrent, et tous, les bras tressés aux bras, entonnèrent un chant en frappant le plancher de grands coups de talon, puis languissamment se balancèrent sur place, les pieds unis. La musique s'alentissait et s'enfiévrait tour à tour, comme une caresse luxurieuse gonflée de meurtre et d'amour. Et tout en l'écoutant, Mafarka sentait une rixe sanglante éclater dans son cœur, comme dans un bouge étroit et sombre...

Au loin, un voilier passa comme un fantôme géant; une voix inconsolée montait de l'avant :

Et d'azur en azur la Folie me balance,
J'ai perdu mon chemin, ne me l'enseignez pas !...
Noyée ma cargaison et trouée ma voilure...
Je n'aime que le vent salé de l'aventure
Et les larges étoiles qui éclatent d'effroi !...
J'ai perdu mon chemin, ne me l'enseignez pas !...

C'était un pilote ivre ou fou qui chantait à tue-tête, pour savoir ce qu'il peut tenir de désespoir dans la plus vaste des nuits étoilées.

La voix rasa voluptueusement les flots, puis se rua dans le silence de la nuit, et le silence en pleura.

Les marins s'étaient accroupis, immobiles et graves, les genoux entre les mains, en fixant la benjoh. Elle se tut pour laisser miauler les étoiles violentes qui griffaient les croupes des vagues...

Tout à coup, une tendre clochette tinta dans la solitude infinie. La petite note de métal se balança sur la brise et s'avança droit vers le bâbord.

Mafarka, accoudé, l'écoutait oublieusement. C'était un de ces plateaux de liège qui flottent sur les filets et dont la clochette suspendue révèle la présence des poissons en tintant à leur moindre tiraillement. La clochette se plaignait d'être ainsi toute seule parmi l'immensurable troupeau des vagues.

Son tintement scandait les grands mouvements

las de la mâture qui décrivait de molles ellipses autour des étoiles. Une douce torpeur pleuvait sur Mafarka : il sentait son cœur ondoyer dans sa poitrine, en suivant l'oscillation des fanaux rouges dans les cordages.

Peu à peu sa tête chavira de sommeil et piqua le fond d'une lame, dans un océan d'oubli. Aussitôt toutes les Nuits de la terre accoururent pour s'acharner sur sa chair brisée. Il dormait, la tête sur son sac, oreiller funèbre, et ses reins sursautaient comme sous le piétinement d'une foule.

Et cependant, à mesure que le mât de misaine s'efforçait d'enfiler la noix de coco lunaire, Massabénara et les deux marins, sourdement, en rampant, s'avançaient vers Mafarka. Ils s'arrêtaient de temps à autre pour surveiller son sommeil inquiétant. Mafarka rêvait en ce moment d'être broyé par les crocs d'un lion gigantesque... Devait-il se réveiller ? Ah ! bah !... il faut bien laisser manger sa chair par l'Invisible !... Après tout, la douleur et l'épouvante, c'est bien ce qui doit courir dans les veines des hommes forts, pêle-mêle avec le feu du courage !

Et il plongeait toujours plus avant dans son sommeil, volontairement... Il pensa : — Ce n'est pas la première fois que je dors la tête noyée dans la crinière d'un lion ! Vraiment, je ne savais pas que les nuits ont des crinières !

Le pont était obscur, car le voilier voguait maintenant dans un détroit qui séparait deux îlots rocailleux couvrant de leur ombre tout le bras

de mer. Massabénara en profita pour se rapprocher encore des jambes de Mafarka...

Il rampait à quatre pattes, un poignard entre ses dents et une corde entre ses mains. Raleh le suivait à gauche ; le troisième marin tenait la barre du gouvernail, aux aguets, écoutant les bruits des vagues pour distinguer à leur glouglou les écueils invisibles, comme un musicien accordant sa derboukah. Le mousse dormait au creux des cordages.

Cependant la lune versait entre les dents blanches de Mafarka un lait qui avait le goût rance et creux d'une sépulture ! Pouah ! Il se tordit violemment, avec des soubresauts, et se trouva tout à coup dressé sur son séant, les yeux ouverts.

— Oh ! voilà bien l'explication de ce mauvais rêve !... Lâches !... Traîtres !... Chiens galeux !...

D'un bond, il s'était levé, et empoignant le sac, il le fit tournoyer sur sa tête et l'abattit en plein sur le capitaine, qui s'écroula sur le dos.

Alors, lâchant sa funèbre massue, Mafarka lui tomba à deux genoux sur l'estomac, puis il lui écrasa le nez d'un coup de poing, tandis que de sa main gauche il lui arrachait le poignard.

Voluptueusement, avec la pointe, il lui travailla dans la gorge, cherchant le fil de vie, comme on vide les entrailles des poulets... Quand il sentit le corps immobile entre ses jarrets, il se releva pour affronter le second marin.

D'abord il feignit de lui lancer en plein visage

son sac pesant, qu'il lâchait presque aussitôt. Puis, avec une vitesse foudroyante il se rua dans les jambes du nègre, si rapidement, que celui-ci s'affaissa sur le pont. Mafarka était déjà sur lui.

Lentement, il l'étrangla, en lui bourrant le cul de grands coups de genoux, pour l'abrutir.

Enfin, il se releva et il vit à dix pas, près du gouvernail, un homme grand et fort qui l'attendait debout, sous la lune.

— Tiens ! Sabattan !

Et Mafarka ricana de joie. C'était Sabattan qui avait préparé le coup, en pleine mer !

— Pas de chance, mon cher ami !... Car tu vas suivre tes deux compagnons !... Vraiment, si tu ne te sens pas les moelles glacées, tu as bien du courage, et tu es digne de me braver ! Ma force et mon adresse donnent de bons résultats ! Tu le vois...

Et il lui montrait les deux cadavres étalés sur le pont en pleine lumière...

— Avance ! Allons !...

Et comme Sabattan hésitait :

— Ah ! bah ! finissons donc ! Tiens, tu vas mordre là-dedans, dans cette peau d'hippopotame !...

Puis il souleva à pleins bras le corps de son frère, devenu plus compact qu'un morceau de granit.

— C'est Magamal, Magamal qui t'écrasera le nez !... Magamal !... mon frère bien-aimé ! Pardonne-moi de ballotter ainsi ta pauvre chair macérée dans la douleur... Mais il faut bien que je broie nos ennemis !... Viens donc à mon

aide!... Côte à côte avec toi, l'un près de l'autre, nous combattons comme sur les remparts!... Et tu viens à mon secours de tout le poids de ton corps!... Oh! ta rage! Je la sens grandir avec la mienne!... Merci, merci, mon frère!...

Comme il disait ces mots, Mafarka s'embarrassa fatalement dans une corde invisible et s'affala sur le pont... L'instant fut terrible. Sabattan se précipita sur le roi.

Mais d'un coup de reins, en faisant de ses jarrets tendus un levier explosif, celui-ci rejeta loin de lui son adversaire, l'empoigna à la gorge et l'accula contre le parapet.

Alors Sabattan se prit à entraîner Mafarka, sournoisement, vers le bastingage, en profitant d'une inclinaison du voilier.

Il était moins fatigué que Mafarka, et ramassant ses forces il se préparait à culbuter celui-ci, d'un coup d'épaule, dans la mer.

A ce moment, le mousse nègre, qui s'était rapproché, s'écria :

— Maître! Maître!... Prends garde! Il va te faire un croc-en-jambe et te pousser dans l'eau!...

— J'y tomberai avec lui! répondit Mafarka, en mordant la joue de son ennemi. Tiens, animal!

Ils tombèrent tous les deux, enlacés. Mais Mafarka se dégagea aussitôt des bras de Sabattan, se souleva sur lui, en lui écrasant les épaules.

Svelte, celui-ci plongea. Mais Mafarka le suivit, dans un bouillonnement d'écume.

Le mousse nègre le vit filer, tout jaspé de rayons argentés et progressivement glauque et noirâtre à mesure qu'il s'enfonçait avec l'aisance d'un dauphin.

Puis la courbe décrite ramena Mafarka tout seul vers la surface, où sa tête pointa, les cheveux aplatis comme des franges sur son front.

Sabattan ne reparut pas.

Quand Mafarka se fut hissé sur le pont, il se délivra de ses vêtements et, à coups de pied, il poussa dans la mer les deux cadavres...

Tout autour, c'était à l'infini le soulagement des vagues heureuses d'être enfin libérées de la nuit obsédante. Une joie énorme gonflait la poitrine de Mafarka, tandis que, tout nu, debout sur la proue, il fixait là-bas l'orient qui blanchissait graduellement.

Ses bras croisés faisaient saillir ses pectoraux, et le sillon velu de sa poitrine était peigné et collé par l'eau. Ses muscles se dessinaient avec précision sous la fine toison qui le couvrait des pieds à la tête.

VIII

Les Hypogées.

VIII

Les Hypogées.

Mafarka ne put réprimer un cri de joie en voyant au loin monter du fond de l'abîme les premiers rayons du soleil qui teignaient de rose le zénith et s'abaissaient sur sa tête pour le bénir. On eût dit les bras, tatoués d'ocre, de pourpre et d'indigo, d'une immense idole au ventre tourbillonnant de feu, qui se dégageait lentement des nuages fourchus, enchevêtrés comme des toits de pagodes.

Aussitôt Mafarka s'agenouilla et levant sa tête au ciel, les mains sur les flancs, il laissa son sang prier doucement le soleil, comme un jet d'eau, dans une vasque de porphyre ombragée de lauriers-roses.

Le jeune mousse avait pris la barre, et le voilier, bercé par le clapotement de ses voiles, rasait maintenant l'île de Balambala, dont les collines, boursouflées de verdure, étaient couronnées de forêts sombres au contour déchiqueté qui se dessinait à l'emporte-pièce sur le ciel pâle.

Des jardins étagés se penchaient mollement pardessus les terrasses, pour toucher les flots avec le bout de leurs branches inclinées, ainsi que des femmes couchées à la poupe d'une barque abandonnent leurs mains baguées au fil de l'onde.

Mafarka se sentit enveloppé dans l'haleine embaumante et sucrée de cette île qui reflétait bizarrement son profil énorme dans la mer. On voyait danser élastiquement sur les remous un temple illusoire avec sa façade noirâtre, sa flore de marbre agile et ses piliers fiévreux.

En glissant sur ces images éphémères, le roi se sentit tout à coup envahi par un orgueil enfantin de jeune artiste ingénu. N'était-ce pas pour lui plaire que les voix des villages invisibles jaillissaient comme des sources chantantes, d'une fraîcheur aigrelette ?

Une lumière neuve lui entrait dans les yeux par jets souples et clairs qui lavaient son âme et disposaient peu à peu son corps fourbu dans un bain de sommeil ineffablement glacé, bleuâtre et pur.

Il s'y abandonna comme un mort. Mais ses jambes marchaient néanmoins en rêve en portant son cœur de vallée en vallée sous un soleil magnifique, pesant et bas, si bas qu'il fallait se courber pour ne pas donner du front dans ses piquants d'or.

Il atteignit ainsi un champ de blé tout velouté de lueurs vertes et acides. Aussitôt, le désir le prit de s'y vautrer comme un âne, les jambes en l'air, ce qu'il fit avec délices, car la

fatigue et la nausée avaient empouacré sa gorge, ses poumons, son estomac et son intestin.

Couché sur le dos, et la poitrine nue, il voyait sans effroi le soleil s'abaisser sur lui rapidement. La vitesse de l'astre était telle que Mafarka eut à peine le temps de voir le disque muer de forme. C'était maintenant une poule colossale de cuivre massif, qui élargissait à l'horizon ses ailes de clarté. Quand elle fut tout près de lui, elle se trémoussa, fienta dans ses yeux et s'abattit sur son cœur.

Mafarka cria d'ivresse sous la suffocation violente :

— O Soleil, ô Poule aux grands œufs d'or magiques !... Voici l'œuf de mon cœur... Chauffe-le donc, brûle-le, couve-le !...

Et comme il dormait toujours, il rêva de s'assoupir dans les blés profonds. Une douleur à la poitrine le fit sursauter. C'étaient bien des coups de bec acharnés, de bas en haut, contre la coque de son cœur.

— Mon fils ! mon fils ! C'est toi qui demandes à naître !... cria-t-il. — Mon fils, sublime oiseau du ciel, aux ailes mélodieuses !

Quand il se réveilla, le soleil était disparu et la fraîcheur du soir s'épanouissait comme une immense rose humide. Mafarka se dressa, et sa bouche désira l'opulent étalage d'oranges que les nuages transportaient, tels des chariots incandescents dans les ornières somptueuses du couchant, sur un tressaillement de roues éblouissantes.

Le voilier glissait maintenant entre des barques noires, velues et toutes goudronnées de ténèbres, qui s'avançaient lentement, poussées pardes rameurs invisibles. Leurs proues lourdes se mouvaient, hostiles et revêches sur l'argent des eaux. Un étroit canal s'ouvrait devant le beaupré, et le voilier serpentait à travers des terres à demi noyées, molles et capitonnées d'herbes pourries, d'où se levaient de grands oiseaux bleus, d'un vol crépitant et gemmé.

Leur splendeur était telle que le mousse les contempla longtemps en extase, en oubliant le gouvernail. Le voilier s'assabla.

D'un bond, Mafarka empoigna la barre, car il avait reconnu le dangereux canal de Gandaborrou. Devant eux, la mer bosselée d'ombres mouvantes et de roches était indéchiffrable. Le petit mousse effrayé commença à pleurer dans les ténèbres envahissantes. Alors Mafarka fit glisser lentement le canot le long de la coque du voilier et s'y coula avec souplesse. Puis, détachant l'amarre, il rama en flairant les écueils invisibles, les yeux braqués vers les lointains fumeux du canal.

Sur sa tête, le ciel bleu-noir, infiniment lointain, se parait de myriades d'étoiles. Brusquement il se retourna : le voilier avait disparu. Il n'y avait plus à l'occident qu'un fin nuage de peluche jaune, tout assoupli par les doigts de la brise et qui ressemblait à un serin lissant ses ailes soyeuses, de son bec d'or.

Mafarka reprit les rames, engouffrant de plus

en plus son âme dans une tristesse illimitée. Les hautes falaises grandissaient devant lui et leur façade de temple fabuleux se creusait de haut en bas, d'ombres irritées, séparées l'une de l'autre par des piliers grisâtres qui supportaient le fronton d'une montagne de basalte.

C'étaient les Hypogées de Kataletoro. Comme Mafarka s'en approchait, ses yeux virent s'agiter peu à peu, dans l'écartement des piliers, des formes ondoyantes et moelleuses. On eût dit le profil d'une foule s'inclinant en cadence dans la prière. Mais sa poitrine, un instant suffoquée d'angoisse, se dilata d'aise. Il apercevait maintenant les bouquets de palmiers trapus et de bananiers qui masquaient à demi l'entrée des Hypogées. Tout à coup il s'arrêta, la gorge tenaillée par un sanglot déchirant qui montait du fond de ses entrailles en écorchant les parois de ses poumons.

Il aurait voulu crier, mais la terreur le bâillonnait brutalement. Cependant ses yeux redoublaient de force pour distinguer quelque chose dans les grands vides ténébreux qui creusaient la façade immense et vénérable.

Oui, oui, ce n'était pas une illusion des sens. Dans ces deux noyaux d'ombre, deux profils bien doux malgré leur noirceur se détachaient en un noir plus intense sur les ténèbres environnantes. Ils semblaient sculptés dans la moelle de la plus compacte nuit d'ébène.

C'étaient bien les images adorées et sacrées entre toutes les images de la terre et du ciel!...

Les images de son père et de sa mère, transfigurées par l'attente éternelle, encastrées dans le cœur même de Dieu ; les images qu'il eût voulu tremper et laver par un déluge de larmes!

Ah! pourquoi sa barque n'obéissait-elle pas à ses muscles raidis ? Pourquoi ces lenteurs sinistres et ces tâtonnements dans les herbes grasses et sur le tranchant des pierres?... Il aurait voulu s'élancer sur la rive, et courir à perdre haleine, et se jeter à leurs pieds, pour baiser la trace de leurs pas et cacher sa face dans la poussière soulevée.

Enfin, n'y tenant plus, il sauta hors de la barque et, dans l'eau jusqu'à la ceinture, il empoigna la peau d'hippopotame et la chargea sur son dos.

Malgré la perfidie amoureuse des sables fuyants, il avançait à grands pas, et sa voix se ruait hors de sa bouche. C'étaient des paroles confuses qui se précipitaient entre ses dents, comme des femmes affolées par un incendie, s'étouffant entre les vantaux d'une porte.

— O mon père! O ma mère! Me voici! Me voici!... Ne me chassez pas, de grâce!... Je viens à vous! Je viens, en portant sur mon dos mon frère, mort dans la lutte, près de moi!... Oh! ne m'accusez pas de fratricide!... Vous savez que j'aurais donné mille fois ma vie pour le défendre contre la mort un jour de plus, une heure de plus!... Oh! rien ne pourra me consoler!... Rien ne pourra me consoler!... Eh bien, voyez-vous?... C'est une fatalité sinistre!... Pourquoi lui a-t-on

mordu le pied?... Et je n'ai rien pu contre le venin des chiens funèbres!... J'ai peut-être mal fait de l'entraîner avec moi sur les remparts! Et j'entends déjà tes reproches, ô ma mère... ta voix lacérée de sanglots!... Oh! ta pauvre poitrine endolorie, ce qu'elle doit souffrir, tandis que tu parles, ô ma mère!... Est-ce le vent qui pleure ainsi, avec cette tristesse cassée et boiteuse de mendiante!... Non! Non! c'est toi, toi, ma mère!...

« Oh! pourquoi pleures-tu ainsi? Voilà que tu n'oses même pas crier contre moi, pour ne pas me chagriner! Et cela augmente ta douleur!... Pourquoi?... Pourquoi?... Oui, c'est moi le coupable!... Crie-le-moi!... Crie-moi des injures pour te soulager!... Mais, par pitié! ne pleure pas ainsi, sans me parler! Voici! Voici! Je suis venu, avec mon pauvre frère sur le dos, pour vous l'apporter et aussi, sachez-le bien, pour expier... pour expier mon crime!... Quel crime? De quoi suis-je donc coupable? Non! Non! Ne m'écoutez pas! N'allez pas croire que je l'ai tué!... Ce n'est pas de ma faute s'il est mort!... Mon orgueil, ma grandeur, le désir de la domination?... Non! Ce n'est pas pour moi qu'il combattait sur les remparts!... Oh! mère!... Tu ne le crois pas?... Car tu sais la férocité de mes volontés ambitieuses!... Et voilà, je sens, je sens tes reproches, et je ne les entends pas!... Oh! mon cœur, apaise-toi donc!... Tu m'étouffes! Tu te déchires entre mes dents!... Tu veux mourir? Tu brûles de t'enfuir?... Non, non!... Laisse-

moi tout expliquer à ma mère, pour qu'elle ne me maudisse pas ! »

Il s'arrêta épuisé, à genoux, et il sentit le sable céder sous le double poids de son corps et de son frère mort ! Puis, d'un coup de reins, il se redressa, et tout en avançant dans l'immense éventail d'ombre que les Hypogées rabattaient sur la plage, il reprit sa lugubre prière :

— Mère, oh ! ma mère ! et toi, mon père, dont le regard pèse sur moi comme une pierre tombale, écoutez-moi !... Je vous expliquerai ! Sachez que c'est lui qui voulait à toute heure braver la mort !... Votre sang, oui, votre sang, mon sang... voilà le coupable !... C'est votre sang qui le poussait à jouer avec la mort, comme il jouait à cache-cache avec moi, jadis !... Et, pourtant, j'ai peur, j'ai peur, ô ma mère, de t'entendre crier tout à coup : — Qu'as-tu fait de ton frère ?... Ne t'avais-je pas recommandé sa vie, avec le dernier souffle de mon agonie ?... Ne t'ai-je pas dit : « Mafarka ! veille sur Magamal et porte-le toujours comme ton cœur à l'abri de tes côtes et entre les remparts terribles de tes bras ! » — Oui, oui, je me souviens !... Et je l'aimais de tout l'immense amour que tu lui portais, ô ma mère vénérée !... Je l'aimais d'être si doux, si frêle et si audacieux... Mais c'est là que la mort l'attendait, la mort embusquée, comme un chasseur, dans les broussailles de son courage !...

« Mais vous avez raison !... J'aurais dû l'enfermer, lui et son ambition, lui et sa témérité, face à face, pour qu'ils s'entr'égorgent dans un sou-

terrain !... Oh ! ne me maudissez pas !... Par pitié, par pitié, prenez dans vos bras son cadavre !... Je sais, je sais, mère chérie, que tu n'en veux pas !...

La voix de Langourama. — Je te l'avais donné vivant et beau... et le voilà mort et pourri !... Que veux-tu que j'en fasse ?... Reprends ton frère ! Emporte-le !... Je n'en veux pas !... (*La voix s'affaiblit en gémissant.*) Ah ! mon pauvre enfant bien-aimé, Magamal, Magamal !... Tes mains ne caresseront plus avec tendresse mes joues rugueuses, et sur la terre humide qui entoure ma cabane tes pieds ne viendront plus imprimer leurs traces menues !... Magamal ! Magamal !... Ecoute !... ne cours pas ainsi !... Dans le pays où tu vas, il y a deux routes : l'une est plantée de lilas et de cassis et conduit à la terre heureuse du Sud, au delà du ventre sursautant de la mer... C'est là que tu me retrouveras ! L'autre chemin est tout planté de buissons épineux et conduit vers un labyrinthe ténébreux jonché de tapis qu'on a formés avec des serpents épouvantables et des plantes vénéneuses tressés ensemble !... Si tu suis ce chemin, tu te perdras, tu erreras sans fin, et tes sanglots seront plus nombreux que les vagues de la mer !...

Mafarka. — Je ne t'entends plus !... Mère ! mère !... parle un peu plus fort !... Ah ! puissé-je t'entendre ?... Penche-toi, pour que ta douce voix me parvienne !... Fais encore un effort !... Oh ! petite mère, tu es bien faible !... Comme pendant ton agonie ! Oui, oui ! je me souviens que

tu soulevais parfois ta poitrine et ton ventre tour à tour, comme pour pousser ta voix lasse et vaincue jusqu'à ta gorge... Et ta main décharnée griffait tes pauvres mamelles desséchées, pour arracher le mot lourd que tu ne pouvais me livrer ! Tu aurais voulu me dire ton mal, ta souffrance, et l'endroit précis où l'affreux scorpion noir s'était caché, pour que ton fils pût le saisir !... Et maintenant tu ne peux pas, tu ne veux pas tirer du fond de tes entrailles l'horrible douleur, pour la lancer contre moi !... Parle !... Parle ! parle ! soulage ta poitrine !... Tes lèvres bougent, je le vois... Mais ta voix est si pâle et si lointaine !... (*Mafarka se jette, en sanglotant, le visage contre terre.*) Non !... Non !... Tu me fends le cœur !... Je n'ai pas mérité ce reproche !... (*Puis se redressant d'un bond, la tête haute.*) Mais si tu n'en veux pas, mère ! mère ! j'ai autre chose à t'offrir !... Oui, pour consoler ton cœur et pour distraire ta solitude, je t'apporte un fils, ô ma mère, entends-tu ?... Le fils de ton fils, le fils de mes entrailles !...

La voix de Langourama. — Où est-il ? où est-il ?...

Mafarka. — C'est toi qui me demandes : « Où est-il ? » N'as-tu donc plus confiance en moi ?... Hélas ! tu n'aimes plus que lui !... Ah ! ne fût-ce qu'un mot d'amour, tu aurais pourtant bien pu me le dire !... Mais ne t'impatiente pas, ma mère !... Tu le verras ! tu le verras bientôt !... Il est là entre mes bras ! Sa voix résonne dans ma voix !... Oh ! ce ne sont pas des mots, des sym-

boles !... Un fils naîtra de moi, un fils de chair et d'os !... Mais immortel ! sais-tu, ma mère ?... Et, du fond de l'éternité, tu pourras le contempler toujours vivant devant toi... toujours rayonnant de jeunesse !... Sèche donc tes larmes !... Tu ne dois plus pleurer !... Garde tes larmes pour le jour de ma mort, qui s'approche !

Langourama. — Que dis-tu ? Que dis-tu, mon fils ?...

Mafarka. — Oh ! mère ! Merci !... Ton angoisse console mon agonie ! Je n'ai donc pas perdu ton cœur !...

Langourama. — Oh ! il a toujours veillé sur toi !... De très loin, hélas ! Et j'étais près de toi ! La nuit, je m'éveillais tout à coup aux flamboiements de ton épée, là-bas, dans la poussière des remparts... Et j'étais longue à m'endormir au fond de mon sarcophage secoué par ton haleine guerrière !... Chaque matin, avant de m'éveiller tout à fait, je me disais : Est-ce aujourd'hui qu'il revient ?... Puis, je priais... J'ai tant prié, qu'il te fallait bien revenir !

Mafarka. — Mais, hélas !... je reviens pour mourir à tes pieds !

Langourama. — Mafarka, montre-moi ton fils ! Tu veux donc jouer avec le pauvre cœur de ta mère ?...

Mafarka. — Non ! je ne joue pas ! Je ne sais plus jouer !... Je suis humble, et je mets mon front plus bas, plus bas que tes genoux sacrés !... Je vais bientôt mourir, pour renaître dans le corps de mon fils !... Je recommencerai ma vie dans

ses membres puissants, dont la jeunesse resplendissante tuera de stupeur et de plaisir tous ceux qui la contempleront !... Je revivrai en lui, sans les remords, sans les erreurs pesantes, sans les blessures des premières défaites ; je reprendrai l'espoir de mes vingt ans dans ses veines... Je revivrai dans son cœur neuf... Mon fils aura des ailes mélodieuses pour voler sur la courbe de la terre !... Fi des bateaux rampant sur la mer ! Je veux qu'il vole en rasant les mâts des voiliers et chantant comme les oiseaux !... Comme les chefs se réunissent silencieusement sous la tente du commandant suprême, au matin d'une bataille décisive, les vents du ciel se réuniront sous les grandes ailes de mon fils...

« Quant à moi, j'ai quitté la lutte pour toujours !... Mais, ô ma mère, ne me crois pas indigne de tes entrailles. Tu m'as vu sur les remparts ! En cinq jours, je me suis emparé de ma destinée et j'ai élevé mon nom jusqu'aux astres !... Mais j'avais perdu dix ans à piétiner dans le ventre de Boubassa !... Et je porte mon corps comme une vieille galabieh déjà trop usée aux coudes et aux genoux... Je suis le roi d'Afrique !... Que m'importe ?... Je voulais autre chose !... Tu vois, j'ai là devant moi, dans cette peau d'hippopotame, mon frère, cœur de mon cœur, sang de mon sang, mon frère crispé de rage, tout ulcéré et déjà pourri !... Et les larmes ont affaibli la force de mes yeux foudroyants, ces yeux que mes ennemis ne pouvaient guère fixer autrefois !... »

C'est alors que Mafarka se sentit tout à coup soulevé par une rafale ténébreuse et emporté en avant. Il fonça dans la galerie des Hypogées. La violence du vent était telle qu'il se raidissait pour ne pas être culbuté. Et il courait ainsi sur l'indomptable souffle qui s'engouffrait dans les entrailles de la montagne. La poussée de la bourrasque le fit tourbillonner plusieurs fois sous les voûtes géantes, qui mugissaient comme une étable immense quand les orages printaniers fouettent d'éclairs les troupeaux en rut.

Poussé en avant par d'illusoires coups de cornes et de croupes, Mafarka cognait à droite, à gauche, contre les arêtes et les piquants des parois, glissant sur le sol feutré et visqueux qui s'élevait et s'abaissait, avec des éboulements continuels et des trappes ouvertes.

Par instants, ses pas tiraient du sol des plaintes et des sifflements, comme s'il marchait sur des nattes formées de serpents tressés.

— Oh ! mon père ! O mère aux yeux de pluie bienfaisante, épargnez-moi ! Vous voulez me tuer !... Faites-le si vous le voulez ! Mais épargnez le fardeau sacré que je porte !...

Brusquement, des mains invisibles s'emparèrent de son sac funèbre. Mafarka le laissa glisser de son dos et tomber sur les larges dalles, qui résonnèrent profondément comme la poitrine vivante de la terre.

Aussitôt une rafale sombre souleva le roi et le poussa en avant, avec une vitesse effrayante,

dans le noir bitumeux que sa bouche percevait plus que ses yeux aveuglés.

Là-bas, devant le tourbillon de sa course folle, les ténèbres s'éclaircissaient en se désagrégeant... Elles formèrent peu à peu un disque fumeux, dont l'épaisseur s'amincit au point de devenir diaphane.

Des grisailles s'écartèrent graduellement sous un jet de fraîcheur rose et verte. C'était la mer, fouettée par le plus jeune et le plus violent des soleils.

Car les Hypogées traversaient de part en part les montagnes de Toum-Toum, qui s'allongeaient sur un promontoire, de sorte que l'immense galerie de tombeaux donnait des deux côtés sur les flots.

Mafarka se trouva dans un amphithéâtre de hautes roches étagées, tout au fond du grand golfe d'Agagaroh, dont il savoura d'un regard avide la surface verte enduite d'un beurre de rayons jaunes que la brise sucrait incessamment. Attirant gâteau offert à sa faim sauvage.

IX

Le Discours futuriste.

IX

Le Discours futuriste.

— Mafarka ! Mafarka !

Mafarka se réveilla tout à coup sous la lave ruisselante du couchant africain. Il avait longtemps dormi dans un creux de rochers inabordables, au fond d'une crique qui communiquait avec la mer par un étroit canal. Bouillonnement écarlate des flots qui brûlent de folie et de rage contenue sous les blocs de torpeur qui l'écrasent. Tempête galopante au large.

— Mafarka!... Mafarka!... Maître!... Maître!...

Il se leva d'un bond.

— Qui donc m'appelle, là-bas, derrière le promontoire?... Qui donc m'appelle parmi la vocifération rauque des vagues ?

Un voilier de pourpre et d'ébène parut dans le goulet. Trois autres le suivirent qui tanguaient sur place surchargés de marins noirs, comme des

fûts bondés de raisin. Grappes humaines aux mille bras gesticulants. Entrechoc de voix et claquement de flots dans la cuve rouge et fumante du golfe. Les marins criaient tous à la fois, comme des forcenés, pour lutter contre la voix de la mer.

— Maître! Nous, tes frères, tes fils, tes compagnons de bataille, nous venons t'offrir... oh! non!... te supplier d'accepter le commandement suprême!...

Mafarka, debout, immobile, répondit en crachant dans la mer :

— Pouah! Pouah!... Fuyez, race de chiens et d'esclaves battus! Je n'ai pas le temps d'ergoter avec des brutes et des lâches!... Vous n'avez donc pas une idée à vous, une volonté... vous que j'ai vus toujours courir autour de moi avec la précipitation affairée et solennelle des dindons?... Débrouillez-vous!... Moi, j'en ai assez de votre vie méprisable, hommes pleins de faiblesses, de tares et de lèpres lentes, hommes prédestinés à la décrépitude et à la mort! Je veux me surpasser en créant, avec le seul effort de mon cœur, une jeunesse plus radieuse que la mienne, une jeunesse immortelle!... Mais pourquoi vous dis-je cela?... Vraiment, vous avez tort, et je vous en veux de venir me déranger ici, dans ma solitude!... Me voilà forcé de jeter mon esprit rare à la mer, comme un chat enfermé dans un sac!.. Que voulez-vous?... Ma force et mon génie?... Abdalla, tu pouvais vraiment

t'épargner cette corvée ! Toi, oui, toi, mon frère d'armes... toi, le jeune et vaillant capitaine que j'aimais entre tous... Ne sais-tu pas qui je suis ?... Me crois-tu capable d'écouter vos prières et de suivre vos conseils ?... Mais qu'as-tu dans les veines ? Et de quoi es-tu donc fait, si tu as senti le besoin de t'élancer vers moi, comme un enfant dans les jupes de sa mère ? Quel cœur as-tu donc, si tu n'as pas senti le désir de me tuer pour prendre ma place ?... La vie est donc si longue, du moment que tu veux en gâcher la moitié à mes genoux ?... En vérité, j'ai fui parce que j'ai eu peur de vieillir avec ce misérable sceptre entre les mains ! J'ai eu peur des accommodements de l'âge et des lâchetés futures... J'ai senti de l'envie, de la jalousie pour toi, oui, pour toi, pour ta jeunesse triomphante qui m'aurait surpassé un jour ou l'autre !...

« Tu me parles de reprendre le sceptre ?... Dis plutôt une houlette !... Beau loisir, et digne d'un héros tel que moi, que de contrôler la *dura* des soldats !... La victoire obtenue, ma présence n'a plus aucune raison d'être !... Que les Arabes fussent mes soldats, je me l'accordais avec orgueil... Mais qu'ils devinssent mon troupeau !... lamentable sort, dont la seule conception eût à jamais flétri leur sang et le mien !... Ces paroles ne sont pas légères, Abdalla ; j'en ai pesé froidement le courage désespéré !... C'est pourquoi j'ai abandonné les fruits de la victoire à ceux qui ont l'âme usurière, lente, et qui aiment agoniser.

« Je sais que l'on m'accusera de vous livrer

ainsi sans défense aux ennemis, après m'être servi de vous pour bâtir ma grandeur... Non pour m'en pavaner, en tout cas, car je vous rends le sceptre conquis !... Mais après en avoir joui ! Que voulez-vous ?... J'en fus aussitôt assouvi !

« Veux-tu donc, Abdalla, que pour fixer ma volonté dans le cœur de mon peuple, j'imite ces tatoueurs stupides qui dessinent patiemment sur la peau des figures symboliques dont ils percent soigneusement le contour avec un morceau d'écaille taillée en dents de scie ? Veux-tu... donc que je passe mes journées à frapper de toutes mes forces, avec un maillet cruel, sur des principes grossiers ?... Non, non, je ne suis pas un tatoueur, ni un graveur sur bois ! Je n'aime que le sang jaillissant sous les coups redoublés de ma hache et je ne sais guère introduire dans une plaie la couleur de mes idées pilées et délayées avec un petit pinceau !

« Je n'ai pas la sagesse cauteleuse des comptables... Je pourrais bien empoigner le pouvoir, mais pour le céder, aussitôt après, à des mains soigneuses... Mes doigts de lutteur effriteraient votre couronne. Et je ne veux pas passer mon temps à déjouer des complots et à démasquer des traîtres !... »

Une voix cria :

— Maître !... Maître !... Il n'y a plus de traîtres et tu n'as plus d'ennemis !... Les partisans de Boubassa sont disparus... Sabattan aussi !...

— Oh ! Je le sais bien, puisque c'est moi qui

l'ai tué sur le pont du voilier où il est venu me tendre un dernier piège !

— Gloire à toi, Mafarka ! Gloire à ta force indomptable ! Nous réclamons ton bras tout-puissant !...

— Qu'en ferez-vous, puisque la guerre est finie ?... D'ailleurs vous pouvez annoncer à tous que je suis devenu constructeur d'oiseaux mécaniques !... Vous riez ?... Ah ! vous ne comprenez donc pas ?... Je construis et j'enfante mon fils, oiseau invincible et géant qui a de grandes ailes flexibles, faites pour embrasser les étoiles !

« Rien ne prévaudra contre lui, ni les ruades de la tempête, ni le fouet des éclairs ! Il est là-bas, au fond du golfe, et vous pouvez le voir. Depuis trente jours que je travaille, je n'ai jamais douté d'en faire le fils digne de mon âme... L'infini est à lui !... Vous ne croyez pas possible ce miracle ?... C'est que vous n'avez pas confiance en vos forces de mâles !... Il faut avoir la joie et la volonté de se donner tout entier au prodige, comme un suicidé se donne à la mer !... C'est avec mes mains que j'ai sculpté mon fils dans le bois d'un jeune chêne... J'ai trouvé une mixture qui transforme les fibres végétales en chair vivante et en muscles solides... Son visage est harmonieux et puissant ; mais nul ne l'a encore admiré... Et je travaille avec mon ciseau durant la nuit, à la clarté des étoiles.

« Durant le jour, je le couvre de peaux de tigre, pour que les ouvriers ne le salissent pas

de leurs regards brutaux... Les forgerons de Milmillah construisent, sous mes ordres, une grande cage de chêne et de fer qui doit défendre mon fils contre la rapacité du vent. Ils sont deux mille, balayés à coups de fouet hors des villages et soumis par ma voix. Les tisserands de Lagahourso préparent en même temps l'étoffe solide et légère qui doit recouvrir les grandes ailes baleinées. C'est une toile indestructible tissée avec la fibre du palmier et qui se colore, sous le soleil, des nuances variées de l'or, de la rouille et du sang... »

Il marchait à grands pas envolés, sur la pointe des rochers. Son corps semblait si affranchi de la maladresse et de la lourdeur humaines, qu'il courait par moments, ailé et libre sur la palpitation des voiles et le criaillement des matelots, comme une aigle colossale défendant sa couvée.

Et Abdalla, se hissant sur le mât de sa barque, cria :

— Mafarka ! Mafarka ! nous t'offrons nos forces, et nos bras sont prêts à te servir pour cette œuvre divine !...

— Non ! Non ! Je vous rends grâces, habitants de Tell-el-Kibir... Abdalla ! c'est à toi qu'est dévolu le commandement de la ville !... D'ailleurs, ce ne sont pas des sujets que je veux, mais des esclaves.

Tout à coup, le tonnerre éclata sur la mer. La foudre, comme un géant, la tête en bas entre ses mains unies, et les jambes frétillantes d'or, piqua droit un plongeon électrique et violet, du trem-

plin d'un nuage, et fonça dans la mer. Le troupeau des vagues, buffles aux cornes de fumée, galopait au large devant le goulet, pour surveiller le butin de barques et d'hommes entassé là dans la crique et qui lui était réservé.

— Va-t'en, Abdalla ! Va-t'en !... Tu vois : la tempête vous guette là-bas !... Et je ne puis vous sauver !... Pas moyen de grimper sur ces parois glissantes !...

La belle voix aérienne de Mafarka ripostait au tonnerre.

Tout en parlant, il marchait à grands pas sur les hautes roches escarpées, et sa bouche gonflée d'embruns lançait des mots violents comme des haches coupant les rafales.

— Va-t'en !... Je ne veux pas vous voir tous sombrer dans cet entonnoir !

Et Abdalla répondit :

— Non ! Non !... Que nous importent la tempête et la mort ?... Nous voulons contempler encore ta face !... Nous voulons que nos yeux voués à la mort s'abreuvent de ton image véhémente...

Alors Mafarka se redressa de toute sa taille, en criant :

— Allah ! Allah ! je te remercie ! Car voici : mes leçons ont enfin donné des fruits exaltants !... Oui, oui, Abdalla !... Oui, oui, mes frères, je vous ouvre les bras et je vous embrasse sur mon cœur, car vous êtes dignes d'écouter le verbe mystérieux de ma religion !... Je vous enseigne à mépriser la mort, à vous nourrir de danger, à

jouer votre vie, ainsi que vous le faites, pour une idée, pour un regard, pour un spectacle!

« Vos yeux sont plus lucides et puissants que jamais! Vos oreilles peuvent entendre la voix du Soleil et les sanglots des étoiles, en ce moment où la tempête se déchaîne sur vous, avec ses grands fouets tournoyants d'écume qui cinglent les vagues!... Je vous enseigne à pousser hors de vos muscles, hors de vos bouches la volonté, comme l'haleine rouge d'un four, comme une force surnaturelle, de sorte qu'elle maîtrise, transforme et soulève le bois, le granit, le fer et tous les métaux...

« C'est ainsi que je dégage à présent ma volonté encore jeune et puissante hors de mon corps déjà fripé par les efforts inutiles... C'est ainsi que j'insufflerai ma volonté dans le corps neuf de mon fils. Il sera fort de toute sa beauté que n'a jamais crispée le spectacle de la mort! Je lui transmettrai mon âme en un baiser, j'habiterai dans son cœur, dans ses poumons et derrière les vitres de ses yeux... Je me pencherai aux terrasses rouges de ses lèvres... Il est plus beau que tous les hommes et que toutes les femmes de la terre. Sa statue géante est de vingt coudées et ses bras tout-puissants peuvent agiter pendant une journée entière des ailes plus vastes que les tentes des Bédouins et que les toits de vos cabanes. Car, sachez que j'ai enfanté mon fils



sans le secours de la vulve!... Vous ne me comprenez pas?... Écoutez-moi donc... Un soir, brusquement, je me suis demandé : —

Est-il besoin de gnômes courant comme des matelots sur le pont de ma poitrine pour soulever mes bras ?... Est-il besoin de capitaine sur la dunette de mon front pour ouvrir mes yeux comme deux boussoles?... A ces deux questions mon instinct infaillible a répondu : « Non! » J'en ai conclu qu'il est possible de pousser hors de sa chair, sans le concours et la puante complicité de la matrice de la femme, un géant immortel aux ailes infaillibles !

« Vous devez croire en la puissance absolue et définitive de la volonté, qu'il faut cultiver, intensifier, en suivant une discipline cruelle, jusqu'au moment où elle jaillit hors de nos centres nerveux et s'élance par delà les limites de nos muscles, avec une force et une vitesse inconcevables.

« Notre volonté doit sortir de nous pour s'emparer de la matière et la modifier à notre caprice. Nous pouvons ainsi façonner tout ce qui nous entoure et rénover sans fin la face du monde. Bientôt, si vous priez votre volonté, vous enfanterez sans recourir à la vulve de la femme.

« C'est ainsi que j'ai tué l'Amour, en le remplaçant par la sublime volupté de l'Héroïsme! Pour goûter cette nouvelle ivresse, vous devez aiguiser jusqu'au spasme le plaisir de la tâche accomplie et augmenter pour cela, graduellement, votre effort en éloignant son but. Il faut pousser jusqu'au plus délicieux des délires le regret des tendresses détruites. Il faut posséder les paysages langoureux, enivrants et mélanco-

liques, tous les crépuscules et tous les clairs de lune de la terre avec des regards implacables. Il faut préparer et cultiver tous les dangers pour discipliner le plaisir aigu de leur échapper...

« Voilà la nouvelle Volupté qui débarrassera le monde de l'Amour, quand j'aurai fondé la religion de la Volonté extériorisée et de l'Héroïsme quotidien.

« Mais où donc est votre volonté?... Où donc est votre héroïsme?... Ce n'est pas que vous manquiez de courage!... car vous avez longtemps caressé les flancs de la Mort, sur les remparts! Mais votre désir était trop faible... C'est pourquoi elle ne vous a pas jugés dignes de sa couche diamantée de vers! Vous ne comprenez donc pas encore? Quelles brutes!... N'espérez pas que je vous insuffle les principes de ma philosophie à la façon des joueurs de zommarak, qui gonflent graduellement leurs joues! Voici ma pensée, crispée comme mon poing... De même qu'il y a d'innombrables fragments de matière organique qui tourbillonnent autour du Soleil, dont ils reçoivent de la lumière et auquel ils restent attachés par des liens invisibles mais indestructibles et par une fidélité filiale; de même chacun de nous reçoit de l'univers une incessante lumière et s'enrichit parfois de souvenirs et de sensations recueillies dans son pèlerinage, durant les infinies transformations que sa matière immortelle a traversées!...

« Notre esprit, qui est la manifestation supé-

rieure de la matière organisée et vitale, accompagne dans toutes ses transformations la matière elle-même, en conservant dans ses nouvelles formes les sensations de son passé, les vibrations ténues de son énergie, exercée antérieurement... Divinité et continuité individuelle de l'esprit volontaire et tout-puissant qu'il faut extérioriser, pour modifier le monde!... Voilà la seule religion!...

« Poussons en splendeur toutes les minutes de notre vie par des actes de volonté impétueuse, de risque en risque, courtisant continuellement la Mort qui immortalisera d'un rude baiser les fragments de notre matière souvenante dans toute leur beauté!...

« C'est ainsi que s'embelliront les existences futures, où de nouvelles formes vivantes vivront la joie redoublée de nos vies formidables.

« Je glorifie la Mort violente au bout de la jeunesse, la Mort qui nous cueille quand nous sommes dignes de ses voluptés divinisantes!... Gare à celui qui laisse vieillir son corps et se flétrir son esprit!... »

A ces mots, le fils de Mouktar se dressa de toute sa taille géante sur le beaupré d'un bateau et chanta ces mots :

— Je crois en toi, Mafarka!... Tu me verras mourir tantôt dans la splendeur triomphale de ma jeunesse!...

Puis, du haut de la proue tanguante, il s'élança, les bras ouverts, sur la pointe d'une roche, où il s'embrocha par le milieu du ventre avec le fré-

tillement sanglant des thons cloués par la bourrasque.

Des rugissements répondirent à son dernier râle déchirant.

— Taisez-vous! cria Mafarka. Je hausse la voix, car la Mort elle-même n'a pas le droit ni la force de me couper la parole.

Il se tenait debout contre le vent qui l'assaillait de toutes parts par bourrades violentes, comme une foule soulève dans ses bras son tyran ou son libérateur. Et sa voix planait sur le craquement des mâts et des antennes entrechoquées et sur les flocons d'écume volante que les fléaux d'un vent batteur émiettaient dans l'aire de ce golfe tragique.

— Contemplez mon âme durcie, mes nerfs souples et vibrants sous la volonté implacable et lucide!... Mon cerveau métallisé voit partout des angles nets en de rigides systèmes symétriques. Les jours à venir sont là, devant moi, fixés, droits et parallèles, comme des routes militaires bien tracées pour les armées de mes désirs!... Quant au passé lointain de ma jeunesse, aboli! àboli!... J'ai eu moi aussi des soirs d'amour où j'aimais bander mes yeux avec les bras frais d'une vierge... Et je plongeais ma tête entre des seins parfumés, pour ne pas voir les remords multiformes qui se dressaient comme des nuages sur l'horizon. Oui, l'amour, la femme... cela peut cacher un instant le ciel et remplir le puits de l'espace... Mais je les ai effacées de ma mémoire! Et pourtant il y avait

de doux ombrages dans mon pays, où la lumière, au crépuscule, était affable et intime... Les étoiles étaient si familières, qu'on aurait bien voulu leur tendre la main pleine de mil, comme à des moineaux argentés... Et la nuit était complaisante à ma lâcheté. Dans les bras des femmes, je sentais le souvenir des faiblesses de la journée, qui rampait sur mes pieds, gagnait mon cœur en tâtonnant sur mes nerfs dénoués et fébriles, tandis que mon imagination avait des cabrements délicieux et dorés, au vol fugitif des sensations... Tout cela, c'est le poison de la vie!... Alors, je rêvais et je souffrais de tout : de vivre et de vouloir, de rêver et d'écouter ma souffrance dans l'ombre!... Poésie! Poésie! O sublime pourriture de l'âme!... Enfin, me voilà tel que je voulais être : voué au suicide et prêt à l'enfantement du dieu que chacun porte dans ses entrailles! Ma mort est nécessaire à sa vie! Tant mieux!... Ivresse de se briser comme la coque d'un œuf, d'où jaillira le poussin idéal!... Balance de vie et de mort, pèse vite mes jours! Je tiens mon destin sous ma main, comme l'encolure d'un cheval fidèle, prêt à me porter là où s'envole l'aigle de mon désir.

La mer scandait la voix de Mafarka avec un fracas d'éboulement sur les brise-lames. A la cadence de chacune de ces phrases vociférées sur le vent, la houle semblait jeter des cadavres par milliers dans la gueule des rochers.

Les barques se balançaient furieusement en secouant les ombres fourmillantes des matelots

accrochés à la mâture comme des taons sur les pattes d'un cheval renversé.

Mafarka leur cria :

— Je vous salue et je vous bénis!... Tenez! voici le baiser de votre maître et de votre roi!... Allez! je vous le commande! Gare! gare! Attendez! Virez donc! Attention, Abdalla! Ordonne vite que chaque barque se glisse toute seule dans le goulet, en larguant son foc pour profiter du courant!... Rentrez les rames!... Vous les fracasseriez! Ne larguez pas les voiles hautes, car le grain qui dépasse les roches vous culbuterait dans le remous!... Partez! Allons! Un à un, en filant légèrement sur la lame!... Equilibrez-vous, les hommes à bord : deux sur la proue et deux sur la poupe!... Oui! oui!... Bravo, Abdalla!... C'est çà! Et que ceux d'entre vous qui survivront annoncent à la ville de Tell-el-Kibir que Mafarka rendra bientôt son âme dans la bouche de son fils Gazourmah, l'invincible, maître de l'espace, le géant aux vastes ailes orangées!

Comme il eut dit ces mots, le troupeau mugissant de buffles marins escalada le brise-lames en un tumulte effroyable de croupes et de cornes fumeuses, culbutant toutes les barques bousculées dans la crique. Deux seules s'esquivèrent, voiles dehors, par le goulet, comme des voleurs.

— Adieu! adieu, mes frères! La Mort vous tient entre ses lèvres violâtres et vous suce le sang, et ses caresses vous marbrent le corps, et ses baisers vous décharnent voluptueusement... Jouis, jouis donc, ô toi, Abdalla! Jouis, mon

ami, parmi le rauque halètement des rames impuissantes et brisées, l'entrechoc des mâtures et les grands rires déchirants des voiles hystériques qui brûlent d'être nues... nues et trempées de sueur amoureuse dans les bras tranchants de la Mort.

Mafarka courait à droite, à gauche sur l'arête des roches, excitant à la volupté de mourir tous ces corps piétinés, ballottés, écrasés en bouillie sur les roches, toutes ces vies qui se tordaient de délices sur le corps sursautant de la déesse noire.

— Meurs ! criait-il ; meurs de délices, chair de l'homme !... Meurs de volupté !...

Mafarka avait la voix rauque et saccadée d'un amant qui pousse à force de caresses le corps de sa maîtresse adorée vers un spasme effrayant, en lui disant : — Jouis ! jouis, ma bien-aimée ! Jouis partout ! Dans tes seins et dans tes bouches roses !... Tu souffres de plaisir, n'est-ce pas ?... Oh ! souffre encore !... »

Là-bas, les deux barques survivantes filaient noires, dansantes et sublimes dans le tourbillon de la bourrasque, et leur ligne de flottaison écumante ricanait sur l'ébène des vagues, comme la bouche d'un nègre.

X

Les Forgerons de Milmillah.

X

Les Forgerons de Milmillah.

Le soleil s'abandonnait comme un nageur sur la mer, quand Habibi et Luba atteignirent les bananiers des Hypogées. C'étaient deux fellahines mystérieuses, frêles, mignonnes, claires toutes les deux, d'une couleur de bois coupé et verni par le soleil. Elles étaient drapées dans des étoffes sombres et moelleuses. On ne voyait que leurs grands yeux noirs cernés de kohl, qui luisaient sous la frange des cils et le galbe lascif de leur bras nu, hâlé, qui soutenait sur la tête une corbeille bondée de fruits. Leurs cheveux noirs, tressés et roulés en forme de belles figues, exagéraient leur charme agreste. Elles haletaient, et la hâte désordonnait gracieusement leur allure fière et cadencée. Elles glissèrent à pas feutrés sous la voûte ténébreuse, pour se cacher derrière les piliers.

Inquiètes, elles explorèrent du regard la plage,

là-bas, où une grande cage de fer s'érigeait à contre-jour pâle, sur ses innombrables pilotis, avec tout autour le flux et reflux des hommes nus qui se pliaient en cadence le long de l'armature noire, sous le vaste tournoiement des marteaux brandis.

— Il est encore là. Tu le vois, Habibi! Mafarka, c'est cet homme debout sur le rocher avec ce grand fouet qui tourbillonne comme un vol d'oiseaux nocturnes!

— Pourvu que Gouna et Gamela ne nous aient pas vues!

— Oh! nous les avons devancées de beaucoup... et la nuit sera tombée qu'elles ne seront pas encore là.

— Oh! Habibi, ma petite chérie! Viendra-t-il?

— Oui, oui!... Bientôt!... Embrasse-moi vite!... Je suis heureuse autant que toi si Mafarka nous aime toutes les deux... Et je ne souffre pas quand il te caresse...

— Il nous préfère aux autres! Oh! moi, j'en suis sûre!... Il accepte tous nos dons... Et j'en ai de délicieux!

— Que lui as-tu porté?

— Des bananes, des gâteaux parfumés de rose et des confitures de dattes.

— Moi, j'ai du vin de Syrie, des amandes et des pistaches pilées... C'est très bon! Goûte un peu!...

— Oui, c'est très bon... Mais il n'a jamais le temps de savourer ces bonnes choses... Et il pousse tout dans sa gorge, comme un poison, rapidement, pour s'en débarrasser.

— As-tu regardé ses yeux?... On dirait un loup qui écartèle un agneau, quand il nous embrasse toutes nues!... Hier soir, je suis restée seule près de lui, tandis qu'il travaillait là-bas. J'étais cachée derrière un rocher... Tout à coup, il m'aperçut et, lâchant sa hache, il se rua sur moi!... Je me suis laissé faire!... Il m'a écrasée de plaisir... Puis, se relevant d'un bond, il a enjambé mon corps tout nu et s'est remis au travail sans plus me regarder!... Mais c'est doux quand même; et moi, je passerais ma vie à l'aimer ainsi, offerte tous les soirs et couchée devant lui... Seulement, je suis triste quand il prend les autres femmes...

Habibi et Luba s'étaient accroupies dans la pénombre, sous les piliers, et elles ôtaient soigneusement les voiles roses de leurs petits baquets pleins de fruits et de gâteaux disposés avec art.

A ce moment, un clapotement de voix fraîches leur annonça leurs compagnes. C'étaient six femmes arabes, vêtues de soieries bleues. Les unes soutenaient un marmot à califourchon sur l'épaule, les autres faisaient osciller avec adresse des jarres hautes sur leur tête ciselée. D'autres s'avançaient, un panier contre la hanche, avec un doux tressaillement des seins sous leurs robes. Leurs reins se creusaient à la naissance du dos, si bien que le mouvement gracieux de leur tête déferlait du haut en bas et se perdait dans l'ondoiement des fesses joliment arrondies.

Aussitôt, leurs voix entrecroisées sautillèrent comme des oiseaux sur les branches et rebon-

dirent jusqu'aux profondeurs des Hypogées, cherchant au loin des échos inconnus et sommeillants, qui gémirent comme en rêve les noms mélodieux des fellahines : Gouna, Gamela, Galgalaï, Dellaloa, Laballa...

Elles s'accroupirent en s'adossant à la base des piliers. Leur voix s'abaissait pour laisser monter le vaste bruissement de la mer, qui éparpillait ses vagues sur la plage, d'un geste vaste et circulaire, comme un semeur lassé.

Parfois la vague ouvrait son écume, éventail de pierreries, qu'elle retirait ensuite refermé et craintif, pour recommencer sans cesse ce jeu d'amour languissant et d'ennui, devant le soleil assis là-bas sur les rochers, les coudes pointés sur ses genoux et le menton dans les mains, comme un nageur qui vient de traverser la mer.

Le chuchotement harmonieux des femmes se mêlait au froufrou de la mer en formant une plainte suffoquée, tandis que là-bas éclatait le chant enivré des hommes attelés aux cabestans... Les cris des travailleurs croulaient pesamment, comme des blocs haineux, avec leurs marteaux, et se relevaient en plein ciel en s'envolant, flocons d'écume... Quand ils se turent, Habibi reprit, tout bas :

— O ma chérie, j'ai bien envie de ses baisers, ce soir!... Et toi?... Hélas! il va peut-être préférer une de ces petites sottes qui ne l'aiment pas!... Moi, j'ai les seins qui me brûlent... Touche là, comme ils sont durs!

— Oui... Et les miens?... Regarde : là, là, sous la chemise... Tu vois? Embrasse-moi, Luba, car j'ai peur d'entendre son pas rude ! Oh! si tu savais comme il me fait peur!... On dit dans le village que c'est un démon, un bon démon, et qu'il faut lui obéir...

— On m'a dit que c'est un roi tout-puissant qui gouverne sur toute l'Afrique !... Il veut, paraît-il, construire des ailes immenses avec du fer et de l'écorce de palmier pour s'envoler en plein ciel et livrer bataille à ses ennemis, qui sont cachés dans les nuages!

— Tous lui obéissent, on ne sait comment. Il n'a qu'à parler pour que tous se ruent à ses pieds!... Il y a des vieillards décrépits qui travaillent comme des jeunes gens... Et plus d'une centaine sont déjà morts de fatigue.

— Mais pourquoi doit-il se hâter ainsi?

— Oh! je ne comprends vraiment pas, et tout ce qu'il dit est mystérieux!... Il a l'air de piétiner des cadavres en marchant, et sa voix fait retentir les voûtes des maisons!

Mais elles se turent, comme par enchantement, soudainement surprises par le silence de leurs compagnes. Et, figées, le cœur battant, elles attendirent avec angoisse.

Surgit alors Mafarka, noir sur le plongeon flamboyant du soleil et le jaillissement des nuages en panaches d'eau rose.

Sa taille apparaissait énorme dans l'encadrement des hauts piliers.

Il regarda vers le fond des Hypogées, puis,

tournant le dos aux femmes, il fixa longtemps la grande cage qui emprisonnait les ailes de son fils et la marée ténébreuse des ouvriers qui grouillaient tout autour, comme des poulpes sur la carcasse d'une baleine.

Dès qu'il eut aperçu les deux jeunes filles, il cria :

— Que faites-vous là?... filez! Ne vous ai-je pas dit cent fois qu'il ne fallait pas vous accroupir sous ces voûtes sacrées?... Sortez!... Là-haut, le plafond craque et se lézarde, depuis que j'ai fait arracher la travée qui servait de clef de voûte!... Filez!... Voulez-vous donc que je vous gifle au sang sur les deux joues, petites sottes?...

Habibi ne bougea pas, et sans frayeur lui répondit d'une voix de flûte timide et plaintive :

— Maître, nous sommes partout où tu peux désirer nos breuvages, nos gâteaux et nos lèvres!... Nous avons fait pour toi tablée à part...

Mafarka, d'un geste violent, écarta les autres femmes.

— Allez! dit-il.

Puis, se tournant vers Habibi :

— Avance donc, toi, et ta compagne aussi... Comment t'appelles-tu?

— Habibi.

— Et moi, Luba.

— Que m'avez-vous apporté, fillettes?

— Oh! voici... voici, grand Mafarka! Voici... Tu peux choisir.

— C'est bon! C'est bon, les bananes!

Et il s'assit, jambes croisées, entre Habibi et Luba.

— J'ai faim, j'ai faim... et soif aussi!... Ma gorge est pleine de sable amer! Mais mon cœur est content, car mon fils, mon fils puissant et immortel est enfanté!... Il s'appelle Gazourmah. Ce soir, nous avons monté ses ailes couleur de soleil, et demain... demain... Allons! vite, donne-moi à manger, Habibi!... Ah! si vous saviez comme mon cœur bondit, saute et cabriole de joie, comme un enfant, comme des milliers d'enfants dans la campagne!... Car il est beau, mon fils! Beau en tous ses membres, qui sont effrayants de force et stupéfiants de perfection... Oh! je suis heureux, heureux, ce soir, d'avoir accompli ma tâche!... Et il faut bien que je me récompense avec vos friandises!... Donnez-moi toutes ces bonnes choses!

Les deux jeunes filles riaient, en s'abandonnant à la dérive dans l'onde fraîche de sa gaieté. Elles lui enlaçaient la taille, en portant à ses lèvres les fruits, les fleurs et les gâteaux.

— Bois! dit Habibi, bois, mon bien-aimé!...

Elle penchait sur Mafarka un flacon plein de vin de Syrie, qu'elle vidait à petits coups entre ses lèvres puissantes, soulevant toujours plus haut son coude nu, rosé par le soir.

— Ah! quelle fraîcheur et quel jardin de roses tu m'as mis dans la gorge!... C'est vraiment aussi doux... non! moins doux que tes lèvres, ma petite Habibi, et que les tiennes, Luba!... Vous n'êtes pas jalouses?... Bravo! C'est comme ça

qu'il faut être!... Pas jalouses du tout!... Et vous m'aimez toutes les deux?... Alors, il faut me partager! Oui! seulement, c'est fatigant! Ah! bah! Je suis jeune, assez jeune pour vous assouvir toutes les deux ce soir!... Car je veux jouir, jouir à ma pleine satisfaction!... Demain, je ne serai plus!...

Son visage s'obscurcit... Il sentait son cœur rugir et sauter dans sa poitrine, comme un tigre, toutes ses griffes dehors!... Et chacune de ces griffes ouvrait dans sa chair des sillons parfumés, comme font les charrues dans la terre qu'excite le printemps.

La vie passée revenait vers lui, en poussant devant elle ses joies, détaillées et précises... Elle avait l'air de dire, comme une mère abandonnée à son époux : — Tu vois les enfants que je t'ai donnés?... Ne sont-ils pas beaux? Pourquoi me quittes-tu? Je t'en donnerai d'autres plus beaux et plus forts que ceux-ci! »

Toute l'âcre douceur de la jeunesse disparue montait dans sa gorge, comme de la cour des écoles montent les cris joyeux des enfants, vers leurs vieux maîtres penchés au parapet des terrasses d'où l'on voit fuir les bateaux sur la mer...

Puis, tout à coup, les larmes montèrent à ses yeux et débordèrent sur ses joues comme une liqueur délicieuse.

— Oh! toi, Magamal!... Magamal! Mon frère bien-aimé!... Tu es là toujours recroquevillé dans la peau de l'hippopotame... Et tes yeux sont fer-

més, et ton sourire s'est éteint! Jamais plus, jamais plus je n'entendrai ta voix qui tapissait l'air de jasmins!... Habibi! Luba! Petites fillettes heureuses, pourquoi êtes-vous devenues toutes tristes?... Il faut rire, rire toujours, autour de moi!... Montre-moi tes seins, qui sont durs et droits comme s'ils voulaient dire des insolences à tout le monde... Ils rient, ils rient, tes seins, en brûlant... Et je les entends qui me parlent quand j'en suce le bout!... Et toi aussi, dégrafe-toi, Luba... Montre-moi ton joli ventre! Non... Attends! Je veux te retrousser moi-même! Laisse-moi faire! Avec ma main, j'aime glisser entre tes cuisses chaudes et lisses... Oh! ton ventre, sous ma main ouverte, qu'il est mignon, enfantin, timide et fidèle comme une servante, comme un beau pain chaud, comme le soleil sous la main de Dieu!... Et ta petite vulve!... Oh! elle se cache, la petite, comme une petite bête qui veut et qui ne veut pas!... Comme les crabes quand la vague se retire... et puis vite, vlan, dans l'eau, ou chut, dans un trou!... Je te veux! Je t'attraperai, petite vulve!...

Il riait, il riait parmi ses larmes, en empoignant Habibi à la taille. Il s'abattit sur elle, et l'écrasa contre la roche à grands coups de reins... Et sa tête, dépassant l'épaule de la jeune fille, plongeait dans les fruits écroulés de la corbeille.

Et cependant Luba lui léchait les reins, de haut en bas avec une grâce savante et minutieuse...

Habibi, couchée sous Mafarka, souriait par instants, pour lui plaire, puis redevenait sérieuse,

le visage emporté, arraché par les rafales du spasme, lavé par la volupté cuisante et rude. Et sa bouche haleta sous le dur entassement du plaisir juteux, qui giclait son flot de chaude béatitude dans tous ses membres.

Enfin Mafarka se releva, une banane dans la bouche, en riant de ses yeux et de ses lèvres humides.

— A toi, Luba ! dit-il, en l'empoignant à la taille.

Et ils roulèrent l'un sur l'autre.

Mafarka s'effondra de nouveau dans le plaisir, tordu par un rut frénétique qui se prolongeait sans fin, et tout à coup sa tête fauchée par le spasme brutal s'abattit sur l'épaule de la femme.

Mais, d'un bond, il coupa ses nerfs et se relevant de toute sa taille :

— Suffit ! cria-t-il. Allez ! Partez ! J'en ai assez !... Non ! Non, petite... Voilà que tu pleures !... Pourquoi es-tu si triste ?... Tu m'aimes ?... Oh ! pourquoi m'aimer ainsi ?... C'est fou de m'aimer ! Tu savais bien que tu ne peux pas me donner la joie ! Et, d'ailleurs, que ferais-je de la joie, du moment que j'ai toujours là, dans mon cœur, son visage... le visage de mon frère bien-aimé !... Je ne puis l'oublier... Je vois toujours son sourire bleu, et puis, brusquement, son corps pelotonné, plus hideux que le cadavre d'un singe !... Oh ! non ! non !... C'est horrible ! Allez-vous-en !... Votre désir s'efforce, comme un gamin, de secouer le tronc de mon âme pour en faire tomber les

fruits... Mais je n'ai pas de fruits à vous donner... Allez-vous-en! Je veux garder toute ma force et toute ma sève pour mon fils qui s'est épanoui sur la branche haute de mon esprit... Il ne s'en détachera qu'à ma mort... Vos bouches m'aiment trop! Vous avez trop soif de mon corps!... Allez-vous-en! Ou non... plutôt, restez ici bien sages, que je vous raconte une histoire...

« J'ai connu autrefois un constructeur de navires, qui dépensa toute sa vie à fabriquer un vaisseau énorme et magnifique. Et chaque soir des femmes venaient lui offrir leurs lèvres pour consoler sa solitude... Mais il vieillissait peu à peu, et son vaisseau était loin d'être achevé. L'angoisse de mourir avant la fin l'assaillait continuellement. Une nuit de tiède clair de lune, après s'être livré à de mélancoliques voluptés, il fut brusquement réveillé par un tiraillement de sa longue barbe blanche, qu'il sentit prise sous les fesses de la dernière amante. Il voulut se dégager, mais elle semblait tuée par le sommeil. Le constructeur, exaspéré par le dégoût de sa lâcheté, se dressa d'un bond subit, déchirant ses joues et abandonnant sa barbe arrachée sous le cul de la femme. Son menton ruissela de sang, mais en se mirant dans l'eau nacrée de lune, il cria de stupeur en se trouvant rajeuni de trente ans, ivre de printemps et de force. Son corps avait refleuri. Un seul regard lui suffit pour achever son vaisseau...

« Mais pourquoi vous dis-je ces choses absur-

des?... Allez! Partez! Je ne veux plus ni manger ni boire!... Assez!... Je veux mourir!

Il releva la tête et se trouva tout seul.

— Mourir?... Demain! Demain! Oui, demain je mourrai!...

Il se frotta le visage pour chasser les moucherons du rêve.

Dans le crépuscule continuait le martellement incessant des ouvriers, parmi les nuages roses et diaphanes qui effeuillaient des aromes aigus et de la fraîcheur violette sur la mer. Sous les bandelettes ocreuses du soleil couchant, les hautes falaises noircissaient, en se composant dans le sommeil comme des momies colossales...

Tout à coup un grand tumulte de voix cassées et fumeuses fit vibrer leurs façades lugubres. C'était là-bas, autour des grandes ailes de Gazourmah. Qu'était-il donc arrivé? Mais la mer avait appauvri la terre et le ciel de toutes ses lumières, pour enrichir ses hamacs versicolores, le long de la plage déjà assombrie.

Et Mafarka ne parvenait à distinguer qu'une gesticulation violente et circulaire autour de la grande cage. On eût dit des milliers de singes s'efforçant de grimper sur l'enchevêtrement d'une forêt de lianes ou des prisonniers accrochés de désespoir aux fenêtres d'une prison. Il songea avec effroi à un jeu imprévu de la marée qui aurait envahi les roches du bassin, soulevant et emportant les pilotis...

Non! Non! C'était bien autre chose et pis encore! Il vit, en s'avançant parmi des rafales

de cris déchirants, qu'une rixe terrible était éclatée entre les ouvriers constructeurs.

Tombé en plein dans le bouillonnement de la mêlée, il se sentit soulever, pirouetta à la merci des poings tendus, sous le vol sifflant des haches, qui fauchaient des hommes comme des épis. Le vent de la colère culbutait autour de lui des hommes aux formes herculéennes, qui se pliaient en deux sous le foudroyant éclair d'une lame.

La Mort circulait dans cette orgie fantastique, aux mille coupes débordantes de sang. La Mort agile passait, de son pas élastique d'échanson nègre, en balançant sa tête noire percée de rires blancs qui fusent, et sa tignasse crêpue, emplumée de feux follets comme un cimetière nocturne.

Elle versait à la ronde l'huile noire de la haine, dans tous les yeux, pour les rallumer; et dans les bouches, comme dans les vases d'un festin, elle versait à flots le vin rauque de la vengeance.

Mafarka empoigna son fouet, le fit tournoyer violemment sur sa tête et sangla en plein dans la foule comme sur la croupe d'une rosse récalcitrante. La foule lança tous ses cris comme des ruades au ciel et s'abattit sur les pattes de devant, en mordant les pilotis.

— Finissez donc, canailles! brutes!... Trouvez-vous donc amusant de m'offrir en spectacle votre immonde carnage?... C'est donc ainsi que vous me remerciez de vous avoir admis à la grande œuvre sublime? Vous voulez donc teindre de votre sang les ailes sublimes de mon fils!...

Pouah!... Je n'en veux pas!... Taisez-vous!... Je sais, je sais la haine qui vous sépare en deux camps!... Vous, forgerons de Milmillah, travailleurs aux bras puissants comme des leviers, au poitrail de taureau, aux jambes pareilles à des colonnes, vous êtes tristes d'avoir fini votre tâche!... Et vous m'en voulez d'avoir admis au travail les tisserands de Lagahourso, que vous méprisez de toute la force de vos muscles et de toute la faiblesse de votre intelligence... Ce que vous avez fait, nul n'aurait pu le faire mieux que vous! Je le sais et je vous rends grâces d'avoir forgé les barreaux de la cage où dort mon fils. C'est votre œuvre! Et la gloire illuminera à jamais les soufflets tonitruants de vos poitrines!

Un grand ronflement de plaisir coupa la parole à Mafarka, qui tournait avec l'agilité d'un tigre parmi le vacarme des forgerons ameutés :

— Gloire à Mafarka! Nous t'embrassons les genoux et nous formons sous tes pieds le tapis de ton sommeil et de ta sûreté... Mais, Mafarka, Mafarka! délivre-nous de ces lâches intrus!...

— Non! Non!... cria Mafarka. Ce ne sont pas des intrus! Et vous devez les reconnaître comme vos frères!

— Ils ne nous ressemblent pas, avec leurs corps de femmelettes méprisables! Permets-nous de les chasser loin d'ici!

— Non! Non! cria plus fort Mafarka. Je loue le travail méthodique de leur intelligence qui a décharné leurs muscles et affiné leurs doigts

sans force!... Ils savent mieux que vous serrer les fibres du palmier, coudre la toile et la fixer sur les baleines flexibles des grandes ailes... Ce sont eux qui ont préparé les boyaux de chat qui gouvernent le gauchissement!... Ils ont l'ingéniosité subtile que vous n'avez pas!... Ils sont aussi utiles que vous!... Allez! Calmez-vous! Et buvez tous ensemble en liesse! Et puis dormez... car demain, à l'aube, je vous convie au grand spectacle du départ!...

Tous les forgerons s'affaissèrent comme des fauves domptés, puis ils allumèrent lentement leurs feux rougeoyants entre les ombres immensifiées des rochers.

Les uns s'allongeaient déjà le long des pilotis de la grande cage. D'autres piétinaient encore de rancune en montrant le poïng aux tisserands de Lagahourso qui s'étaient réunis sur la gauche, en prières, autour de leurs morts.

Leurs voix marmonnantes se mêlaient aux plaintes lasses de la mer, qui pleurait et glougloutait dans toutes les veines et dans tous les pores des roches, comme dans un corps humain.

De temps en temps, un ricanement formidable éclatait. C'étaient les forgerons qui narguaient et bafouaient avec des quolibets puérils les tisserands chétifs et tremblants. Ceux-ci, accroupis l'un près de l'autre, grommelaient sous les brutaux éclats de rire de leurs formidables ennemis, tout en sentant passer l'haleine glaciale de la Mort.

XI

Les Voiliers crucifiés

XI

Les Voiliers crucifiés.

Mafarka retourna à pas lents vers les Hypogées, mais son âme glissait entre ses côtes comme un sable fin, et sa volonté s'était envolée très haut sur les nuages, ainsi qu'une hirondelle.

La mer, au large, resplendissait de toutes ses dalles polies, comme le parvis d'un temple, et les voiliers la traversaient en inclinant, de distance en distance, leurs manteaux de toiles bigarrées qui se reflétaient dans ce dallage miroitant.

Mafarka sentait autour de lui et sur sa tête la pénombre sainte d'une mosquée aux voûtes immensurables, dont chaque vitrail formé d'un nuage lumineux jetait un éclat de joyaux.

Les fumées violettes des lointains villages montaient comme d'énormes piliers pour supporter la coupole du firmament qui s'étoilait ;

mais leur écartement était si excessif que le dôme du Zénith semblait tenir par miracle.

Tout à coup, par l'entrebâillement de l'horizon, un dernier geste du soleil couchant éparpilla des tapis d'un rouge sombre brodés d'oiseaux monstrueux et de feuillages frémissants qui couvrirent tout le pavé de la mer.

Aux voûtes ouvragées du ciel, rien que des bleus foncés et des ors. Sur le noir orageux de l'occident, un semis de rosaces d'or et comme de vastes dentelles d'or, posées en bordures sur l'horizon.

Et d'en haut descendaient les rayons des étoiles comme des milliers de chaînettes dorées tintinnabulantes, qui balançaient au ras de l'eau leurs tremblants reflets, innombrables veilleuses.

Çà et là, des maisons blanches étaient en prière ; les unes debout, d'autres agenouillées ou couchées à plat ventre, par petits groupes, en robe bleue et turban clair, dispersées au hasard sur le rouge assombri des tapis de la mer et un peu perdues au milieu de cette solitude somptueuse.

Mafarka marchait à pas lents et religieux, le cœur détaché et flottant au gré de la vague de prières qui envahissait la calme mosquée du soir.

Tout à coup, il sentit derrière lui un pas furtif, d'une agilité de léopard dans les feuilles, qui emboîtait son pas en remuant une odeur verte et déchirée de menthe sauvage.

Il se tourna. Non! non ! ce n'était pas le vent ni une bête nocturne ! Une ombre noire se dres-

sait près de lui, une forme humaine qui respirait, une femme dont le visage seul émergeait de la nuit, un visage nacré, comme ébloui, lavé par le souvenir d'un clair de lune savouré jadis dans son enfance. Une chevelure noire et passionnée se révoltait sur sa nuque et flottait heureuse au long de son dos svelte et musclé. Elle ouvrit ses grands yeux luisants de soie violette et répandit autour d'elle la chaude tendresse de son regard puéril. Ses lèvres mi-closes soupiraient nostalgiquement :

— Mafarka ! Mafarka !

Et ce fut aussitôt comme une chose surnaturelle. En l'écoutant, l'âme de Mafarka perdit la notion du silence, devenu tout à coup inconcevable. Le monde, les siècles, la lumière, tout commençait avec cette voix qui tâtonnait amoureusement sur lui comme les mains d'une amante caressant la force de son mâle. Elle penchait un peu en avant son corps, dont le contour était presque invisible dans la pénombre envahissante. Une fumée à peine, d'une souplesse qui obéissait à d'invisibles brises ! Mais ses petites mains nues suggéraient toute la nudité brûlante de sa chair. Mafarka sentait déjà sur lui, en lui, ce corps attirant ; et ces pieds blancs disparus sous la robe sombre étaient si flous, si doux au regard, qu'il aurait voulu les avoir sur son visage et sur sa bouche, pour en être bâillonné. Sous le manteau soyeux de ce regard jeté sur lui, Mafarka se crut un instant déjà pris, enfermé à jamais... Il ne désirait plus rien au monde, avec la joie, la joie des

joies entre ses mains comme un trésor. Et il se laissait soulever très haut par le parfum subtil de cette femme, comme jadis entre les bras de sa mère.

En vérité, il se vit petit, pas plus grand qu'un fruit dans la bouche de la femme, entre ses dents, qu'elle montra tout à coup, comme on tire un poignard de sa gaine. Et ce fut comme si elle eût montré l'un des recoins les plus secrets et les plus friands de son corps...

Mafarka eut la gorge nouée par la torture d'une angoisse insupportable devant la douceur fraîche et mielleuse de ces lèvres qui s'écartaient sur de la volupté blanche. Le jus des fruits du paradis!... Et puis aussi l'intérieur d'une blessure qu'elle eût découverte à sa mère, plaintivement, pour se la faire soigner...

C'est pour cela qu'il était pris d'un trouble désir de pleurer.

— D'où viens-tu, divine angoisse?... Rose arrachée aux jardins du ciel par la tourmente de mon cœur!...

— Je viens des profondeurs bleues de ton adolescence et dans mes yeux poudroient tes chemins perdus d'écolier en liesse!... Je m'appelle Coloubbi!... Tu m'as beaucoup aimée les soirs de tes jours néfastes!...

— Je n'ai que faire de toi, car voici le soir d'un beau jour de triomphe!...

— Je viens embaumer tes lèvres pour le baiser qui t'attend!...

— Tu connais donc mon secret! Tu veux me

préparer à la mort!... Ah! ah! tes narines ont donc flairé déjà la divine décomposition de mon corps?...

D'un bond, Mafarka se rua sur elle et la prit dans ses bras si rudement que les lourdes tresses de la femme se dénouèrent en ruisselant. Elle ne s'en soucia pas, se laissa faire, s'assouplissant aux violences, pour adhérer au corps de Mafarka avec une pression lente et délicieuse de tous ses membres qui semblaient se liquéfier, tout en restant unis et solides.

Et cependant il la sentait naître, jaillir et palpiter comme un jet d'eau entre ses bras et dans ses entrailles. Ce joli ventre avait comme un insaisissable élancement voluptueux vers le ciel... Ces jeunes mamelles n'allaient-elles pas prendre leur essor?...

Mafarka était abreuvé de nostalgie.

— Ah! non!... Eloigne-toi!... Va-t'en! cria-t-il en la repoussant. Qu'as-tu? Qu'as-tu en toi, puisque je me sens secoué et tordu dans mes racines?...

Elle était debout devant lui et penchée en avant: son corps rythmait par un imperceptible mouvement le vol de ses regards, tour à tour spirituels et légers et tour à tour voilés de tristesse. Ses yeux avaient parfois des feintes de cimeterre, comme pour défendre la splendeur invisible de sa chair vibrante sous les plis inquiets d'une robe violette. De vaporeux remous animaient les courbes savoureuses de ses hanches, comme les courants invisibles

et les reflets célestes vivifient la surface de la mer.

Toute la nudité brûlante et fatale de Coloubbi criait impétueusement sous la robe chaste et sévère, et sa sensualité était d'autant plus obsédante que ses gestes semblaient vouloir la faire oublier.

Ses seins s'irritaient et priaient, s'offrant et s'opposant au désir tour à tour, sans se mouvoir, avec des changements imperceptibles d'expression, comme son visage de nacre chaude, comme ses yeux où passaient tour à tour la tiédeur langoureuse des pluies printanières, le tranchant d'une idée cruelle, l'évanouissement des abîmes et des cieux lointains.

Elle souriait d'un sourire nuancé qui s'ouvrait à petits coups, comme un éventail, irisé par le reflet du soleil agonisant.

Mafarka sentait le charme de l'ensorceleuse monter jusqu'à lui, comme une vague de parfums suaves et de saveurs sucrées que la brise, émue et plaintive, rabattait sur lui, avec des gestes tendres et violents à la fois, mais infatigables, incessants, répétés, très doux, trop doux, si doux qu'il cria de douleur :

— Ah ! non ! Viens ! Va-t'en ! Approche-toi ! Plus près ! Dans mes bras ! Car le vent du désir secoue mon âme comme les vantaux d'une maison abandonnée !... J'ai froid !... Viens sur ma poitrine !... Oh ! ton corps a de si gracieuses façons de faire son creux dans mon cœur, comme dans un lit !... Non ! Non !... Eloigne ta bouche !

Eloigne ta bouche ! Souris, souris seulement, avec lenteur, ainsi, comme on ôte le voile d'une lampe !...

« Je veux savoir pourquoi... pourquoi tu entres à la fois par toutes les portes de mon âme, comme une armée victorieuse dans une ville conquise ! Pourquoi ta volupté se jette-t-elle sur moi comme une foule d'affamés sur un morceau de pain dur ? Pourquoi te lances-tu dans mon âme comme un fleuve aux mille bras de rivières, de ruisseaux et de canaux, en divisant tous les arbres de la forêt de mon esprit, qui s'abreuvent, s'abreuvent sans fin de toi, avec la soif de mille volcans, avec la soif de mille déserts...

« Oh ! livre-moi ton secret !... Je ne veux pas tes baisers !... Non ! Non ! Je ne veux pas encore mourir !... C'est demain, demain, que je dois mourir ! »

Elle s'offrait nostalgiquement, avec des soubresauts de joie, comme une barque se laisse aller à la mer qui la prend, la caresse, l'embrasse et l'emporte dans du bleu, vers la fraîcheur changeante des horizons.

Mafarka plia les genoux dans le sable, tandis que ses mains tâtonnaient au hasard sur les hanches de la femme. qui l'entraînait langoureusement à terre.

Elle était maintenant ployée entre les bras puissants du héros, et son blanc visage se posait sur le mouvement du bras gauche, jeté à l'entour du cou de son amant. Coloubbi paraissait endor-

mie en un suave ravissement, et pourtant elle tâchait d'attirer, dans un doux effort sournois, cette bouche sensuelle et adorée vers la fleur de ses seins, dont l'arome d'acacia se poivrait du parfum de girofle qui venait peut-être de ses attirantes aisselles.

Mais Mafarka évita ce piège grisant et, se soulevant sur le coude, il se prit à la regarder amoureusement dans les yeux.

— Oh ! sous ton beau corps mon cœur se ploie comme un divan !... Ce doit être bien doux de pénétrer dans la fraîcheur de ta chair !... Toutes les étoiles du ciel se sont engouffrées dans tes grands yeux submergeants !... Et leur joie est extraordinaire sans doute, car elles crient de joie, toutes ces étoiles !... Et ton regard passe et repasse, comme un velum de gaze agité par la brise, sur tes prunelles où flambent toutes les torches d'un banquet royal !... Que ne puis-je entrer moi aussi comme un sultan dans les salles éblouissantes de tes yeux, et m'asseoir derrière ton front sous les moucharabis de tes cils qu'ombrage la retombée de tes cheveux, tels des feuillages nocturnes ?... Mais je suis fou de te parler ainsi !... Rien, rien... il n'y a absolument rien, derrière les vitres de tes yeux, dans la tour de ton front ! Je le sais !... Et néanmoins tu peux décomposer, fil à fil, la trame serrée que je porte dans ma tête !...

Mafarka parlait maintenant avec violence, en crachant hors de sa bouche ses paroles, comme

des noyaux. Et tour à tour sa voix chantait, nouant et dénouant des strophes imprévues, comme des écharpes de soie dans un rayon de soleil.

— Beauté rafraîchissante, fontaine végétale aux douceurs enivrantes ! Voici tout près de moi et sous mes lèvres ton corps, comme une tasse, ton corps plus désiré que le fitocrène de l'île de Java... Après dix ans de marche sur la courbe du désert, les pieds recuits par tous les sables ardents, je te trouve enfin !... J'allais à ta recherche en courant d'un palmier à l'autre, me jetant à la hàte sous les ombrages comme une bête traquée, pour éviter la dent incandescente du soleil et son haleine de poussière et de feu. Laisse-moi lécher ton corps, de la racine aux branches hautes. Laisse-moi mordre tes seins brillants de gommes savoureuses et tes bras qui se referment telles des lianes sur mon cou ! O lianes de Cissus, je veux boire à vos blessures plus abreuvantes qu'une orange rouge !... Le fleuve du temps s'est arrêté à tes pieds blancs : il a formé autour de ta robe un lac immobile, où je peux mirer ma force durant plus d'une éternité... Oh ! je ne crains plus la laideur et la décrépitude ! La vieillesse ne saurait toucher aux choses que tu aimes...

Et cependant, d'un mouvement très lent de son bras soyeux et terrible, Coloubbi attirait encore vers ses seins la bouche de Mafarka... Brusquement il sursauta d'horreur, en criant :

— Oh ! ne fais pas le geste de ma mère !...

Tes mamelles sont maudites et taries !... Va-t'en !

Et Mafarka se précipita sur la femme, qui se dégagea de ses bras avec une souplesse de fumée.

— Oh ! Mafarka ! Mafarka ! Pourquoi me frappes-tu ainsi, avec ta voix et ton regard dur ?... Aime-moi ! Je m'appelle Coloubbi, et je ne peux donner que des baisers, comme les plantes donnent des fleurs et les nuages donnent la pluie... La haine et la douceur s'entre-croisent dans tes yeux !... Tu souffres donc beaucoup, mon bien-aimé ?...

Mais un grand tumulte de voix lointaines arracha Mafarka au charme de la femme. Il agita ses bras pour en secouer les roses et les papillons assoupis, puis il cria sans détourner la tête :

— Viens !...

Et il s'élança vers les voix turbulentes.

Il courait à toute vitesse, par bonds agiles, de roche en roche, vers les grandes ailes de Gazourmah qu'il sentait claquer et gémir en oscillant dans l'ombre. Un grand vacarme suffoqua son cœur, qui s'arrêta net. Qu'était-ce ?... Quel était donc le poids invisible qui l'écrasait ainsi ? Et cette mêlée de voix fracassées !... Ce broiement de poitrines dont le ressac formidable agitait l'air nocturne ?

Mafarka se trouva dans une ronde effrénée, aux mille bras entrechoqués, aux mille ricanements

blanchâtres... Il reconnut les tisserands de Lagahourso qui dansaient !... Mais pourquoi donc le profil de la grande cage s'était-il bizarrement incliné sur la pâleur diffuse du ciel étoilé ?... Les ailes, les belles ailes ?... Disparues !...

Mafarka sentit naufrager son cœur dans une angoisse amère... Et tout se dévoila à son esprit ! L'échafaudage était couché sur le flanc comme un cheval monstrueux battant l'air de ses pattes parmi un écheveau d'entraves fouettantes !...

Ah ! la hideuse race de lâches et de traîtres, que ces ouvriers rancuniers !... C'était la vengeance des tisserands de Lagahourso, qui, profitant des ténèbres, avaient sournoisement enlevé les pilotis de gauche, de sorte que la cage pesante en se couchant sur le flanc avait écrasé tout le peuple des forgerons endormis !... Tumultueux tapis de corps humains aux reins broyés, sur lequel les artistes chétifs aux voix chevrotantes et gouailleuses dansaient une ronde infernale.

Mafarka empoigna de nouveau son fouet et frappa dans le tas :

— Allez ! Vous paierez cher ce crime !... A coups de fouet ! à coups de fouet !... Force vous sera de m'obéir, vile race de punaises et de taupes ! Allons, vos visages sont assez pâles pour que je puisse m'en servir de cible !... Je saurai bien vous faire rougir !... Allons ! Au travail ! Je jure de vous massacrer tous, tant que vous

êtes, si vous ne remettez pas debout à coups d'épaules mon échafaudage... Vos jarrets sont trop grêles?... Cela ne me regarde pas!... Hissa, hoo!... Allons! Un effort!... Raidissez vos muscles!... Oh! vous n'êtes pas solides! Soyez donc malins... Epargnez vos forces les uns après les autres, à mesure que vous soulevez la mâture!... Les uns se reposeront à chaque halte, tandis que les autres arc-bouteront leurs reins pour soutenir la cage, de façon à ne pas perdre la hauteur conquise!... Allons! Du courage, bêtes rampantes!... Un effort, ou je vous lâche mon fouet en plein visage!

Et le fouet claquait sur les reins des récalcitrants, qui se pressaient auprès des autres en feignant de faire un grand effort.

— Oh! je vous vois bien tous! Et vous ne pourrez pas vous jouer de moi!... Allons! Hissa, hoo!...

Et la cage gigantesque lentement se soulevait, sillonnant le ciel et peignant les nuages avec son armature hérissée qui cliquetait comme un amas de lances guerrières.

Quand elle fut équilibrée sur sa grande matrice de roches veloutées, et soutenue par de nombreux pilotis, Mafarka bondit sur un rocher et, de très haut, il assaillit les tisserands à coups d'injures plus rudes que des pierres.

— Et maintenant, filez!... Qu'attendez-vous?... Votre salaire?... Le voilà! Vous voulez sans doute que je le redouble, du moment que les autres sont morts!... Tenez! tenez!... Des

coups de fouet tant que vous en voudrez, pour venger vos victimes, les colosses méprisés qui ont su pourtant former avec leurs cadavres un matelas sous la cage de mon fils. Oh ! qu'ils soient bénis d'avoir ainsi empêché le broiement des grandes ailes !... Quant à vous, mes crachats, tous mes crachats ne suffiront pas à laver votre crime ! Fuyez !... Et ne reparaissez plus devant moi ! Race de chiens galeux et puants ! Pouah !...

Il s'était glissé entre les travées, courant à droite, à gauche, en chassant les tisserands sous le vol de son fouet redoutable, qui vibrait interminablement sur les échos, dans le vaste amphithéâtre inondé de ténèbres.

Puis Mafarka s'élança vers le sentier grimpant des falaises. Ses pieds, devenus clairvoyants et prophètes, bondissaient de bloc en bloc, de saillie en saillie, malgré l'épaisseur des ombres tapies partout avec leurs embûches, leurs filets et leurs traquenards.

Et, docile, Coloubbi le suivait d'un pas voltigeant, sinueux et précis, qui effleurait à peine le sol. Elle tendait son doux visage exténué de passion, où luisaient des prunelles pleines d'une inquiétude enfantine... Son allure envolée avait l'inassouvissement perpétuel du désir et de la prière. Mais elle s'arrêtait par instants pour reprendre haleine ; d'un geste gracieux de ses mains frêles, elle caressait le saillant de ses tempes et relevait les masses de sa chevelure, qui oppressaient la pâleur brûlante de ses joues.

Mafarka sentait Coloubbi derrière lui comme l'ombre de sa propre jeunesse. C'était bien son passé qui le suivait avec sa taille souple de jeune fille et sa voix aux nonchalantes musiques ! Ce héros durci dans les guerres tressaillait naïvement à la voir venir ainsi, de très loin, avec les tambourins rieurs et les fifres aigrelets de sa vie débridée et cabriolante de gamin.

Il rêva d'entendre le pas de ses compagnons jouant encore de la guimbarde par les sentiers embaumés qui mènent à son village natal, dont les chères terrasses chevelues allaient poindre bientôt au défaut de la colline.

Il humait les jardins étouffés par les bananiers dont les feuilles larges et pressées forment un plafond humide et bas. Les fleurs blanches des acacias coulaient encore leur senteur de mamelles chaudes d'amour et fraîches de lait ; les roses charnelles répandaient leurs sueurs amoureuses... Et Mafarka entendait encore le cri de parfum que poussent par les grilles les cassies blondes et veloutées comme les aisselles des femmes d'Occident.

Oh ! combien de fois ne s'était-il pas couché dans l'herbe, au pied d'un figuier, pour guetter un caméléon qui arquait son dos, la tête haute sur une branche, où sa queue était entortillée !

Il ne les reverrait plus, les caméléons changeants de sa jeunesse, les caméléons buveurs de soleil, titubant avec des airs fatidiques et mystérieux dans les vergers à l'aube, où l'on voit une

poussière d'étoiles envolées. Souvenirs à briser l'âme de nostalgie!...

Mais les pas de la jeune femme arrachèrent du sol des notes graves de lyre, comme si elle eût marché sur la poitrine d'un fou.

Mafarka secoua son rêve, leva la tête d'un air menaçant et brandit la torche de sa volonté plus haut que son cœur pathétique.

Quand il eut atteint le faîte de la roche, il se retourna à l'improviste et il s'étonna de presser un corps frémissant de femme entre ses mains, tant il s'était habitué à ne sentir derrière lui qu'une ombre implorante....

— Oh! oui! je sens que c'était toi, ma jeunesse, cette divine jeunesse dont les pas très doux savent courir encore sur les trous de mon cœur, comme sur les trous d'une flûte pleine d'azur gémissant!... Je te reconnais à l'arome de ta bouche, plus suave que les jardins de mon père, touffus de rosiers qui s'ensanglantent entre les barreaux des grilles comme des prisonniers fous de liberté. Vous répandiez votre arome, jardins de ma jeunesse, comme un amant crie son bonheur au dehors, parce que c'est trop rose et trop parfumé dans son cœur! Coloubbi! Coloubbi! tes lèvres sont là, offertes à ma soif comme les petites auges que les imans remplissent d'eau du Nil, pour les oiseaux du ciel, dans les cours des mosquées!... Coloubbi! Coloubbi, je sais que tu peux me reconduire dans des palais dont les marbres, plus blancs et plus souples que le corps des jeunes filles, se penchent

pour écouter ce que dit le lis virginal d'un jet d'eau...

« Coloubbi! Tu offres le sommeil à mes muscles épuisés, un sommeil de campement dans un cercle de feux et de guerriers debout, un sommeil d'eau glacée sur les lèvres, un sommeil de jambes écartées sous les éventails, dans des coussins de soie verte et moirée. Je sais que les broderies pailletées d'or et les franges aux glands de pierreries font de la musique sous tes hanches de magnolias, qui se trémoussent de plaisir et de gaieté!

« Tu m'offres un dais de bronze aux incrustations d'ivoire, un trône soutenu par les momies de mes ennemis!... Et puis tu veux me promener dans un palanquin, sur le dos de six lions mal apprivoisés, où tu me donnerais tes lèvres cuisantes et aromatisées, pour cadencer le plaisir sur la marche inquiétante du danger!

« Oh! les parfums brûlants de tes cassolettes et tes tapis de velours au pourtour enrichi de rangs de perles entremêlées d'émeraudes! Tes tapisseries ornementées de figures multicolores d'oiseaux perchés et d'animaux courants! Oh! tout cela ne vaut pas le sourire de mon fils!...

« En moi monte le désir de mes ancêtres et celui, violent, ténébreux, qui fit se ruer mon père sur le corps de ma mère pour l'assouvir de bonheur et gicler très haut ma vie au jet immense arrosant le zénith, ma vie à longue tige dont la fleur pourpre grise le soleil.

« Coloubbi, ô ma divine jeunesse! oui, je

t'aime de tout mon sang... Mais, hélas! je ne m'appartiens plus, je ne sais plus adorer que mon fils!... Tu vois que ma taille se hausse d'instant en instant... Tu vois que ma tête plonge dans les nuages et les troue comme un nageur troue les flots en s'ébrouant...

« Mes bras... oh! mes bras aussi, Coloubbi! mes bras s'immensifient... Si je t'embrassais, il resterait du vide entre nous deux, il resterait un horizon immense dans le cercle de mes bras géants... A moins que je ne les roule comme des serpents plusieurs fois sur nos deux corps fondus par l'amour!

« Oh! non!... éloigne tes lèvres des miennes, et viens avec moi préparer la maison auguste de mon fils! Aide-moi à balayer les nuages qui encombrent le ciel... Fais donc comme moi!... Mais tes bras sont si frêles et si courts, et si vite fatigués!... Ouvre-les donc, et écarte les nuages comme on écarte la fumée dans une salle de festin. J'ai besoin de la clarté de la lune pour ciseler le visage de mon fils et pour explorer l'horizon gonflé de menaces... »

Et debout sur l'arête des falaises, Mafarka haussait sa taille en agitant ses bras comme des fléaux immenses dans le chanvre volant des nuages, qui s'émiettaient en tourbillonnant. Et tour à tour il gonflait ses poumons pour lancer dans l'espace des rafales violentes et sonores.

Le ciel s'éclairait, et la lune, comme une gazelle, se prit à bondir avec mille folâtreries...

— Gazourmah, ô mon fils! les présages sont lugubres!... Je me méfie de cet horizon pur et transparent comme une vasque de jade... C'est pourquoi j'offrirai des victimes à l'Ouragan, pour l'apaiser! J'allumerai de grands bûchers sur toutes les pointes avancées de ces hautes falaises, là où la roche surplombe des écueils invisibles à fleur d'eau et des courants dangereux. Les grandes flambées dont j'empourprerai la nuit attireront les voiliers, tous les voiliers à cent milles à la ronde, et leurrant leurs capitaines, comme des miroirs les alouettes, leur conseilleront d'atterrir dans les bras de la Mort!

Alors Mafarka s'élança vers le bois de sapins qui couronnait les falaises. De ses poings formidables, il déracina trois cents arbres géants et les disposa en faisceaux de cent coudées en cent coudées. Puis, entrechoquant deux blocs de granit, il donna le feu à ces bûchers funèbres.

L'essence crépitante du désir éternel se muait en des langues dardées pour lécher les sarments, nerfs tordus de délices. La première flamme se dégrafa brutalement et, jaillissant toute nue de sa robe de fumée, se coucha sur un tronc qu'elle couvrit de caresses. Puis elle retomba sur son dos, épuisée, tandis que le tronc sursautait sur elle avec un acharnement d'assassin et de mourant.

Une seconde flamme plus puissante s'érigea triomphalement, en tenant dans ses bras trois beaux mâles feuillus, dont elle épuisait les reins. Et sa volupté folle, et sa cruauté sanguinaire, elle

les jetait par-dessus sa tête en des cris rouges, avec sa chevelure d'étincelles lancée vers les abîmes, croulant en reflets roses sur la muraille lisse des falaises, jusqu'aux vagues impatientes de la mer.

Et Mafarka ne se lassait pas de courir çà et là comme un proxénète lugubre, préparant des lits de volupté pour les amours de ces déesses rouges ! Il disposait les jeunes troncs sur des matelas de feuilles, et les troncs centenaires aussi, déjà paralysés et mangés de vermine, avec leurs yeux chassieux, leurs lèpres vertes... Il les prenait dans ses bras et les couchait deux à deux pour qu'ils s'entre-mordissent mieux sous la caresse de la flamme. Longtemps leurs membres chancelants se tordaient de plaisir, puis, se détachant tout à coup, bondissaient comme des flèches folles dans l'espace.

Toute une forêt, tout un grand peuple d'arbres géants fut ainsi sacrifié dans cette débauche végétale pour oindre et parfumer de résine les cuisses agiles des vents et les apaiser à force de gentillesses.

— O vents migrateurs !... voici des parfums et des baumes enivrants pour vos jambes frétillantes de jongleurs !... Apaisez vos colères absurdes et épargnez mon fils !... C'est un lutteur redoutable, mais il est jeune, si jeune, que ce serait lâcheté de l'assaillir par traîtrise !

« Oh ! venez donc, voiliers, beaux papillons nocturnes, vous brûler les ailes à mes bûchers !... »

Tout à coup le tonnerre, vêtu de braise, haletant

et ses cheveux de pluie raidis par l'épouvante, dégringola du haut du zénith, et tombant d'escalier en escalier de fer, s'aplatit dans les souterrains de l'horizon.

Là-bas étincelèrent des haches crayeuses que des mains invisibles aiguisaient sur la pierre dure et noire des nuages. Puis, brusquement, la tête du tonnerre fut tranchée net par un éclair.

Aussitôt, des titans s'en emparèrent et la firent rouler interminablement dans les caveaux impénétrables où la Nuit gonflait son ventre en gésine.

Quel monde allait-elle donc enfanter?... Et les vents s'agitaient pour la servir, courant à droite, à gauche, du haut en bas des rochers, bousculant les matelas des nuages, entr'ouvrant les draperies de la brume qui dévoilaient vite des lampes lasses, aussitôt perdues très loin.

Des cris, des cris aigus, griffèrent tout à coup Mafarka. C'était la rafale qui lui lançait en plein visage des chats furibonds.

Et lui restait impassible, soutenant l'effort de la bourrasque avec dans son âme le tumulte des vents en rixe, grimpant et regrimpant comme dans une tourelle. Son front en était l'invincible parapet blanc sous les cheveux dressés telles des javelines de guerriers en sentinelle.

Les cris s'accrochèrent encore une fois à l'arête vive des roches... Alors il s'éloigna de la flambée pour explorer l'immensité des ténèbres et il ne put réprimer un hurlement de triomphe, car il était enfin exaucé!... Oh! l'Ouragan était bien

aimable de lancer ainsi à droite, à gauche ses éclairs, tels des bras énormes et nus, tout ruisselants d'eau violette, pour lui dévoiler le spectacle des spectacles! Sous ses pieds, à trois cents coudées, cette masse tourbillonnante en pelotes d'aiguilles, cette bataille de grands coqs noirs qui s'entre-déchiraient à coups de bec sur les roches...

— Enfin, mon cœur, mon cœur glouton, te voilà assouvi! cria Mafarka. Et vous, grandes Flammes aux bras tout cliquetants de coraux et de rubis, vous voilà satisfaites de votre œuvre!...

A pic, sous les falaises, les rochers hostiles et taciturnes comme des nègres accroupis en boule dans leurs manteaux bouffants sous de très longues lances droites, regardaient le sinistre va-et-vient de la houle. Elle se creusait comme un tablier plein de lave argentée, rose et jaune, et dans son creux tour à tour soulevé, balancé, secoué, on voyait un enchevêtrement de mâts, avec des ventres percés de voiles et des grappes irritées de naufragés...

Presque aussitôt l'Ouragan retira son bras frénétique dans les profondeurs de l'horizon. Puis, par trois fois, il sangla un grand coup de poing livide en plein dans l'entonnoir tourmenté et fumeux du golfe. La rage encombrait de catarrhe sinistre sa gorge de bronze, où s'exaspérait peut-être le désir d'être compris.

Et Mafarka ricanait :

— Qu'a-t-elle donc, cette brute?... Veut-il donc crier au sauvetage, ce loup de mer?... De

quoi se mêle-t-il? Et pourquoi va-t-il illuminant ainsi l'agonie de cette tartane? Ah! laisse que les courants affairés de la mer agitent sans fin dans le crible de la houle cet amas d'épaves et de corps délabrés qui s'émiettent!... Oh! la farine idéale dont va s'empâter la mer, pour vous nourrir, vieux rochers accroupis en sentinelle!

Cependant, des nuages écartelés allongeaient leurs monstrueux cous d'oiseau en pantelant sous la rage de l'Ouragan, qui leur tirait la membrane du gésier et fourrait ses vifs doigts de nacre dans leurs boyaux déliquescents, mous et glandulaires.

Mafarka criait :

— Je te loue, bel Ouragan, de t'acharner ainsi! Je loue ton geste lugubre et grossier de nettoyage! Je loue tes doigts onglés de feu, tout imbibés d'immondices célestes! Tu soulages le ciel!

Mafarka se penchait par instants pour contempler l'émouvante escarpolette de la houle, où la tartane se balançait en se déshabillant, comme une femme épuisée de chaleur se délivre de ses voiles.

Et nue, toute nue, montrant le cul et puis le ventre, elle s'arrachait ses bracelets de fer et ses colliers de chaînes, en se balançant toujours de haut en bas, d'avant en arrière, à droite, à gauche, pour ventiler sa luxure torride et distraire sa solitude.

Elle avait déjà perdu ses ancres, lourdes et précieuses amulettes.

Sa chevelure aussi, elle l'abandonnait autour

d'elle dans les succions frénétiques de la mer. Car il faisait chaud, dans ce bas-fond. La tartane se couchait sur le dos, en faisant sursauter sa croupe pour donner plus d'élan à l'escarpolette des vagues. Et par instants elle secouait de ses épaules nues une sombre vermine.

— Plus fort ! plus vite ! Encore plus vite !

Lentement sa tête alourdie par de volumineuses tresses de câbles entraînait son corps décharné. Mais elle ne s'en souciait guère, sous les bourrades de l'Ouragan, qui de toute la violence de ses éclairs cramoisis lui lavait les fesses, les lui frottait, les lui griffait infatigablement. Tout à coup, elle glissa en avant, culbutée par le poids de sa chevelure de funins et de cordes, et disparut.

— Oh ! malédiction ! crièrent les Flammes du bûcher penchées sur la tête de Mafarka.

Il les sentait presque sur son dos, pressées l'une contre l'autre, tout excitées par le désir du spectacle.

— Voyons !... voyons ! où a-t-elle donc filé la belle tartane en chaleur ?

Dressées sur la pointe des pieds, elles se serraient sur le bord des falaises, mêlant leurs chevelures braisillantes. Chacune s'arc-boutait sur les épaules de la voisine, pour se hisser et mieux voir.

Leur corps écorché vif par la curiosité crépitait de-ci de-là, renouvelé sans cesse par la furie du sang, et se déchaînait en étincelles et en cris...

A leurs pieds, les troncs des vieux amants végétaux charbonnaient, noirs, fourbus et brisés dans les cendres de leurs barbes.

Et Mafarka nargua les Flammes nues :

— Ah ! vous vous désolez de ce nouveau plaisir fané?... Vous auriez voulu manger de baisers la carcasse de ce voilier qui sombre lentement !... Oh ! réjouissez-vous donc... car c'est votre œuvre !... D'autres viendront culbuter leur orgueil et déchirer la chair de leurs voiles contre la barrière redoutable qui défend votre repaire d'amour. Enlacez-vous donc joyeusement, en piétinant les arbres éreintés dont le râle d'agonie excitera les beaupré virils qui se dressent dans l'immensité nocturne !... Regardez donc là-bas, là-bas, sous le geste doré de l'éclair, au fond de ce golfe !...

Toutes les Flammes géantes et nues se penchèrent en avant, avec l'enfièvrement des femmes autour des gibets. Leur attente ne fut pas déçue.

En effet, devant la corpulence d'un énorme promontoire, sous les gifles verdâtres du grand éclair gesticulant, trois voiliers apparurent, noirs, caracolants comme trois guerriers colossaux, chacun tenant haut son beaupré, bridé de cordages.

Ils s'avançaient d'un beau pas allègre et cadencé, les cavaliers droits en selle, le regard fixé sur les récifs, tôt jaillis et tôt disparus sous la houle, qui simulaient des manœuvres de défense, en se préparant à l'attaque.

— Oh ! ils sont beaux ces voiliers, beaux,

beaux à les embrasser durant une éternité!... Et leur bravoure nous exalte!

Les Flammes se trémoussaient de plaisir, se pressaient sur l'arête, au risque de tomber dans l'abîme, et elles applaudissaient de leurs mains gouttelantes de sang...

— Oh! il faudrait courir là-bas! Je voudrais me vautrer sur le premier, et le lécher tout entier, celui-là, noir, et si raide en selle!...

Tout à coup, le premier voilier se cabra, mais celui qui le suivait le poussa en avant d'un coup de beaupré. L'autre fit un effort terrible pour pirouetter, mais il s'aplatit, le ventre empalé sur la pointe d'un rocher.

Un grand tumulte de cris déchira les ténèbres qui s'étaient rabattues sur la fuite de l'éclair.

Aussitôt après Mafarka sursauta de frayeur, car il avait vu, de ses grands yeux braqués, un spectacle inexplicable. Une ombre violette courait sur la plage, le long des flots écumants. C'était une femme... Elle avait un cortège de bêtes qui glissaient au ras du sol; et les bêtes criaient, grinçaient. Mafarka se retourna. Non, non! ce n'était pas là une hallucination. Les Flammes du bûcher avaient vu, comme lui, passer la femme étrange.

Elles s'enrageaient toutes, gesticulant convulsivement, tordues par l'anxiété de l'attente. Ah! maudites chevelures de fumée!... Avec rage elles les rejetaient en arrière, pour voir, pour voir dans l'abîme obscur. Que se passait-il là-bas?

Tendues en avant, les Flammes discutaient fiévreusement, suffoquées de dépit en voyant plus loin, sur l'arête des falaises, leurs sœurs sanguinolentes qui se penchaient aussi et qui devaient sans doute distinguer quelque chose dans les profondeurs de ce golfe tragique.

Mais l'Ouragan vint les rasséréner et les réjouir, en agitant son bras de lumière aveuglante. La femme et ses bêtes avaient disparu. On voyait le premier voilier sombrer lentement, les pattes en l'air, sous les deux autres qui lui grimpaient dessus inexplicablement, en le mordant et le piétinant avec rage.

Cependant le vent fumeux bondissait partout, enragé de ne rien voir et de ne pas mordre, et de ne pas faire l'amour; le vent balayait à tour de bras, dans les golfes, dans les rades. les âmes folles des naufragés, les tordait comme autant d'aigles emprisonnés en des filets de fer. Puis il les levait très haut, en les faisant tournoyer au bout de ses poings tendus, à la manière des frondes, et les lançait à la tête de Mafarka. Et celui-ci sentait passer ces rafales chargées d'âmes criardes et forcenées.

— Je vous envie, ô vous, naufragés, matelots qui venez de rendre l'âme dans le dernier effort!... Je vous envie, vous tous qui avez disputé à coups de dents votre peau à la mort!... Quant à moi, je mourrai misérablement comme une femme en donnant le jour à mon enfant!... J'envie vos visages tordus, crispés, chiffonnés par la caresse luxurieuse de la mort! Vos mains

sont cramponnées aux bastingages comme les pinces des crabes aux rochers... Vos dents, vous les avez enfoncées dans les seins chauds et salés de vos voiles... Et vous êtes morts comme des héros sur le champ de bataille. Magnifique hécatombe !... Cent, mille ! Dix mille ! Qui peut dénombrer les victimes ?... Voilà bien la rançon offerte à l'Ouragan pour apaiser sa rage, ô mon fils, et le prédisposer à la douceur pour toi !...

Brusquement, l'image de Gazourmah incendia son cerveau ! Etait-il sain et sauf et bien en sûreté sur ses pilotis fichés dans les interstices des roches ? N'allait-il pas obéir aux invitations des brises traîtresses ?... N'allait-il pas jaillir hors de sa matrice de roches avant le temps voulu, comme un misérable avorton ?...

Mafarka, mordu par l'angoisse, précipita sa course sur le sommet des falaises. Mais enfin il put reconnaître le profil des ailes puissantes, en se penchant sur le bord du précipice, et la joie éclata en mille ruisseaux de lave dans ses veines glacées. Dans son galop dément, il enjambait comme un gymnaste les grands bûchers dont les Flammes se repliaient l'une sur l'autre, en pleurant sur l'agonie des beaux tisons qu'elles couvraient d'une douce charpie de fumée.

Et Mafarka les narguait en dansant :

— Ah ! bah ! Il ne faut pas pleurer !... Car l'heure divine est proche qui arrêtera la terre comme un cœur figé par la joie !... Ah ! dansons ensemble !... Redressez-vous, Flammes, et

donnez-moi la main! Dansons une ronde, pour fêter la naissance de Gazourmah!

Et cependant il débordait en des paroles incohérentes :

— Au ciel! Au ciel! Plus haut! encore plus haut! Bondis, mon cœur!... Tu ne sais ? Je te lance très loin, de tout l'effort de ma voix, en gonflant mes poumons!... Ah! ah! toi, mon cœur bien-aimé, balle de caoutchouc, bondis et rebondis! Amusons-nous! Que faire, sinon jouer autour du berceau de mon fils?... Il naîtra bientôt... bientôt!... O mon cœur, bondis! Tu es las? Non!... Je te décroche et je te jette très haut, comme le Bédouin qui lance en plein ciel, l'un après l'autre, un fusil chargé et une caille vivante, puis, rattrapant son arme, la décharge sur l'oiseau, qu'il ne manque jamais.

Il sautait très haut et retombait accroupi. Puis, d'un coup de jarret, il s'élançait dans le feu, frappait la braise de ses pieds joints pour rebondir plus loin... Et, tout en s'esclaffant, il criait aux brûlures, et se trémoussait comme un enfant :

— Il faut bien que je rôtisse mon corps, pour les dents des hyènes et des chacals!

A ce dernier mot, il s'arrêta net et demeura aux aguets, écoutant au loin des aboiements sinistres. Puis il secoua loin de lui un soupçon hostile, et debout devant le bûcher, il dit d'une voix lente :

— Ah! qu'il est beau, de tourner comme un

bœuf sur la broche rigide d'une idée magnifique, parmi les langues lécheuses des Flammes!... C'est au fond un exercice excellent pour la volonté que de subir sans crier une savante cuisson, avec le seul soulagement de quelques feuilles de romarin et de sauge, et une tranche de lard pour rafraîchir son front et étancher sa sueur!... Après un tel exercice, je serai vraiment digne de donner mon âme à mon fils!... Et ce qu'ils me remercieront, les chacals d'avoir ainsi cuit à point ma charogne savoureuse!

« O chacals!... ô hyènes!... ô dents adorées, ô mufles porcins, renifleurs de pourritures, attendez donc! Voici pour vous mon corps couru par le sang le plus riche! Vous vous battrez demain, sur mon ventre écartelé, arquant vos dos velus de fange grise!... Je vois déjà sur moi vos petits yeux inquiets luire comme des crachats, et j'entends vos voix catarrheuses de vieillards haineux grincer comme des poulies sur des puits taris!... Attendez donc! »

Et Mafarka s'élança comme un torrent vers la crique. Il courait par des sentiers retors et sournois entre les rochers. Ses jambes avaient des bonds invraisemblables, frappant le granit qui retentissait dans ses profondeurs musicales.

— Gazourmah! Gazourmah! Je viens à toi de tous les points du ciel, par mille chemins comme un sang riche et généreux s'élance par des veines innombrables vers le cœur... comme une inondation de lave se précipite hors des brèches d'un volcan...

Alors Mafarka vit se dresser devant lui le profil géant de la cage et les ailes de son fils, semblables aux piquants d'une fleur colossale, dont les vagues, comme d'étranges jardiniers nocturnes, travaillaient le terreau sinistre.

Mais un flamboiement subtil et velouté attira ses regards, et il le suivit en longeant les rochers.

Quand il se trouva sous l'échafaudage aux vertèbres de funin, il reconnut Coloubbi, immobile et debout comme une fumée violette, au milieu de son troupeau tassé d'hyènes dormantes et repues.

Aussitôt, pris d'une rage sourde, il s'élança sur elle ; mais avec un léger frémissement de feuille détachée, elle glissa sur les roches et se mit hors de sa portée. Alors, il l'injuria :

— Arrière, sinistre gardeuse d'hyènes !... Va-t'en loin d'ici, avec ton troupeau mangeur de sexes pourris !... Je ne te permettrai pas de voir mon fils ! Il est à moi tout seul ! C'est moi qui ai façonné son corps. C'est moi qui l'engendre par le seul effort de ma volonté !... Et je ne t'ai pas appelée pour m'aider !... Je ne t'ai pas couchée sur le dos pour pousser, avec des frottements de plaisir, dans tes ovaires, la semence divine !... Elle est encore là, dans mon cœur, dans mon cerveau ! Il faut que je sois seul pour donner le jour à mon fils !... Va-t'en ! Je ne veux pas que tu salisses de tes yeux sa jeunesse impétueuse !... Va-t'en !... Couvre-toi la face... Et ne te déshabille pas ! Cache-moi ta gorge !... Ta peau est si transparente, que je

vois les deux serpents qui battent furieusement de la tête dans tes mamelles, comme en deux petits sacs de soie!... Ta rage? Ton dépit? Bientôt tu pleureras! Et que m'importent tes larmes qui ne sont pas le sang de ton cœur tordu, mais simplement des larmes de végétaux en amour?...

Et sa voix rude se heurtait aux brusques rafales de terreur qui agitaient les vagues entassées dans le golfe. On eût dit une immense caravane de chameaux bouillonnant dans un défilé de montagnes. Les croupes étaient si serrées que les chameliers, couleur d'écume, dégringolaient çà et là sous la poussée, parmi les arrachements gutturaux, les craquements des corps piétinés et le piaillement des volailles secouées dans leurs cages!

— O mer puante et tapageuse, encombrée de vie humaine, suant et criant le commerce et la ladrerie économique des hommes!... Mer écrasée par la vanité sournoise des navigateurs! Je te souhaite d'être bientôt tarie par la gloutonnerie de leurs yeux de marchands! Je ne te livrerai pas mon fils, comme une balle de coton ou un sac de farine!... Car il te narguera en volant à tire-d'aile, la bouche offerte aux étoiles!...

Coloubbi était disparue là-bas, parmi la bousculade des vagues vociférantes et leur mouvement de foire hérissée de bournous.

XII

La Naissance de Gazourmah, le Héros sans sommeil.

XII

La naissance de Gazourmah, le Héros sans sommeil.

Aussitôt, Mafarka, montant par une échelle de corde, atteignit le bord de la grande matrice de pierre sur laquelle reposait la cage de fer. Puis il grimpa entre les barreaux jusqu'à la hauteur de la tête de Gazourmah. Longtemps Mafarka resta ainsi accroché par les bras aux anneaux d'un pilotis, contemplant avec un sourire de joie surhumaine la musculature géante de son fils, qui semblait dormir sous ses lourdes peaux de tigres. Les deux ailes seules émergeaient largement déployées sur un treillis savant d'acier, de bambou et de nerfs d'hippopotame. Leur tissu, qui avait au soleil une splendeur orangée, apparaissait éteint et ocreux dans la pénombre. Brusquement, Mafarka s'étonna de sentir une invincible angoisse qui lui picotait les mains, et, oublieux de l'abîme sur lequel il était

suspendu, il faillit les ouvrir pour toucher son fils. Et il songeait :

— Son visage est rude, mais ne va-t-il pas souffrir des gifles de la bourrasque ?...

Il secoua cette frayeur perfide en murmurant :

— Oh ! mon fils ! pardonne-moi cette faiblesse indigne de toi !... Voici que je te délivre enfin de ton écorce, beau fruit de ma volonté !

D'un geste violent, il arracha les peaux de tigres, et un prodige s'opéra aussitôt. Des vents plus souples et plus adroits que les esclaves d'un banquet balayèrent sur la mer les ténèbres, croulantes comme des écuelles vides, et chassèrent hors des portes de l'horizon les lourds nuages, titubants ivrognes. Alors la suavité exaltante et vaporeuse d'une musique persuasive caressa de ses doigts tremblants l'atmosphère en extase...

Mafarka l'écoutait, les bras ouverts, en regardant son fils. La lune, comme un rossignol au plumage nacré, sautillait sur les nues légères, en chantant avec des glouglous menus et des cascades de plaintes bleues. Et sous elle, la mer, dans le grand golfe, semblait être formée d'une forêt immensurable, dont les arbres étaient tous également hauts.

C'était un pavé fantastique, formé de branches qui frissonnaient aux furtives œillades de la brise !... On le devinait plein d'oiseaux qui chantaient tous à la fois, rivalisant de légèreté et d'allégresse, et dont les pattes musicales cou-

raient mélodieusement de haut en bas sur les gradins sonores du silence.

— O mon fils ! cria Mafarka, tu es puissant et beau !... Je rends grâces à mon Orgueil sacré, car ma main n'a pas été inférieure à sa tâche !... Je craignais de ne pas savoir donner à ton visage l'harmonie idéale ! Et j'ai tant haleté d'angoisse en te regardant dans les yeux, que j'ai fini par douter de mon œuvre !... J'ai pu dessiner tes paupières largement fendues, et ton nez droit aux narines larges et agiles, et tes lèvres épaisses, insolentes, et la carrure de tes mâchoires ! J'ai su construire enfin tes grandes ailes couleur d'ocre et de rouille qui pourraient abriter cent guerriers !... Tu es sans doute plus beau que rien qui soit au monde, du moment que c'est toi, par la seule splendeur de ton corps, c'est toi qui viens d'apaiser la furie de la mer et mettre en fuite cette tourbe de nuages sales et gluants !... Regarde la Lune, comme elle s'enivre à te contempler, tandis qu'elle chante dans les frêles branches des nuages, de toute sa voix étincelante qui ruisselle en cascades argentées !...

« Tu te nourriras de serpents, parce qu'ils contiennent les ferments d'une vie très longue !... Tu te nourriras d'hydres d'eau, parce que leur chair a un étonnant pouvoir de se reproduire !... Gazourmah ! te voilà invincible !... Tu ne connaîtras pas de blessures inguérissables et tu es à l'abri des embûches, car je t'ai épargné la sombre maladie du sommeil total !... Gazourmah ! Ton intelligence n'a pas les circonvolutions sim-

plifiées et grossières qui enchevêtrent les feuilles du chou et les cerveaux obtus!... Le sommeil ne pourra donc jamais s'emparer entièrement de toi. Il viendra fermer de ses doigts tremblants et veloutés la porte de ton esprit supérieur. Il se glissera dans ta tête d'un pas très doux, uniformément rythmé. Ses mains caressantes et lumineuses, qui résonnent comme des harpes, éteindront l'un après l'autre les feux de ta volonté clairvoyante... Mais il s'égarera brusquement dans le labyrinthe de ton crâne et, s'arrêtant essoufflé, trop faible pour se pousser plus loin, il se contentera de répandre son haleine isolatrice autour des foyers de ta pensée. Contre cette barrière invisible viendront se buter les voix, les lumières et les souvenirs!... C'est ainsi que le léger brouillard né des premières lueurs du jour recouvre la plaine, cache les rayons du soleil levant et ouate les sonnailles des troupeaux.

« Tes muscles ne se détendront pas! Tu ne tomberas pas comme les hommes assis qui s'endorment tout à coup. J'ai construit tes mains pour qu'elles agissent automatiquement comme les mains des singes bradipes et les pattes des chiroptères, qui s'accrochent davantage à la branche à mesure que le sommeil les envahit. Plus tu seras endormi et plus tu répondras par d'exacts coups d'aile aux sautes perfides du vent, ô héros sans sommeil!...

« Tu connaîtras ainsi la nouvelle volupté que j'ai inventée pour toi, la volupté de pousser jus-

qu'au spasme délicieux le plaisir de tous les membres de ton corps quand ils s'enlisent dans le sommeil. Tu pourras graduer à volonté ce plaisir par des fatigues musculaires savamment dosées, et tu seras toujours défendu par ta conscience, jour et nuit!...

« Ta vie et ta force conquérante en seront redoublées... Tu ne feras plus semblant de mourir chaque soir, et ton corps, ignorant l'image et l'idée quotidienne de la mort, ne pourra plus vieillir!... Au déclin du soleil, tu sentiras tes bras s'engourdir l'un après l'autre avec lenteur. Alors, tu appliqueras ta volonté à chacun de tes membres, successivement, pour qu'ils se passent l'un à l'autre la conscience vigilante, comme les guerriers se passent une arme redoutable, quand ils s'endorment à tour de rôle.

« J'ai si bien construit les couloirs de tes veines, que le sommeil se glissera sous les voûtes des muscles, partant de ton pied gauche pour gagner tes hanches, ta poitrine et ta tête. Aussitôt, des rêves bariolés la peupleront, mais le sommeil ne pourra s'asseoir sur ton front, haut plateau de ta vie. Il ne fera que passer, ce montreur d'images, ce conteur ambulant, ce diseur de bonne aventure, le Sommeil, cet aède aux pas de velours, ce rapsode joueur de benjoh. Il reviendra aussitôt, par le côté droit de ton corps, jusqu'à ton pied droit, où il s'endormira vaincu jusqu'au lendemain...

« Oh! la joie de t'avoir enfanté ainsi, beau et pur de toutes les tares qui viennent de la vulve



maléficiante et qui prédisposent à la décrépitude et à la mort!... Oui! tu es immortel, ô mon fils, ô héros sans sommeil! Pour que tu puisses fendre le souffle puissant du simoun, ainsi qu'un esturgeon remonte les grands fleuves, j'ai arrondi tes pectoraux comme deux boucliers en cuir d'hippopotame. Ils résisteront à la poussée de tes poumons comme deux portes d'airain à la ruée d'une foule révoltée! Et rien ne pourra les entamer! Ton sternum vibrera à peine, tant il est solide, sous les coups de croupe et de mufle que les lions de ton cœur lui donneront en se retournant entre tes côtes de fer... Méfie-toi pourtant des silences de la mer et de ses sommeils léthargiques de crocodile béatement vautré dans la boue des détroits... Car la mer se réveillera brusquement à ton passage aérien, et vlan! d'un coup de queue foudroyant, elle se ruera immense en plein ciel, les mâchoires ouvertes!...

« Pour que tu puisses te ravitailler en toi-même sans donner la chasse aux poissons, j'ai construit ton ventre comme une coupole sur les larges greniers de tes entrailles aux couloirs nombreux et bien distribués. Et j'ai achevé mon œuvre en enchaînant tes vertèbres en une souple colonne, pour que ta force coure vélocement jusqu'à ton membre formidable et bronzé qui saura défoncer le duvet humide et brûlant des vierges! »

Comme Mafarka eut dit ces mots, la verge cuivrée et boucanée de Gazourmah se raidit

comme un glaive. Un flot de vie sembla courir des pieds à la tête le géant nouveau-né, en agitant ses muscles, qui saillaient sous la peau rude. Ses yeux déchaînèrent un regard sauvage contre un point invisible là-bas, derrière les rochers.

Mafarka, mordu par une étrange jalousie, se retourna. Dans la pénombre, entre deux écueils, il reconnut les grands yeux sombres de Coloubbi, luisant comme deux gemmes. Elle épiait sournoisement l'éclosion de Gazourmah !

Alors le roi sentit bouillonner dans ses entrailles une colère insoutenable, et prenant une pierre il la lança au visage de la femme. Elle se gara avec souplesse, et s'abandonnant sur la vague comme sur une escarpolette de lueurs argentées, elle s'en alla, nageant sur le flanc et chantant sa chanson ironique :

— Oh ! je te pardonne, Mafarka, de vouloir écraser ainsi sous les pierres la mère de ton fils !... C'est mon fils, tu le sais, du moment que son premier regard fut pour moi !.. Je fondais de plaisir sous la rude caresse de ses yeux !... C'est aussi mon amant, et je me suis livrée à tous ses caprices dans ce premier regard !... Tu vois : je jouis affreusement toute seule sous sa force de mâle, qui rêve déjà de me tuer en vidant ses veines dans les miennes !...



Et Mafarka vit, avec l'horreur d'un effroyable dégoût, Coloubbi couchée sur le dos et la tête renversée en arrière, les joues tirées par le spasme sous la réverbération d'un incendie de passion ! Ses narines frémissaient toutes roses et

sa poitrine haletait!... Elle avait les jambes serrées l'une sur l'autre, dans un effort de contact voluptueux, et ses bras seuls nageaient, en repoussant loin d'elle les vagues trop lourdes du plaisir.

Elle reprit d'une voix stridente, tour à tour amère et veloutée, comme un chant de flûte dans une forêt :

— Oui! j'ai savouré la joie divine dont mon âme s'assoiffait depuis toujours!... J'ai vu celui qui est à la fois mon amant et mon fils!... Son premier geste de vie, je l'ai bu comme on boit à même le pis d'une vache, pour m'en rafraîchir l'âme éternellement... Je veux le soulager du poids de sa force!... Je suis sa mère et sa maîtresse... C'est mon fils autant que le tien!... Mafarka! Mafarka! parle-moi de notre enfant!

Mafarka rugit :

— Tais-toi, bête gourmande!... Que veux-tu savoir? Et tu ne pourrais m'entendre, avec tes fines oreilles, pauvres coquillages qu'assourdit le terrible cri de la luxure! Ton corps n'a que des bouches affamées!... Si je t'offre une idée héroïque, avoue-le, l'envie te prend de la sucer comme de la canne à sucre!...

Mais Coloubbi ne l'écoutait pas, et Mafarka se tut en la voyant nager entre les roches, couchée sur le flanc et repoussant l'eau d'un langoureux coup de pied.

Dans la transparence élastique des vagues, elle dénouait gracieusement son corps brillanté de phosphorescences, et sa taille était bien la

tige élancée d'une fleur : ce visage miraculeusement nuancé de lueurs roses dans le feuillage éployé de sa chevelure. De très loin, sa voix, et son bras peut-être, effeuillaient ces mots :

— Tu sais que mes yeux se prêtent à l'idéal. Tu sais que ma caresse fait éclore la volupté dans le buisson des nerfs, comme le parfum fait éclore le souvenir, comme l'ombre nourrit le goût amer de la vengeance... Si tu me tues, je renaîtrai, je renaîtrai sans cesse dans le cœur de ton fils, comme un poison impur de terreur et d'amour !...

Ces paroles languissantes giflèrent brutalement Mafarka. Tout chavira autour de lui, et fermant les yeux il sentit ses pieds s'enlever au-dessus de sa tête, puis le sol s'effondrer et fuir sous lui, comme s'il eût fumé du haschisch après avoir mangé.

Quand il eut repris les rênes de sa volonté et de sa conscience, ses yeux pleuraient malgré lui abondamment et ses entrailles frémissaient d'amertume exquise et de tendresse, car la joie et la douleur brûlaient et glaçaient tour à tour ses veines. Immobile, ses bras las tombés le long de ses flancs, il contemplait son fils, qui se tendait en avant, les yeux rivés là-bas sur les écueils derrière lesquels la silhouette de Coloubbi venait de disparaître.

Mais les hurlements cahotés des hyènes le firent sursauter. Ils semblaient venir du fond des Hypogées. Et c'était un criaillement acide et

métallique, aux cadences caverneuses comme s'il sortait d'un souterrain.

Les aboiements monotones aggravés de ténèbres s'éteignaient parfois, en se liquéfiant dans le vacarme des échos noirs, puis ils se gonflaient tragiquement, comme pour remplir la cavité des galeries sonores. Mais tout à coup un frais éclat de rire argentin les apaisa, et l'on n'entendit plus qu'un joli déchirement de gorge féminine. C'était encore Coloubbi! Mafarka en reconnut la voix en frissonnant. Que faisait-elle dans les Hypogées, la gardeuse de chacals?

Il se répondit à lui-même par un bond en avant, et il s'élança sur la piste insidieuse des abois, qui avaient repris leurs saccades lugubres. La colère et l'épouvante soulevaient ses jambes, qui s'acharnaient précipitamment, si bien qu'il se trouva presque aussitôt sous les grandes voûtes fraîches. Un vent plaintif le poussait de couloir en couloir, quand tout à coup un hérissement de cris l'arrêta brutalement. Oh! oui! elles étaient bien dans les galeries sacrées, les immondes bêtes exaltées par la grisante odeur de la mort! Sans doute, elles s'entr'égorgeaient de rage, tout en s'efforçant d'entamer les couvercles des sarcophages.

Il pensa que le bois dur avait dû sans doute céder à leurs efforts, et son cœur en larmes entrevit en une vision terrifiante et désespérée le doux visage marron de la momie maternelle lacéré par le mufle porcin d'une hyène.

Oh! les pauvres bandelettes sacrées, avec leur rouille de sel et de larmes, toutes dénouées sur le corps humble et soumis de sa mère!... La vision se précisa si violemment, qu'il ne put résister, et, malgré la faiblesse de ses jambes échappant à sa volonté, il s'élança dans les ténèbres, ramassa ses forces, tâtonnant, se cramponnant, à quatre pattes, titubant comme un ivrogne, sentant à chaque moment sa tête lourde de douleur le culbuter en avant.

Ses pieds se heurtèrent à un encombrement criard de toisons puantes... S'était-il égaré?... Car il piétinait dans une sinistre brousse de cystes, de lentisques et de palmiers nains... Mais son cœur l'emportait toujours, et une adresse surnaturelle le retenait dans les glissades terribles sur les fongosités sombres, chancelant parmi des tignasses vivantes de radicelles, nageant et ramant dans les ténèbres épaisses, pesantes et taciturnes.

Il palpa sans effroi des crapauds monstrueux, couverts de pustules lumineuses, et, soudainement, des griffes lui déchirèrent le visage. D'un bond, il se redressa, et tout en faisant tournoyer ses bras, il sangla de grands coups de pied contre un râclement de mâchoires invisibles. La colère rénovait ses forces et, d'instinct, flairant l'ombre, il s'élança contre le troupeau grinçant des bètes immondes, qui fuyaient mâchant la suie des ténèbres et mordant à belles dents dans les mollets friands de la vitesse.

Un délire, une force inconnue empoigna tout

à coup Mafarka et lui souleva la tête, pour l'arrêter net.

Ses mains cherchaient machinalement partout, au hasard, sur les murailles et par terre.

Il trouva, enfin, il trouva... Il en était temps, car l'angoisse épuisait sa gorge...

— Oh ! que je puisse presser la douce momie de ma mère, bien fort, contre mon cœur !

La forme d'un sarcophage glissa doucement sur sa poitrine, et il la serra fortement dans ses poings. Puis, soulevant le poids vénérable sur sa tête, au bout des bras, il s'élança en avant, en cherchant la lumière.

Là-bas, tout au fond des galeries, il aperçut un premier frisson clair. C'était une aube aigrelette qui souriait vaporeusement au loin. Roseurs timides de jeune fille qui prend son bain toute nue à l'abri des rochers, avec des sursauts d'effroi et des regards furtifs parce qu'elle craint d'être surprise par des yeux indiscrets !

Aussitôt, Mafarka se sentit plus léger qu'une feuille sur le vent d'enthousiasme qui l'entraînait par les couloirs immenses hors des caveaux noirs.

Quand il en sortit, quelques instants après, il marchait lentement, haussant la taille, et la poitrine gonflée.

Un bonheur éclatant illuminait sa face, entre ses deux bras levés qui portaient très haut le sarcophage noir, comme on soulève une corbeille débordante de roses folles.

Et il chantait :

— Langourama!... Langourama!... Viens vite voir mon fils! Il est beau, plus beau que Magamal, et plus fort que lui! Tu pleureras de joie! Et tes larmes, désormais, rempliront ton cœur de fraîcheur, comme une gargoulette...

« Oh!... n'aie pas peur, petite mère, les vents ne pourront rien contre lui!... Le ciel ne sera qu'un lac tranquille sous ses pieds, malgré les courants traîtres qui rampent sous les nuages, avec de longues cordes pour entraver le vol des aigles. Gazourmah les mettra en fuite d'un seul de ses regards!... Le voilà! Le voilà!... Oh! ses ailes!... Ses grandes ailes!... »

Et Mafarka descendit jusqu'au folâtre scintillement des flots, en balançant les palmes de sa voix rêveuse et légère.

Mais un soupir l'enveloppa sournoisement, un soupir aussi vague, tendre et mélancolique que le souvenir d'un parfum d'autrefois parmi les puanteurs agressives de l'aujourd'hui.

C'était sa mère qui chuchotait plaintivement :

— Berce-moi, ô mon enfant, comme je t'ai bercé jadis!...

A ces mots, Mafarka sentit fléchir ses genoux :

— Oui, oui, ô ma mère adorée, je te bercerai sans fin pour t'assoupir et je fermerai pour la seconde fois tes paupières avec de longs baisers! Car voici : l'heure est venue!... Oh! ma mère! embrasse-moi sur le front comme jadis, quand tu venais t'asseoir entre le lit de mon frère et le mien!... Et tu retenais ton haleine pour ne

pas nous réveiller !... Je suis tout petit, ô ma mère, et j'ai peur comme un enfant, quand le vent du désert ouvre tout à coup la porte à la mort, dans les nuits orageuses! Sois heureuse! Oublie-moi !

— Voici, Mafarka... Je tends ma bouche derrière le bois du sarcophage... Oui ! Oui ! je sens la chaleur de tes lèvres !...

— Mère ! Mère ! Je t'adore plus que ma jeunesse !...

— Mafarka, embrasse aussi pour moi ton fils, sur sa bouche !... N'oublie pas !

Alors un cri de joie souleva la poitrine de Mafarka. Il bondit vers son fils comme le jet d'une fontaine, en chantant :

— Gazourmah ! Gazourmah ! Voici près de toi le visage sacré de ma mère !... Ma mère, ma mère est là, sur la plage, qui te contemple ! Voici la vertu de ton sang ! Voici la force pure qui équilibrera tes énergies quand tu voleras sur le ventre rebondissant de la mer ballerine, sans te blesser sur les poignards rouges de ses seins, ni t'embarrasser dans sa chevelure d'algues, et sans tomber dans sa gorge rauque de courtisane.

Mais il se hâta, en voyant glisser de roche en roche l'angoisse trépidante de l'aurore.

En grimpant jusqu'au sommet de la grande cage, il se sentait plus léger qu'une bulle de savon, comme si un souffle invisible l'emportait au ciel.

— O caressante haleine de ma mère ! Tu me pousses dans les bras de mon fils ! Tu m'ordonnes

d'anéantir mon corps en lui donnant la vie !... Je t'obéis ! Je me hâte !...

Puis, s'asseyant sur le nœud de cordages tendus qui attachaient les deux grandes ailes ocreuses, il parla pour la dernière fois à Gazourmah :

— O mon fils ! ô mon maître !... J'ai tout donné pour toi. C'est à force de jeûnes, de sacrifices sanglants et de prières que j'ai préservé ma volonté de dépendre d'un breuvage, d'une couleur fascinante ou d'un parfum de femme.

« Mes nerfs flottants comme des rênes obscurément dans la rafale, je les ai ressaisis. J'ai battu mon âme et je l'ai terrassée dans la poussière... Puis je l'ai traînée par les cheveux comme une voleuse, sur tous les chemins sombres et désespérés, en des déserts effroyables, sous les étoiles désolatrices qui inspiraient le suicide.

« Enfin, j'ai vu que nul regret des choses perdues, nul désir des choses rêvées ne palpitait plus en elle. C'est alors que je t'ai senti sourdre en mon cœur, ô mon fils !... Je t'ai créé ainsi de toute la force de mon désespoir, car l'intensité de l'énergie créatrice se mesure à la grandeur du désespoir qui l'engendre. C'est ainsi que ma volonté, se saisissant à la fois de toute mon âme, la féconda et la délivra de son germe...

« Souviens-toi de t'aimer toi-même par-dessus tout au monde. Garde à jamais ta splendeur, non pour les joies futures, mais pour l'éclat savoureux du moment qui passe. Aime-toi profondément, au point de te donner à la mort pour te

colorer d'une beauté plus intense, dans un seul geste. Aime-toi au point de te donner au premier spasme venu, pour tuer le passé à chaque instant et rendre inutile l'attente de l'avenir que tu dois surpasser. Fais en sorte que la réalité d'aujourd'hui soit plus belle que le rêve réalisable de demain... »

Mafarka se tut. Qui donc le mordait à la nuque, avec des dents de lave aiguë?...

Il se retourna. Très loin, là-bas, sur la ligne extrême de l'horizon, le Soleil, serpent de braise, larda l'espace blanc de sa langue venimeuse d'or...

Alors, dans l'hémicycle des falaises grandioses, qui frémissaient sous l'envahissement de la caresse solaire, la frénésie des frénésies tenailla la gorge de Mafarka, qui cria par trois fois :

— Gazourmah ! Gazourmah ! Gazourmah ! Voici mon âme !... Tends-moi tes lèvres et ouvre ta bouche à mon baiser !...

Il sauta au cou de son fils et il colla sa bouche sur la bouche sculptée.

Le formidable corps de Gazourmah sursauta aussitôt violemment et ses ailes puissantes se déclanchèrent en brisant les parois de la cage... Comme un cheval de guerre secoue les flèches accrochées à sa croupe, comme un faux éclopé jette au loin ses béquilles quand il sort de la ville... ainsi le plus beau des oiseaux de la terre se délivra des barreaux qui l'emprisonnaient. Mais il ne put s'élancer en avant, car son père se tenait suspendu à son cou, comme un lourd collier de tendresse.

Enfin Mafarka détacha sa bouche de celle de son fils ; et il riait de joie à voir les belles lèvres de bois s'amollir et frémir en se colorant d'un sang écarlate. Il sentait la poitrine de son fils se gonfler sous la sienne, vigoureusement, comme la vague sous le ventre du nageur.

— Oh ! mon fils ! encore un baiser pour que je me vide en toi !... Ah ! ne me repousse pas ainsi ! Tu es donc fatigué de moi, comme d'un vêtement étriqué dont on se débarrasse pour plonger dans la mer !...

« Souviens-toi de mes conseils ! Mais oublie bien vite les traits de mon visage... Un jour viendra, hélas ! où tu t'efforceras en vain d'évoquer la forme de mon corps, et mon geste préféré, et la couleur de mes yeux ! Et tu souffriras de ne m'avoir pas assez aimé et de n'avoir pas assez caressé mes joues !... Oh ! ne pleure pas, alors ! Ou du moins étanche bien vite les larmes qui s'échapperont de tes paupières... Car tu dois conserver ton intarissable gaîté ! Mais ta beauté m'outrage, m'écrase et m'aveugle !... Tu me tues, ô mon enfant ! Tu me tues ! Et je meurs de jalousie pour toi !... »

Une lâcheté horrible serpentait dans ses entrailles. Pourquoi devait-il quitter son œuvre bien-aimée et la livrer ainsi à l'avenir ténébreux ?...

— Oh ! rester près de toi, mon enfant adoré, encore un instant !... Non ! Non !

Et tout à coup un désir de meurtre lui fit ouvrir ses mâchoires pour mordre dans les joues

de Gazourmah!... Mais la volonté du père ne fléchit pas. Il resta immobile, suspendu par ses bras au cou de son fils, qu'il lavait d'un baiser torturant et suave, où s'éternisait une tendresse sans bornes. Mais Gazourmah ne contenait plus son cœur révolté, qui piaffait d'impatience dans sa vaste poitrine. Brusquement il balança sa taille de-ci de-là et rejeta au loin son père, comme un taureau furieux se délivre d'un joug.

Mafarka tomba inerte sur la roche, s'aplatissant comme un linge mouillé.

Alors les grandes ailes orangées tonnèrent, comme les vantaux d'un temple, dans le grand hémicycle des falaises. Gazourmah se précipita en avant, entre les mâchoires éclatées de la cage. Ses pieds véhéments foulèrent les bords feutrés de varech de l'énorme matrice de pierre; puis sa poitrine déchira brusquement la soie ondée et changeante de la mer. Un grand esclaffement d'écume lui doucha le visage et d'un bond il s'envola dans l'espace.

Partout au loin, dans le golfe ruisselant de reflets multicolores, comme un immense amphithéâtre peuplé à tous ses étages de spectateurs somptueux, les voiliers noirs crucifiés et pantelants sur la pointe des roches agonisaient à la merci des vagues somnolentes, qui leur mordaient machinalement les pieds.

Comme Gazourmah rasait le promontoire du Sud, il vit un brick massacré, la quille au ciel, qui râlait encore, sursautant et craquant, les pattes de devant prises dans ses entrailles comme

un cerf éventré. Il tendait vers l'aurore les cornes menaçantes et inutiles de son beaupré, en secouant de ses flancs des naufragés verdâtres et mordants comme des mouches que sa queue de cordages flottants ne parvenait plus à chasser. D'autres naufragés étaient suspendus aux bastingages et aux sabords par leurs bras convulsés et crispés par la mort.

Grands vols blancs de mouettes plaintives tourbillonnant en couronnes élastiques, sur les berceaux nonchalants que balance la mer, sombre nourrice aux langoureuses cantilènes !...

A une saute de vent, les cadavres levèrent tous à la fois leurs jambes et leurs bras qui s'entrechoquèrent violemment pour applaudir.

Et Gazourmah s'avançait parmi ces sinistres applaudissements, quand tout à coup les Vents jongleurs aux yeux fous s'élancèrent dans le tourbillonnement de leurs chevelures blondes, en grimpant avec l'agilité des singes jusqu'au zénith, de rayon en rayon, comme sur de longs gradins jaunes. On les voyait secouer de grands reflets multicolores et les déployer avec des cris de joie, en construisant un arc-en-ciel de triomphe. Et, très haut, ils se vautraient, se soûlant de lumière, parmi le tintamarre des nuages d'argent.

La mer, la turbulente mer, évoquait une royale bousculade de coupes et de vases où le vin de l'aurore ruisselait joyeusement. Les Vents jongleurs avaient sans doute apprivoisé le Soleil, fantastique serpent à sonnettes qui roulait ses

lourds anneaux de braise sur les cristaux fulgurants des vagues !

D'une allure pompeuse et cadencée, le Soleil glissait parmi des flots de dentelles écumantes, et ses loves, roulant dans la transparence sonore de l'atmosphère sur la mer bleue, à l'infini, arrachaient au métal vibrant de l'eau une musique changeante dont les accords tour à tour soyeux, pressés, graves et somnolents, épuisaient les sens de délices et plongeaient l'âme dans un gouffre de bonheur.

C'est alors que Gazourmah nargua l'astre perfide, en le sommant d'obéir :

— O Soleil, je viens à toi, comme un maître que l'empire du monde ne peut assouvir ! Je t'ordonne de me guider au bout de la mer, là où elle s'enfonce entre les îles des nuages et se perd comme un fleuve dans l'infini !...

« Je veux te suivre dans ta course, pour aborder aux continents de feu où tu vas t'abreuver de flamme, ô Soleil, mon esclave ! Je veux étancher enfin ma soif immémoriale de force absolue et d'immortalité !... Oh ! tu peux bien m'épargner ton sourire dédaigneux, car je suis le plus fort, celui qui parviendra un jour à t'enchaîner sur les hauts plateaux de l'Afrique !... En attendant, Soleil, courbe ton front devant moi, toi que j'ai surpris au moment où tu vidais de ses richesses le cœur brisé de mon père !... Lâche ces lingots !... A genoux !... Embrasse mes pieds !... Suffit !... Relève-toi. Et maintenant, Soleil, enduis mon corps de ton beurre incandes-

cent, et puis tu vulcaniseras mes membres de caoutchouc, pour les batailles célestes.

« Quant à toi, ô Mer, je te méprise, ô lourde Mer massive, avec les crans bleus de tes vagues métalliques où s'accrochent et s'arrêtent les vaisseaux comme de lentes roues... Je veux bien m'amuser à te voir trembler dans tous tes membres, quand la bourrasque t'attrape de près et fond sur toi, serrée et massive d'une attaque acharnée et profonde. »

Comme Gazourmah clamait ces mots, dans les brumes roses s'ouvrirent des espaces agiles d'azur aux contours vigoureusement définis, qui changeaient élastiquement de forme, avec un long murmure très doux. C'étaient les Brises Narquoises qui sifflaient leurs chansons ironiques :

Les brises narquoises. — Oh! ta beauté... ta beauté nous enchante, Gazourmah... Tu es le plus beau des enfants de la terre!... Mais si fragile!... Si tendre!... Oh! que tes bras sont courts!... Et tu voudrais nous prendre! Ah! ah!... Nous ne voulons pas de toi! Nous n'aimons que le choc écrasant des beauprés... Ah! ah!... Nous te sifflons en chœur, beau Gazourmah!... Oh! n'aie pas peur: nous aurons pitié de toi!... Ton corps est si juteux que nous mordrons dedans avec délices. Ce n'est pas de l'amour, mais de la faim qui nous pousse vers toi!... Et tu épuises en vain tes forces pour nous embrasser avec tes ailes! Nous transformons nos corps à volonté, tour à tour déployées

en éventails dans les grands horizons, et tour à tour glissant, telles des couleuvres glacées, sur ton dos qui frémit, car nous ne sommes guère que souvenirs amers, rêves angoissants et mélancolie...

Les échos. — Mélancolie ! Mélancolie !

Gazourmah. — Voilà bien vos caquets monotones, jolies bergères des vagues !... Je fais fi de vos mélodieux persiflages, et je ne veux pas m'attarder sur vos corps frottés de fleurs... Vous m'ignorez peut-être, mais je vous connais depuis toujours ! Que m'importe la beauté de votre chevelure qui n'est qu'un long rêve bleu ? Vous avez la tête légère, la taille élancée, presque pas de mamelles, mais vos hanches sont dodues et sensuelles et vos cuisses sont fortes... Sachez que les filets subtils de vos haleines ne modifieront jamais les lignes de mes ailes, qui ont cinquante brasses de surface et dix brasses de hauteur. Je glisserai facilement sur vos hanches fluides ; je cabriolerai sur votre ventre que je sais élastique et compressible, et je m'assiérai sur vos genoux qui sont plus denses que vos seins vaporeux !...

« Vos corps ressemblent aux corps mouvants des vagues que mon père Mafarka, navigateur entre tous les navigateurs, éventrait à coups d'étrave. Je sais nager mieux que lui, je volerai donc aisément. Comme fait la main du nageur, qui frappe la vague, sa maîtresse, s'appuie nonchalamment sur elle et pousse ensuite son corps en avant... comme un amant fatigué se glisse hors

de la couche de la femme assoupie, voilà comment je volerai !...

LES BRISES NARQUOISES. — Tu ne pourras jamais voler au ciel, ô bel amant trop lourd !

GAZOURMAH. — Vous me jugez trop lourd... Ah ! ah !... Vous désireriez peut-être me rouler à votre gré comme une plume légère ?... Eh bien, non ! C'est de force que je m'ouvrirai un passage parmi vos hanches moelleuses, et mon poids me permettra de garder mon équilibre sous vos caresses rudoyantes !... Je m'appuierai sur vous sans crainte, car plus ma vitesse grandira, plus vous presserez vos corps sous mon ventre volant, dans l'espoir de m'arrêter par une plus grande résistance. Votre foule voluptueuse sera plus dense là où je serai passé, car mes brutales caresses vous refouleront en arrière en tourbillons. C'est ainsi que l'eau monte en avant du navire qui la coupe !... Pour humer encore mon odeur de mâle, vous vous précipiterez toutes dans le vide que je laisserai derrière moi en fendant votre foule désirante. Je volerai à contre-courant dans le ruissellement de vos nudités, et ce seront vos bras qui presseront mon corps et le feront gicler en avant.

LES BRISES NARQUOISES. — Nous te culbuterons dans nos lits orageux !... Nous te culbuterons pour t'embrasser partout !...

GAZOURMAH. — Je m'allongerai sur vous, pour mordre vos lèvres, les jambes complètement repliées en arrière et je vous dépucellerai toutes

ô Brises charmantes et narquoises, fougueusement, en traversant l'espace !...

Et cependant un être vivant et nu s'avançait vers Gazourmah en nageant péniblement. Il semblait meurtri et mourant. Les vagues arquaient le dos, comme des chattes mauvaises, sous leurs queues d'écume, se disputant à coups de pattes ce pauvre rat blessé qu'elles laissaient trottiner un peu, vers un espoir de délivrance.

Mais comme cet être lamentable grimpait sur un rocher à fleur d'eau, Gazourmah tressaillit de joie cruelle en reconnaissant Coloubbi. Elle s'allongea au ras des vagues, dans un frou-frou gazeux d'écume, et couchée, les bras ouverts, elle appela à grands cris son implacable amant.

— C'est de toi que j'attends la mort ! O mon fils, ô mon amant !... Tue-moi, car je suis le seul témoin de ta naissance divine !...

Un grand choc. Miaulement de vagues déchirées de sanglots. Un lourd jet de sang s'écrasa en panache rose contre la poitrine de Gazourmah, qui d'un grand coup d'ailes s'enleva en plein ciel. Si vite, qu'il entendit à peine, très loin, sous ses pieds, la voix mourante de Coloubbi râler ainsi :

— Tu as broyé mon cœur sous tes côtes de bronze !... C'est la Terre que tu as tuée en me tuant ! Tu entendras bientôt son premier soubresaut d'agonie.

Un craquement formidable lui répondit. C'était la première secousse souterraine qui se propageait de falaise en falaise, jusqu'aux deux grands promontoires de Toum-Toum, monstrueux crocodiles, qui vibrèrent trois grands coups de queue contre l'horizon blanc, dans un grand vol de squames scintillantes, sous le regard impassible du Soleil trônant sur la mer domptée. Et cependant, les gueules informes des Hypogées beuglèrent en soufflant une vapeur jaune, striée de lueurs phosphorescentes, qui montait en colonnes globuleuses, empestant le grand ciel libre.

— Pouah! cette odeur de momies, cette puanteur de siècles morts me donnent la nausée! Montons plus haut!

Et subitement soulevé de cent coudées, Gazourmah s'abandonna languissamment sur ses grandes ailes orangées que la lumière du matin vernissait d'or. Il dominait cent lieues de côtes sinueuses. Ah! les montagnes s'étaient donc réveillées de leur sommeil massif, bergers géants aux énormes épaules de granit luisant hors des haillons de verdure! Ils avaient dormi plus de six mille ans, pêle-mêle, à tout-touche, dans un vaste écrasement de fatigue, à moitié submergés par leurs troupeaux immenses de coteaux velus, de grottes aboyantes et de collines plus effrayées que des brebis.

Les voilà soudain réveillés!... Les uns s'étirent péniblement, avec un écroulement de muscles et des roulements de biceps hérissés de broussailles; d'autres bombent leur dos pour se

frotter aux nuages touffus de piquants d'or, qui roulent comme des hérissons géants balayés par une avalanche. Mais ces bergers colosses sont trop pressés, et voilà que le plus grand d'entre eux, une montagne à la pesante caboche de basalte, s'encolère tout à coup. Il veut sortir de la cohue et s'avance à coups de coudes tonnants. Dans sa rage tumultueuse, il défonce les flancs des montagnes voisines, qui bougonnent lugubrement.

L'une d'elles offrit bravement son sommet jaune, qui s'écrasa comme une nèfle mûre, sans bruit. Puis dans le débraillement de sa végétation chiffonnée, elle céda par pans, en s'agenouillant dans un abîme improvisé.

Alors Gazourmah, montant toujours, fut surpris par le silence inexplicable qui l'enveloppait malgré la violence de la bataille tellurique grandissant à ses pieds.

En effet, à ce moment même, une autre montagne rejeta en arrière sa belle cime rose chevelue de forêts noires et ouvrit une bouche de volcan, d'où sortit en tourbillonnant une haleine de cendre embrasée.

— Ouah! Ouah! Ouah!... Je réveille donc la faim des montagnes!... Je cracherais volontiers dans cette bouche nauséabonde dont les dents sont larges de vingt coudées!... Mais, vrai, la sueur fumante de ces croupes de granit me pue au nez!... Je veux monter plus haut, pour oublier la face de la terre et ses rides profondes!...

Et Gazourmah s'arrêta enfin à pic sur une ville tourmentée d'or qui semblait dormir sur un plateau : le seul qui fût encore immobile parmi le tournoiement, la bousculade et le va-et-vient de cette épouvantable rixe de montagnes. Mais le sommeil de la ville ne dura pas longtemps. Un mouvement fébrile commençait déjà à agiter les tours étincelantes, qui semblaient tricoter les mailles pourpres des nuages. Brusquement, la ville tout entière glissa comme une couronne d'or ciselé sur un tapis sombre, en dévalant vers la plage où les rochers dansaient. Pour mieux contempler le spectacle grandiose, Gazourmah descendit pesamment, comme un plomb, cent coudées plus bas. Des fracas sourds et des cris déchirants parvinrent à ses oreilles. Il voyait grandir sous ses pieds la ville. qui poussait vers la mer ses innombrables maisons, avec leurs terrasses hérissées de bras et d'armes, tels des éléphants de guerre, les croupes harnachées des mosquées et les minarets brandis comme des lances.

Les invisibles légions souterraines s'élancèrent aussitôt pour attaquer la ville en marche. Il y eut une longue pause sinistrement lavée par une averse de lumière blafarde, qui frappa de terreur le front de cette armée étrange. Puis Gazourmah comprit que les forces volcaniques donnaient l'assaut. On ne voyait que leurs manteaux de poussière, qui se faufilaient entre les rangs des maisons guerrières, les prenant à bras le corps ou par les pattes, et désarçonnant les cavaliers.

Elles s'écroulèrent toutes, l'une après l'autre, ces maisons galopantes et belliqueuses, l'écume de la mer aux dents, naseaux et flancs ensanglantés, avec une large brèche dans le poitrail.

Alors Gazourmah s'éleva de nouveau pour contempler une chaîne de monts nouveau-nés, tout bleus sous leurs mille cimes roses, dromadaires caparaçonnés d'une immense caravane qui brandit tout à coup ses cimeterres ensanglantés, puis s'effondra dans un grand claquement de vapeurs rouges. Ce furent d'abord des drapeaux qui s'effilochèrent peu à peu en charpie, très loin sur l'agonie sursautante d'une montagne aux blessures triomphales. Enorme, celle-ci virevoltait, lançait le ventre en avant, la croupe en arrière, en suivant le rythme d'une danse souterraine, d'autant plus terrifiante qu'elle semblait évoluer en un silence absolu.

Enfin la montagne se figea, morte, le front penché, en balançant au bout d'un muscle de verdure son cœur de granit noir, arraché.

Alors Gazourmah s'envola à tire-d'aile sur la fascinante mer blanche, huileuse et calme. Et comme il enjambait le promontoire du Sud, il vit se creuser au large un abîme, immensurable trou dans la graisse luisante des eaux.

L'atmosphère était attentive, et sauf ce grand abîme central, la surface de la mer était immobile. Gazourmah se retournait parfois pour admirer la poussée haineuse des montagnes lancées au galop, la flexion tremblante des vallées sous l'éventail convulsif des forêts déracinées, tandis

que, très haut, les cimes s'accouplaient élastiquement en poussant de longs sifflements de lumière jaune.

La mer, au loin, haletait de rage contenue sous les blocs de lave que le soleil fuyard lui lançait, dans les pauses angoissées de sa déroute, par-dessus les nuages qui croulaient sous la voix de Gazourmah, bélier sonore :

— Arrière, Soleil, roi découronné dont j'ai détruit le royaume!... Je ne crains pas les ténèbres infinies!... Je ne suis pas un homme rampant qui s'efforce de pousser durant la nuit sa tête chétive de tortue hors de l'immense carapace du firmament. Le firmament? J'en suis le maître! Mes grandes ailes peuvent donner cent battements à chacune de mes respirations. Mon souffle courbe les forêts, car mes poumons sont immenses et prédisposés aux atmosphères irrespirables qu'il me faudra traverser en plongeant dans le regard oblique et rouge de Mars! Mais je dois conquérir auparavant la capitale de l'Empereur écarlate!...

Tout à coup, comme son vol changeait d'allure, une mélodie suave et étrange charma ses oreilles.

Il comprit aussitôt qu'elle se dégageait de ses ailes, plus vives et sonores que deux harpes, et, ivre d'enthousiasme, il s'amusa à moduler ces cadences harmonieuses, alanguissant tour à tour les vibrations et poussant toujours plus haut leurs retours exaltés.

C'est ainsi que le grand espoir du monde, le grand rêve de la musique totale, se réalisait enfin

dans le vol de Gazourmah... L'essor de tous les chants de la Terre s'achevait dans ses grands battements d'ailes inspirées !... Sublime espoir de la Poésie ! Désir de fluidité ! Nobles conseils des fumées et des flammes !...

Et Gazourmah montait. La mélodie exaltante et suave de ses ailes orangées avait apprivoisé un vol de condors aux longs cous décharnés, qui le suivait en plein ciel, molle écharpe nouée et dénouée...

FIN

TABLE

TABLE

—

ORLÉANS. — IMPRIMERIE ORLÉANAISE, 68, RUE ROYALE.



